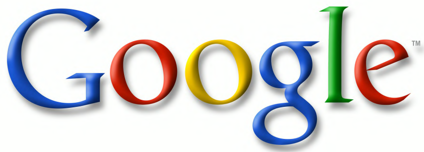
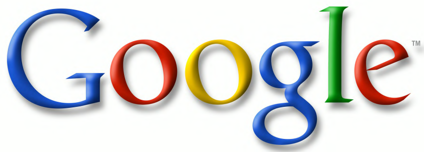






LES EGAREMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT, OU MEMOIRES DE MR. DE MEILCOUR.

Par Mr. CREBILLON *Fils.*

PREMIERE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XXXVI.





A MONSIEUR DE CREBILLON,

DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

*ONSIEUR*,

Je voudrois attendre sans doute pour vous rendre un hommage public, que je puisse vous offrir un ouvrage plus digne de vous; mais je me flatte que vous voudrez bien

 dans

dans ce que je fais aujourd'hui, ne regarder que mon zele. Attaché à vous par les liens étroits du sang, nous sommes, si j'ose le dire, plus unis encore par l'amitié la plus sincere, & la plus tendre. Eh pourquoi ne le dirois-je pas? Les peres ne veulent-ils donc que du respect, leur donne-t-il même tout ce qu'on leur doit; & ne leur devroit-il pas être bien doux de voir la reconnoissance augmenter, & affermir dans le cœur

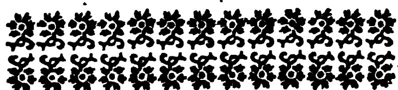
de leurs enfans, ce sentiment d'amour que la Nature y a déja gravé? Pour moi, qui me suis toujours vû l'unique objet de votre tendresse, & de vos inquiétudes, vous, mon ami, mon consolateur, mon appui, je ne crains point que vous voyiez rien qui puisse blesser le respect que j'ai pour vous, dans les titres que je vous donne, & que vous avez si justement acquis: ce seroit même mériter que vous ne les eussiez pas pris avec moi, que de

de vous en priver; Et si jamais le Public honore mes foibles talens d'un peu d'estime, si la Posterité en parlant de vous, peut se souvenir que j'ai existé, je ne devrai cette gloire qu'au soin généreux que vous avez pris de me former, & au desir que j'ai toujours eu que vous pussiez un jour m'avoüer avec moins de regret.

Je suis, MONSIEUR, *avec le plus profond respect,*

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, & fils,

CRE'BILLON.



PREFACE.

LES Préfaces, pour la plus grande partie, ne semblent faites que pour en imposer au Lecteur; je méprise trop cet usage pour le suivre. L'unique dessein que j'aye dans celle-ci, est d'annoncer le but de ces Memoires, soit qu'on doive les regarder comme un ouvrage purement d'imagination, ou que les avantures qu'ils contiennent, soient réeles.

L'homme qui écrit, ne peut avoir que deux objets, l'utile & l'amusant. Peu d'Au-

teurs sont parvenus à les réünir. Celui qui instruit, ou dédaigne d'amuser, ou n'en a pas le talent; & celui qui amuse, n'a pas assez de force pour instruire: ce qui fait necessairement que l'un est toujours sec, & que l'autre est toujours frivole.

Le Roman, si méprisé des personnes sensées, & souvent avec justice, seroit peut-être celui de tous les genres qu'on pourroit rendre le plus utile, s'il étoit bien manié; si, au lieu de le remplir de situations ténébreuses, & forcées, de Héros dont les caracteres, & les avantures sont toujours hors du vraisemblable, on le rendoit comme la Comédie, le ta-
bleau

bleau de la vie humaine, & qu'on y censurât les vices, & les ridicules.

Le Lecteur n'y trouveroit plus à la vérite ces évenemens extraordinaires, & tragiques qui enlevent l'imagination, & déchirent le cœur; plus de Héros qui ne passât les Mers que pour y être à point nommé pris des Turcs, plus d'avantures dans le Serrail, de Sultane soustraite à la vigilance des Eunuques par quelque tour d'adresse surprenant: plus de morts imprévuës, & infiniment moins de soûterrains. Le fait préparé avec art, seroit rendu avec naturel. On ne pécheroit plus contre les convenances, & la raison.

Le ſentiment ne ſeroit point outré ; l'homme enfin verroit l'homme tel qu'il eſt, on l'éblouïroit moins, mais on l'inſtruiroit davantage.

J'avoüe que beaucoup de Lecteurs qui ne ſont point touchez des choſes ſimples, n'approuveroient point qu'on dépoüillât le Roman des puérilitez faſtüeuſes qui le leur rendent cher ; mais ce ne ſeroit point, à mon ſens, une raiſon de ne le point réformer. Chaque ſiécle, chaque année même, amene un nouveau goût. Nous voyons les Auteurs qui n'écrivent que pour la mode, victimes de leur lâche complaiſance, tomber en même tems qu'elle dans un éter-

nel

nel oubli. Le vrai ſeul ſubſiſte toujours, & ſi la cabale ſe déclare contre lui, ſi elle l'a quelquefois obſcurci, elle n'eſt jamais parvenuë à le détruire; tout Auteur retenu par la crainte baſſe de ne pas plaire aſſez à ſon ſiecle, pâſſe rarement aux ſiecles à venir.

Il eſt vrai que ces Romans qui ont pour but de peindre les hommes tels qu'ils ſont, ſont ſujets, outre leur trop grande ſimplicité, à des inconveniens. Il eſt des Lecteurs fins qui ne liſent jamais que pour faire des applications, n'eſtiment un Livre qu'autant qu'ils croyent y trouver de quoi deshonorer quelqu'un, & y mettent par-

tout leur malignité, & leur fiel. Ne seroit-ce pas que ces gens si déliez, à la pénétration desquels rien n'échappe, de quelque voile qu'on ait prétendu le couvrir, se rendent dans le fonds assez de justice pour craindre qu'on ne leur attribuât le ridicule qu'ils ont apperçu, s'ils ne se hâtoient de le jetter sur les autres: de-là vient cependant que quelquefois un Auteur est accusé de s'être déchaîné contre des personnes qu'il respecte, ou qu'il ne connoît point, & qu'il passe pour dangereux, quand il n'y a que ses Lecteurs qui le soient.

Quoiqu'il en puisse être, je ne connois rien qui doive, ni qui puisse empêcher

un Auteur de puiser ses caracteres, & ses portraits dans le sein de la Nature. Les applications n'ont qu'un tems; ou l'on se laisse d'en faire, ou elles tombent d'elles-mêmes. D'ailleurs, où ne trouve-t-on point matiere à ces ingénieux rapports? la fiction la plus dereglée, & le traité de morale le plus sage, souvent les fournissent également, & je ne connois jusqu'ici, que les Livres qui traitent des Sciences abstraites qui en soient exempts.

Que l'on peigne des Petits-Maîtres, & des Prudes, ce ne seront, ni Messieurs tels, ni Mesdames telles, que l'on n'aura jamais vûs, ausquels on aura pensé, mais

il me paroît tout ſimple que, ſi les uns ſont Petits-Maitres, & que les autres ſoient Prudes, il y ait dans ces Portraits des choſes qui tiennent à eux; il eſt ſur qu'ils ſeroient manquez, s'ils ne reſſembloient à perſonne; mais il ne doit pas s'enſuivre de la fureur qu'on a de ſe reconnoître mutuellement, qu'on puiſſe être avec toute ſorte d'impunité, vicieux, ou ridicule. On eſt même d'ordinaire ſi peu certain des Perſonnages qu'on a démaſqués que, ſi dans un quartier de Paris, vous entendez s'écrier: Ah! qu'on reconnoît bien-là la Marquiſe, vous entendez dire dans un autre, je ne croyois pas qu'on

qu'on pût ſi bien attrapper la Comteſſe! & qu'il arrivera qu'à la Cour, on aura deviné une troiſiéme perſonne qui ne ſera pas plus réelle que les deux premieres.

Je me ſuis étendu ſur cet article, parce que ce Livre n'étant que l'hiſtoire de la vie privée; des travers, & des retours d'un homme de condition, on ſera peut-être d'autant plus tenté d'attribuer à des perſonnes aujourd'hui vivantes, les Portraits, qui y ſont repandus, & les avantures qu'il contient, qu'on le pourra avec plus de facilité; que nos mœurs y ſont dépeintes, que Paris étant le lieu où ſe paſſe la

ſcêne,

scêne, on ne sera point forcé de voyager dans des régions imaginaires, & que rien n'y est déguisé sous des noms, & des usages barbares. A l'égard des peintures avantageuses qu'on y pourra trouver, je n'ai rien à dire, une femme vertueuse, un homme sensé, il semble que ce soient des êtres de raison qui ne ressemblent jamais à personne.

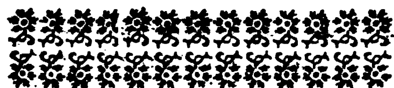
On verra dans ces Memoires, un homme, tel qu'ils sont presque tous dans une extrême jeunesse, simple d'abord & sans art, & ne connoissant pas encore le monde où il est obligé de vivre. La premiere & la seconde parties, roulent sur cet-

cette ignorance, & sur ses premieres amours. C'est dans les suivantes, un homme plein de fausses idées, & pêtri de ridicules, & qui y est moins entraîné encore par lui même, que par des personnes interessées à lui corrompre le cœur, & l'esprit. On le verra enfin dans les dernieres, rendu à lui-même, devoir toutes ses vertus à une femme estimable; voilà quel est l'objet des Egaremens de l'esprit, & du cœur. Il s'en faut beaucoup qu'on ait prétendu montrer l'homme, dans tous les désordres où le plongent les passions, l'amour seul préside ici; ou, si de tems en tems, quelqu'autre mo-

s'y joint, c'est presque toujours lui qui le détermine.

On ne fait point ici de promesses d'être exact dans la distribution de ce Livre, on a tant de fois trompé le Public là-dessus, qu'il seroit convenable qu'il n'en crût pas sur sa parole ou l'Auteur, ou l'Editeur; on peut cependant l'assurer que si cette premiere Partie lui plaît, il aura promptement, & de suite toutes les autres.





LES EGAREMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT, OU MEMOIRES, DE Mr. DE MEILCOUR.

PREMIERE PARTIE.

J'ENTRAY dans le monde à dix-sept ans, & avec tous les avantages qui peuvent y faire remarquer. Mon pere m'avoit laissé un grand nom,

dont il avoit lui même angmenété l'éclat; & j'attendois de ma mere des biens considerables. Restée veuve dans un âge où il n'étoit pas d'engagemens qu'elle ne pût former, belle, jeune, & riche, sa tendresse pour moi ne lui fit envisager d'autre plaisir que celui de m'élever, & de me tenir lieu de tout ce que j'avois perdu en perdant mon pere.

Ce projet, je crois, seroit entré dans l'esprit de peu de femmes, & beaucoup moins encore l'auroient ponctuellement executé. Mais, Madame Meilcour, qui, à ce que l'on m'a dit, n'avoit point été coquette dans sa jeunesse, & que je n'ay pas vû galante sur son retour, trouva moins de difficultés que toute autre personne de son rang n'auroit fait.

Chose assez rare! on me donna une éducation modeste: j'étois

tois naturellement porté à m'estimer ce que je valois; & il est ordinaire, lorsque l'on pense ainsi, de s'estimer plus qu'on ne vaut. Si ma mere ne parvint pas à m'ôter l'orgueil, elle m'obligea du moins à le contraindre: par la suite, je n'en ai pas été moins fat; mais, sans les précautions qu'elle prit contre moi, je l'aurois été plûtôt, & sans ressource.

L'idée du plaisir fut, à mon entrée dans le monde, la seule qui m'occupa. La paix, qui régnoit alors, me laissoit dans un loisir dangereux. Le peu d'occupation, que se font communément les gens de mon rang & de mon âge, le faux air, la liberté, l'exemple, tout m'entrainoit vers les plaisirs: j'avois les passions impétueuses, ou, pour parler plus juste, j'avois l'imagination ardente, & facile à se laisser frapper.

Au milieu du tumulte & de l'éclat qui m'environnoient sans cesse, je sentis que tout manquoit à mon cœur : je desirois une félicité, dont je n'avois pas une idée bien distincte ; je fus quelque-tems sans comprendre la sorte de volupté qui m'étoit nécessaire. Je voulois m'étourdir en vain sur l'ennui intérieur dont je me sentois accablé ; le commerce des femmes pouvoit seul le dissiper. Sans connoître encore toute la violence du penchant qui me portoit vers elles, je les cherchois avec soin : je ne pus les voir long-tems, & ignorer qu'elles seules pouvoient me faire ce bonheur, ces douces erreurs de l'ame, qu'aucun amusement ne m'offroit ; & l'âge augmentant cette disposition à la tendresse, & me rendant leurs agrémens plus sensibles, je ne songeai plus qu'à me faire une passion, telle qu'elle pût être.

La chose n'étoit pas sans difficulté: je n'étois attaché à aucun objet, & il n'y en avoit pas un qui ne me frappât: je craignois de choisir, & je n'étois pas même bien libre de le faire. Les sentimens, que l'une m'inspiroient, étoient détruits le moment d'après par ceux qu'une autre faisoit naître.

On s'attache souvent moins à la femme qui touche le plus, qu'à celle qu'on croit le plus facilement toucher; j'étois dans ce cas autant que personne: je voulois aimer, mais je n'aimois point: celle, de qui j'attendois le moins de rigueurs, étoit la seule dont je me crûsse véritablement épris; mais, comme il m'arrivoit quelquefois d'être, dans un même jour, favorablement regardé de plus d'une, je me trouvois le soir dans un embarras extrême, lorsque je voulois choisir: ce choix étoit-il dé-

déterminé, comment l'annoncer à l'objet qui m'avoit fixé?

J'avois si peu d'expérience des femmes, qu'une déclaration d'amour me sembloit une offense pour celle à qui elle s'adressoit. Je craignois d'ailleurs qu'on ne m'écoutât pas; & je regardois l'affront d'être rebuté, comme un des plus cruels qu'un homme pût recevoir: à ces considerations se joignoit une timidité, que rien ne pouvoit vaincre, & qui, quand on auroit voulu m'aider, ne m'auroit laissé profiter d'aucune occasion, quelque marquée qu'elle eût été: j'aurois sans doute poussé, en pareil cas, mon respect au point où il devient un outrage pour les femmes, & un ridicule pour nous.

Il est aisé de juger par ce détail, que je n'avois pas pris d'elles une idée bien juste: de la façon dont alors elles pensoient,

il y avoit plus à craindre auprès d'elles à ne leur pas dire qu'on les aimoit, qu'à leur montrer toute l'impression qu'elles croyent devoir faire ; & l'amour, jadis si respectueux, si sincere, si délicat, étoit devenu si téméraire & si aisé, qu'il ne pouvoit paroître redoutable qu'à quelqu'un aussi peu instruit que moi.

Ce qu'alors les deux sexes nommoient Amour, étoit une sorte de commerce, où l'on s'engageoit, souvent même sans goût, où la commodité étoit toujours préférée à la sympathie, l'interêt au plaisir, & le vice au sentiment.

On disoit trois fois à une femme, qu'elle étoit jolie; car il n'en falloit pas plus : dès la premiere, assurément elle vous croyoit, vous remercioit à la seconde, & assez communé-

ment vous en récompenſoit à la troiſiéme.

Il arrivoit même quelquefois, qu'un homme n'avoit pas beſoin de parler; & ce qui, dans un ſiécle auſſi ſage que le nôtre, ſurprendra peut-être plus, ſouvent on n'attendoit pas qu'il répondît.

Un homme, pour plaire, n'avoit pas beſoin d'être amoureux: dans des cas preſſez, on le diſpenſoit même d'être aimable.

La premiere vûe décidoit une affaire: mais, en même tems, il étoit rare que le lendemain la vît ſubſiſter; encore, en ſe quittant avec cette promptitude, ne prévenoit-on pas toujours le dégoût.

Pour rendre la ſociété plus douce, on étoit convenu d'en retrancher les façons: on ne la trouva pas encore aſſez aiſée; on en ſupprima les bienſéances.

Si

Si nous en croyons d'anciens Mémoires, les femmes étoient autrefois plus flattées d'inspirer le respect, que le desir; & peut-être y gagnoient-elles. A la verité, on leur parloit amour moins promptement; mais, celui qu'elles faisoient naître n'en étoit que plus satisfaisant, & que plus durable.

Alors, elles imaginoient qu'elles ne devoient jamais se rendre; & en effet elles résistoient. Celles de mon tems pensoient d'abord, qu'il n'étoit pas possible qu'elles se défendissent; & succomboient, par ce préjugé, dans l'instant même qu'on les attaquoit.

Il ne faut cependant pas inférer de ce que je viens de dire, qu'elles offrissent toutes la même facilité. J'en ay vû, qui, après quinze jours de soins rendus, étoient encore indécises, & dont le mois tout entier n'a-

chevoit pas la défaite. Je conviens, que ce sont des exemples rares, & qui semblent ne devoir pas tirer à conséquence pour le reste; même, si je ne me trompe, les femmes sévéres, à ce point-là, passoient pour être un peu prudes.

Les mœurs ont depuis ce tems-là si prodigieusement changé, que je ne serois pas surpris qu'on traitât de fable aujourd'hui ce que je viens de dire sur cet article. Nous croyons difficilement, que des vices & des vertus, qui ne sont plus sous nos yeux, ayent jamais existé: il est cependant réel, que je n'éxagere pas.

Loin que je sçusse la façon dont l'amour se menoit dans le monde, je croyois, malgré ce que je voyois tous les jours, qu'il falloit un mérite supérieur pour plaire aux femmes; &, quelque bonne opinion que j'eusse

se en secret de moi-même, je ne me trouvois jamais digne d'en être aimé : je suis même certain, que quand je les aurois mieux connuës, je n'en aurois pas été moins timide. Les leçons & les exemples sont peu de chose pour un jeune homme ; & ce n'est jamais qu'à ses dépens qu'il s'instruit.

Quel parti me restoit-il donc à prendre ? Il n'étoit pas question de consulter Madame de Meilcour sur mes incertitudes : & parmi les jeunes gens que je voyois, il n'y en avoit pas un qui eût plus d'expérience que moi, ou qui du moins eût acquis celle qui auroit pû me servir. Je fus six mois dans cet embaras, & j'y serois sans doute resté plus long-tems, si une des Dames, qui m'avoit le plus vivement frappé, n'eût bien voulu se charger de mon éducation.

La Marquise de Lursay (c'étoit son nom) me voyoit presque tous les jours, ou chez elle, ou chez ma mere avec qui elle étoit extrémement liée. Elle me connoissoit depuis long-tems. Le soin qu'elle prenoit de me dire des choses obligeantes sur mon esprit & sur ma figure, sa familiarité avec moi, & l'habitude de la voir, m'avoient donné beaucoup d'amitié pour elle, & une sorte d'aisance où je ne me trouvois avec personne de son sexe. De ce premier sentiment, né d'un assez long commerce, j'en vins insensiblement à souhaiter de lui plaire; & comme elle étoit de toutes les femmes celle que je voyois le plus, elle fut aussi celle qui me toucha le plus continuement. Ce n'étoit pas que je crûsse trouver plus de facilité à être aimé d'elle que d'une autre. Loin de me flatter d'une si douce idée, le

peu

peu d'espoir d'y réussir m'avoit fait souvent porter mes vœux ailleurs ; mais, après deux jours d'infidelité, je révenois à elle, plus tendre & plus timide que jamais.

Malgré mon attention à lui cacher ce qu'elle m'inspiroit, elle m'avoit pénétré : mon respect pour elle, & qui sembloit s'accroître de jour en jour ; mon embaras en lui parlant, embaras different de celui qu'elle m'avoit vû dans mon enfance ; des regards même plus marqués que je ne le croyois ; mon soin toujours pressant de lui plaire ; mes fréquentes visites ; & plus que tout, peut-être, l'envie qu'elle avoit elle-même de m'engager ; lui firent penser que je l'aimois en secret : mais, dans la situation où elle étoit alors, il ne lui convenoit pas de brusquer mon cœur, & de s'engager sans précaution dans une affaire

qui pouvoit être équivoque.

Coquette jadis, même un peu galante, une Avanture d'éclat, & qui avoit terni sa réputation, l'avoit dégoûtée des plaisirs bruyans du grand monde. Aussi sensible, mais plus prudente, elle avoit compris enfin, que les femmes se perdent moins par leurs foiblesses, que par le peu de ménagement qu'elles ont pour elles-mêmes; & que, pour être ignorés, les transports d'un Amant n'en sont, ni moins réels, ni moins doux. Malgré l'air prude qu'elle avoit pris, on s'obstinoit toujours à la soupçonner; & j'étois peut-être le seul, à qui elle en eût imposé. Venu dans le monde long-tems après les discours qu'elle avoit fait tenir au Public, il n'étoit pas surprenant qu'il n'en eût rien passé jusqu'à moi. Je doute même, quand on auroit alors voulu me donner mauvaise opinion d'el-

le, qu'il eût été possible de me la faire prendre : elle sçavoit combien j'étois éloigné de la croire capable d'une foiblesse ; & s'en croyoit obligée à plus de circonspection, & à ne ceder, s'il le falloit, qu'avec toute la décence que je devois attendre d'elle.

Sa figure, & son âge, l'aidoient encore dans ce projet. Elle étoit belle, mais d'une beauté majestueuse, qui même, sans le sérieux qu'elle affectoit, pouvoit aisément se faire respecter. Mise sans coquetterie, elle ne négligeoit pas l'ornement. En disant qu'elle ne cherchoit pas à plaire, elle se mettoit toujours en état de toucher ; & réparoit avec soin ce que près de quarante ans, qu'elle avoit, lui avoient enlevé d'agrémens : elle en avoit même peu perdu ; &, si l'on en excepte cette fraîcheur qui disparoît avec la pre-

miere jeunesse, & que souvent les femmes flétrissent avant le tems en voulant la rendre plus brillante, Madame de Lursay n'avoit rien à regretter. Elle étoit grande & bien faite; &, dans sa non-chalance affectée, peu de femmes avoient autant de graces qu'elle. Sa physionomie & ses yeux étoient sévéres forcément; & lorsqu'elle ne songeoit pas à s'observer, on y voyoit briller l'enjouement & la tendresse. . . . .
. . . Elle avoit l'esprit vif, mais sans étourderie, prudent, même dissimulé. Elle parloit bien, & parloit aisément; avec beaucoup de finesse dans les pensées, elle n'étoit pas précieuse. Elle avoit étudié avec soin son sexe & le nôtre, & connoissoit tous les ressorts qui les font agir. Patiente dans ses vengeances comme dans ses plaisirs, elle sçavoit les attendre du tems, lorsque le

le moment ne les lui fournissoit pas. Au reste, quoique prude, elle étoit douce dans la société. Son sistême n'étoit point, qu'on ne dût pas avoir des foiblesses; mais que le sentiment seul pouvoit les rendre pardonnables; sorte de discours rebattu, que tiennent sans cesse les trois quarts des femmes, & qui ne rend que plus méprisables celles qui le deshonorent par leur conduite.

Dans quelques conversations que nous avions eues ensemble sur l'amour, elle s'étoit instruite de mon caractere, & des raisons qui pouvoient me faire redouter l'aveu d'une passion que j'aurois conçûe. Elle crut, qu'il lui étoit important, pour m'acquerir, & même me fixer, de me dissimuler le plus long-tems qu'il lui seroit possible son amour pour moi; que plus j'étois accoutumé à la respecter

pecter, plus je ferois frappé d'une démarche précipitée de sa part. Elle sçavoit d'ailleurs, qu'avec quelque ardeur que les hommes poursuivent la victoire, ils aiment toujours à l'acheter; & que les femmes, qui croyent ne pouvoir se rendre assez promptement, se repentent souvent de s'être trop tôt laissé vaincre.

J'ignorois, entre beaucoup d'autres choses, que le sentiment ne fût dans le monde qu'un sujet de conversation; & j'entendois les femmes en parler avec un air si vrai, elles en faisoient des distinctions si délicates, méprisoient avec tant de hauteur celles qui s'en écartoient, que je ne pouvois m'imaginer, qu'en le connoissant si bien, elles en fissent si peu d'usage.

Madame de Lursay sur-tout, qui, à force de tâcher d'oublier ses fatales Avantures, croyoit en

en avoir détruit par-tout le souvenir, en avouant qu'à vûe de pays elle se croyoit capable d'aimer, faisoit de son cœur une conquête si difficile, vouloit tant de qualités dans l'objet qui pourroit la rendre sensible, parloit d'une façon d'aimer si singuliere, que je fremissois toutes les fois qu'il me revenoit dans l'idée de m'attacher à elle.

Cette Dame si délicate, contente cependant de la façon dont je pensois sur son compte, jugea qu'il étoit tems de me donner de l'esperance, & de me faire penser, mais par les agaceries les plus décentes, que j'étois le mortel fortuné que son cœur avoit choisi. Des propos obligeans, que jusqu'alors elle m'avoit tenus, elle passa à des discours plus particuliers, & plus marqués. Elle me regardoit tendrement, & m'exhortoit, lorsque nous étions seuls, à me con-

contraindre moins avec elle. Par cette conduite, elle avoit réussi à me donner beaucoup d'amour, & en avoit tant pris elle-même, qu'alors sans doute elle auroit voulu m'avoir inspiré moins de respect.

Sa situation étoit devenue par ses soins aussi embarassante que la mienne. Il s'agissoit de me mettre au dessus de la défiance qu'elle m'avoit donnée de moi-même, & de la trop bonne opinion qu'elle m'avoit fait prendre d'elle; deux choses extrêmement difficiles, & qu'il falloit ménager avec toute la finesse possible. Elle ne voyoit point d'apparence que j'osasse lui déclarer que je l'aimois; &, loin qu'elle dût prendre sur elle de se découvrir, elle étoit forcée de paroître recevoir avec sévérité l'aveu que je lui ferois, si encore elle étoit assez heureuse pour m'amener jusques-là.

Avec

Avec un homme experimenté, un mot dont le sens même peut se détourner, un regard, un geste, moins encore, le met au fait, s'il veut être aimé; &, supposé qu'il se soit arrangé differemment de ce qu'on souhaiteroit, on n'a hazardé que des choses si équivoques, & de si peu de conséquence, qu'elles se desavouent sur le champ.

Loin que j'offrisse tant de commodité à Madame de Lursay, elle avoit éprouvé plus d'une fois, que ma stupidité sembloit augmenter par tout ce qu'elle faisoit pour me dessiller les yeux; & elle ne croioit pas pouvoir m'en dire plus sans courir risque de m'effrayer, & même de me perdre. Nous soupirions tous deux en secret; &, quoique d'accord, nous n'en étions pas plus heureux. Il y avoit au moins deux mois que nous étions dans ce ridicule

état, lorſque Madame de Lurſay, impatientée de ſon tourment, & de la vénération profonde que j'avois pour elle, réſolut de ſe délivrer de l'un, en me gueriſſant de l'autre.

Une Converſation adroitement maniée amene ſouvent les choſes qu'on a le plus de peine à dire; le deſordre qui y regne aide à s'expliquer; en parlant, on change d'objet, & tant de fois, qu'à la fin celui qui occupe, s'y trouve naturellement placé. Dans le monde ſur-tout on ſe plaît à parler d'amour, parce que ce ſujet, déja intéreſſant de lui-même, ſe trouve ſouvent lié avec la medisance, & qu'il en fait preſque toujours le fonds.

J'étois ſûr les matieres de ſentiment d'une extrême avidité; &, ſoit pour m'inſtruire, ſoit pour avoir le plaiſir de parler de la ſituation de mon cœur,

cœur, je ne me trouvois gueres en compagnie, que je ne fisse tomber le discours sur l'amour, & sur ses effets: cette disposition étoit favorable à Madame de Lursay, & elle résolut enfin de s'en servir.

Un jour, qu'il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Meilcour, & qu'elle & moi avions refusé de jouër, nous nous trouvâmes assis l'un auprès de l'autre: cette espece de tête à tête me fit frissonner, quoique souvent je le souhaitasse. Lorsque j'étois éloigné d'elle, je ne voyois plus d'obstacles qui s'opposassent au dessein que je formois de lui déclarer ma passion; & je n'étois jamais à portée de le faire, que je ne tremblasse de l'idée que j'en avois eue. Quoique je ne fusse pas seul avec elle, je n'en fus pas plus rassuré: l'endroit du sallon que nous occupions étoit de-

sert,

sert, tout le monde étoit occupé, point de tiers par conséquent à portée de me secourir. Ces cruelles considérations achevérent de me jetter du trouble dans l'esprit. Je fus un quart d'heure auprès de Madame de Lursay, sans lui rien dire; elle imitoit ma taciturnité; & quelque desir qu'elle eût de me parler, elle ne sçavoit comment rompre le silence.

Cependant une Comédie qu'on jouoit alors, & avec succès, lui en fournit l'occasion. Elle me demanda si je l'avois vûë: je lui répondis qu'oüi. L'intrigue, dit-elle, ne m'en paroît pas neuve; mais, j'en aime assez les détails: elle est noblement écrite, & les sentimens y sont bien dévéloppés. N'en pensez vous pas comme moi? Je ne me pique pas d'être connoisseur, répondis-je: en général, elle m'a plû; mais, j'aurois peine

peine à bien parler de ses beautés & de ses défauts. Sans avoir du Théâtre une connoissance parfaite, on peut, reprit-elle, décider sur certaines parties : le sentiment, par exemple, en est une sur laquelle on ne se trompe point ; ce n'est pas l'esprit qui le juge, c'est le cœur, & les choses interessantes remuent également les gens bornés, & ceux qui ont le plus de lumieres. J'ai trouvé dans cette piece des endroits touchés avec art : il y a sur-tout une déclaration d'amour, qui, à mon sens, est extrémement délicate ; & c'est un des morceaux que j'en estime le plus. Il m'a frappé comme vous, répondis-je ; & j'en sçais d'autant plus de gré à l'Auteur, que je crois cette situation difficile à bien manier. Ce ne seroit pas par-là que je l'estimerois, reprit-elle : dire qu'on aime est une chose

qu'on fait tous les jours, & fort aiſément; & ſi cette ſitaution a de quoi plaire, c'eſt moins par ſon propre fonds, que par la façon neuve dont elle eſt traitée. Je ne ſerois pas entierement de votre avis, Madame, répondis je; & je ne crois pas, qu'il ſoit facile de dire qu'on aime. Je ſuis perſuadée, dit-elle, que cet aveu coute à une femme: mille raiſons, que l'amour ne peut abſolument détruire, doivent le lui rendre penible; car, vous n'imaginez pas ſans doute, qu'un homme riſque quelque choſe à le faire. Pardonnez-moi, Madame, lui dis-je: c'étoit préciſément ce que je penſois. Je ne trouve rien de plus humiliant pour un homme, que de dire qu'il aime. C'eſt dommage, aſſurément, reprit-elle, que cette idée ſoit ridicule; par ſa nouveauté, peut-être elle feroit fortune. Quoi! il eſt humiliant

pour un homme de dire qu'il aime! Oüi, sans doute, dis-je, quand il n'est pas sûr d'être aimé. Et comment, reprit-elle, voulez-vous qu'il sçache s'il est aimé? L'aveu qu'il fait de sa tendresse peut seul autoriser une femme à y répondre. Pensez-vous, dans quelque desórdre qu'elle sentît són cœur, qu'il lui convînt de parler la premiere, de s'exposer par cette démarche à se rendre moins chere à vos yeux, & à être l'objet d'un refus? Bien peu de femmes, répondis-je, auroient à craindre ce que vous dites. Toutes, reprit-elle, auroient à le craindre, si elles se mettoient dans le cas de vous dévancer; & vous cesseriez de sentir du goût pour celle qui vous en auroit inspiré le plus, dans l'instant qu'elle vous offriroit une conquête aisée. Cela n'est pas raisonnable, dis-je; & l'on doit, à ce qu'il

me semble, plus de reconnoissance à quelqu'un qui vous épargne des tourmens. . . . . Sans doute, interrompit-elle; mais, vous pensez mal pour votre intérêt, & pour le nôtre. Vous même, qui vous récriez actuellement contre l'injustice des hommes, vous agiriez comme eux, si une femme prévenoit vos soupirs. Ah! que je lui en serois obligé, m'écriai-je, & que le plaisir d'être prévenu augmenteroit mon amour! Pour que ce plaisir soit si vif pour vous, il faut, dit-elle, que vous vous soyez fait une terrible idée d'une Déclaration d'Amour. Mais, qu'y voyez-vous donc de si effrayant? la crainte de n'être point écouté? Cela peut ne pas arriver; la honte d'être forcé de dire qu'on aime? elle n'est pas raisonnable. Eh! comptez-vous pour rien, Madame, repris-je, l'embarras de le dire, sur

sur-tout pour moi qui sens que je le dirois mal? Les Déclarations le plus élégantes ne sont pas toujours, répondit elle, le mieux reçûës. On s'amuse de l'esprit d'un Amant, mais ce n'est pas lui qui persuade: son trouble, la difficulté qu'il trouve à s'exprimer, le desordre de ses discours; voilà ce qui le rend à craindre. Mais, Madame, lui demandai-je, cette preuve, qui en effet me paroît incontestable, persuade-t-elle toujours? Non, répondit-elle: ce desordre dont je vous parlois, vient quelquefois de ce qu'un homme est plus stupide qu'amoureux; & pour lors on ne lui en tient pas compte: d'ailleurs, les hommes sont assez artificieux, pour feindre du trouble & de la passion, pendant qu'ils sont à peine animez par le desir, & souvent on ne les en croit pas. Il peut arriver aussi, que celui à qui vous inspirez

de l'amour n'eſt point celui pour qui vous en voudriez prendre, & tout ce qu'il vous dit ne vous touche pas. Vous voyez donc, Madame, lui répondis-je, que je n'ai pas tort d'imaginer, que ce refus eſt cruel: & je ne ſçais ſi je ne préférerois point mon incertitude à une explication qui m'aprendroit qu'on ne me trouve pas aimable. Vous êtes le ſeul qui trouviez cela ſi incommode, reprit-elle; &, pour vous-même, vous ne raiſonnez pas juſte. Il eſt plus avantageux, même plus raiſonnable, de parler, que de s'obſtiner à ſe taire. Vous riſquez de perdre, par le ſilence, le plaiſir de vous ſçavoir aimé: & ſi l'on ne peut vous répondre comme vous le voudriez, vous vous gueriſſez d'une paſſion inutile qui ne fera jamais que votre malheur. Mais, ajouta-t-elle, je remarque, que depuis long-tems vous me par-

lez sur ce sujet; &, si je ne me trompe, une déclaration ne vous paroît embarassante, que parce que vous en avez une à faire

Madame de Lursay, en faisant cette obligeante Reflexion, me regarda fixement, & d'un air si animé, qu'il acheva de me décontenancer.

Votre silence & votre embaras, continua-t-elle, m'apprennent que j'ai deviné juste; mais, je ne prétends me servir du secret que je vous ai surpris, que pour vous tirer d'erreur, & vous être utile, si je le puis. Je veux d'abord que vous me disiez quel est votre choix: jeune, & sans experience, comme vous êtes, peut-être l'avez-vous fait trop légérement. S'il n'est pas digne de vous, je vous plains; mais, ce n'est pas encore assez: mes conseils peuvent vous aider à détruire une passion, ou pour mieux dire, une

fantaiſie, qui, ſelon ce que je vois, n'a point encore été nourrie par l'eſpérance, & dont par conſéquent je vous montrerois le ridicule plus aiſément : ſi, au contraire, votre choix eſt tel que l'honneur ni la raiſon ne puiſſent en murmurer, loin d'arracher de votre cœur l'objet que vous y avez placé, je pourrai vous apprendre à lui plaire, & moi-même vous avertir de vos progrès.

Cette Propoſition de Madame de Lurſay me ſurprit : quoique ſes façons n'euſſent rien de ſévére, que même ſes yeux me parlaſſent le langage le plus doux, je ne me ſentis pas la force de lui répondre. Mes regards erroient ſur elle ſans oſer s'y fixer : je craignois qu'elle ne s'apperçût de mon trouble ; & je ne rompis le ſilence, que par un ſoupir que je tâchai vainement de lui dérober.

Mais, que vous êtes jeune! me dit-elle avec un air de bonté: je ne puis plus douter que vous n'aimiez; votre silence ajoute encore à votre tourment. Que sçavez-vous? Peut-être êtes-vous plus aimé, que vous n'aimez vous-même: ne seroit-ce donc rien pour vous, que le plaisir de vous l'entendre dire? En un mot, Meilcour, je le veux; mon amitié pour vous m'oblige de prendre ce ton, dites-moi qui vous aimez. Ah! Madame, répondis-je en tremblant; je serois bientôt puni de l'avoir dit.

Dans la situation presente, ce discours n'étoit point équivoque; aussi Madame de Lursay l'entendit-elle: mais, ce n'étoit pas encore assez; & elle feignit de ne m'avoir pas compris.

Que prétendez-vous dire? reprit-elle en radoucissant sa voix;

vous seriez bientôt puni de l'avoir dit? Croyez-vous que je fusse indiscrete? Non, repliquai-je, ce ne seroit pas ce que je craindrois; mais, Madame, si c'étoit une personne telle que vous que j'aimasse, à quoi me serviroit-il de le lui dire? A rien peut-être, répondit-elle en rougissant. Je n'ai donc pas de tort, repris-je, de m'opiniâtrer au silence. Peut-être aussi réussiriez-vous: une personne de mon caractere peut, continua-t-elle, devenir sensible, & même plus qu'une autre. Non, vous ne m'aimeriés pas, m'écriai-je. Nous nous éloignons, dit-elle: & je ne vois pas pourquoi il est question de moi dans tout ceci. Vous éludez ce que je demande avec plus d'adresse que je ne vous en croyois; mais, pour suivre ce propos, puisqu'enfin il est jetté, que vous importeroit que je ne vous aimasse

masse pas ? On ne doit souhaiter d'inspirer de l'amour qu'à quelqu'un pour qui l'on en a pris : & je ne vous soupçonne point du tout d'être avec moi dans ce cas-là ; du moins, je ne le voudrois pas. Je voudrois bien aussi, Madame, répondis-je, que cela ne fût pas ; & je sens à la peur étrange que vous en avez, combien vous me rendriez malheureux. Non, ce n'est pas que j'en aye peur ; craindre de vous voir amoureux, seroit avouër à demi, que vous pourriez me rendre sensible : l'Amant, que l'on redoute le plus, est toujous celui que l'on est le plus près d'aimer ; & je serois bien fâchée que vous me crussiez si craintive avec vous. Ce n'est pas non plus ce dont je me flatte, repondis-je : mais, enfin, si je vous aimois, que feriez-vous donc ? Je ne crois pas, reprit-elle, que sur une supposi-

tion vous ayez attendu une réponse positive. Oserois-je donc, Madame, vous dire, que je ne suppose rien?

A cette Déclaration si précise de l'état de mon cœur, Madame de Lursay soupira, rougit, tourna languissamment les yeux sur moi, les y fixa quelque-tems, les baissa sur son éventail, & se tut.

Pendant ce silence, mon cœur étoit agité de mille mouvemens. L'effort que j'avois fait sur moi m'avoit presque accablé, & la crainte de ne pas recevoir une Réponse favorable m'empêchoit de la presser. Cependant, j'avois parlé, & je ne voulois pas en perdre le fruit.

N'avez-vous plus rien à me conseiller, Madame? lui dis-je à demi-mort de peur; ne me direz-vous pas ce que je dois attendre de mon choix, serez-vous assez cruelle, après toutes

les bontés que vous m'avez marquées, pour me refuser votre secours dans la chose la plus importante de ma vie?

Si vous ne me demandez qu'un conseil, repartit-elle, je puis vous le donner; mais, si ce que vous venez de me dire est vrai, peut-être ne vous satisfera-t-il pas. Doutez-vous, repris-je, de ma sincerité? Pour vous-même, répondit-elle, je le voudrois; plus vos sentimens seront vrais, plus ils vous rendront malheureux. Car enfin, Meilcour, vous devez sentir que je ne puis pas y répondre. Vous êtes jeune, & ce qui, pour beaucoup d'autres femmes, ne seroit en vous qu'une qualité de plus, sera pour moi une raison perpetuelle quand vous m'inspireriez le goût le plus vif, de n'y ceder jamais. Ou vous ne m'aimeriez pas assez, ou vous m'aimeriez trop; l'un & l'autre

ſeroient également funeſtes pour moi.

Dans la premiere de ces ſituations, j'aurois à eſſuyer vos bizareries, vos caprices, vos hauteurs, vos infidelités, tous les tourmens enfin qu'un amour malheureux traîne à ſa ſuite; &, dans l'autre, je vous verrois vous livrer trop à votre ardeur, & ſans ménagement, ſans conduite, me perdre par votre amour même. Une paſſion eſt toujours un malheur pour une femme: mais, ponr moi, ce feroit un ridicule, & je ne me conſolerois jamais de me l'être attiré. Penſez-vous, Madame, répondis-je, que je ne priſſe pas tous les ſoins. . . . . Je vous entends, interrompit-elle. Je ſçais que vous allez me promettre toute la circonſpection poſſible: je ſuis même certaine, que vous vous en croyez capable; mais, moins vous êtes accotumé à aimer,

mer, moins vous aimeriez d'une façon convenable : jamais vous ne sçauriez contraindre, ni vos yeux, ni vos discours; ou par votre contrainte même trop avant poussée, & jamais ménagée avec art, vous feriez connoître tout ce que vous voudriez cacher. Ainsi, Meilcour, ce que je vous conseille, c'est de ne plus penser à moi. Je sens avec douleur que vous allez me haïr : mais, je me flatte, que ce ne sera pas long-tems, & qu'un jour vous me sçaurez gré de ma franchise. Ne voulez-vous pas rester mon Ami? ajoûta-t-elle, en me tendant la main. Ah! Madame, lui dis-je, vous me desesperez : jamais on n'a aimé avec plus d'ardeur ; il n'est rien que je ne fisse pour vous plaire, point d'épreuves ausquelles je ne me soumisse. Vous ne prévoyez tant de malheurs, que parce que vous ne m'aimez pas.

Mais non, dit-elle, n'allez pas croire cela; je vous dirai plus, car vous me trouverez toujours sincere : vous moins jeune, ou moi moins raisonnable, je sens que je vous aimerois beaucoup; mais je dis beaucoup : au reste, ne m'en demandez pas davantage. Dans l'état tranquille où je suis, je ne sçais ce qu'est mon cœur; le tems seul peut en décider, & peut-être après tout qu'il ne décidera rien. Madame de Lursay, après ces paroles, me quitta brusquement; &, se rapprochant de la compagnie, m'ôta l'esperance de continuer l'entretien. J'avois si peu d'usage du monde, que je crûs l'avoir fâchée véritablement. Je ne sçavois pas qu'une femme suit rarement une conversation amoureuse avec quelqu'un qu'elle veut engager; & que celle, qui a le plus d'envie de se rendre, montre du moins dans le

premier entretien quelque sorte de vertu. On ne pouvoit pas resister plus mollement qu'elle venoit de faire ; cependant, je crus que je ne la vaincrois jamais : je me repentis de lui avoir parlé, je lui voulus mal de m'y avoir engagé, je la haïs quelques instans. Je formai même le projet de ne lui plus parler de mon amour, & d'agir avec elle si froidement, qu'elle ne pût plus me soupçonner d'en avoir.

Pendant que je me faisois ces desagreables idées, Madame de Lursay se felicitoit d'avoir assez pris sur elle pour me dissimuler combien elle étoit contente ; une joye douce éclatoit dans ses yeux ; tout, à quelqu'un plus instruit que moi, lui auroit appris combien il étoit aimé ; mais, tous les regards tendres qu'elle m'adressoit, ses souris, me paroissoient de nouvelles insultes, & me

me confirmoient de plus en plus dans ma derniere resolution.

J'étois toujours resté à la même place : elle revint m'y chercher, & m'excita à parler sur differens sujets. L'air sombre avec lequel je lui répondois, & le soin que je prenois d'éviter ses yeux, furent pour elle une assurance de plus que je ne l'avois pas trompée ; mais, quelque chose qu'elle en pût croire, elle vouloit établir son empire, & tourmenter mon cœur, avant de le rendre heureux.

Toute la soirée se passa de sa part avec les mêmes attentions pour moi : elle sembloit avoir oublié ce que je lui avois dit ; & cet air détaché qu'elle affectoit me plongeoit encore dans un plus violent chagrin. En me quittant, elle me railla sur ma tristesse ; &, quoiqu'elle le fît sans aigreur, je m'offensai sérieusement.

Le commencement de cette Avanture plaisoit autant à Madame de Lursay, qu'il me causoit de peine. En s'attachant à un homme de mon âge, elle décidoit le sien : mais, ce n'étoit rien pour elle, sans doute, qu'un ridicule de plus ; & ce ne lui étoit pas peu de chose, qu'un amant qui sur-tout n'avoit encore appartenu à personne. Elle n'étoit pas vieille encore, mais elle sentoit qu'elle alloit vieillir ; & pour des femmes dans cette situation, il n'est point de conquêtes à mépriser.

Eh quoi de plus flatteur pour elles que la tendresse d'un jeune homme, dont les transports leur rendent leurs premiers plaisirs, & justifient l'estime qu'elles font encore de leurs charmes ? Qui croit que la personne qui reçoit ses veux, étoit en effet la seule qui pût ne les pas mépriser, qui ajoûte la recon-

à la passion, tremble au moindre caprice, & ne voit pas les défauts les plus choquants de figure, & du caractere, soit parce qu'il est privé de la ressource de la comparaison, soit parce que son amour-propre perdoit à moins estimer sa conquête. Avec un homme déja formé, une femme, telle qu'elle puisse être, a toujours moins de ressources : il a plus de desirs que de passion, plus de coqueterie que de sentiment, plus de finesse que de naturel, trop d'expérience pour être crédule, trop d'occasions de dissipation & d'inconstance pour être uniquement & vivement attaché : il fait, en un mot, l'amour avec plus de décence, mais il aime moins.

Quelques défauts que Madame de Lursay trouvât dans la façon d'aimer d'un jeune homme, il s'en falloit beaucoup qu'el-

le en fût aussi effrayée qu'elle me l'avoit dit. Quand en effet les inconveniens, qu'elle craignoit, auroient été réels, elle ne m'en auroit pas moins aimé; & si j'avois eu assez d'adresse pour lui faire craindre mon changement, il n'est pas douteux que son respect excessif pour les bienséances n'eût cedé à la crainte qu'elle auroit eue de me perdre.

Ce n'est pas, du moins j'ai eu lieu de le croire, qu'elle voulût retarder long-tems l'aveu de sa foiblesse; huit jours pour cet article seulement suffisoient à sa vertu, d'autant plus qu'elle étoit persuadée que mon peu d'experience ne me laisseroit profiter de ses bontés que quand elle le jugeroit à propos. L'amour qu'elle avoit pour moi l'engageoit à ce manége; elle vouloit, s'il étoit possible, que ma tendresse pour elle ne fût pas une affaire de peu de jours, & moins aimé, j'au-

j'aurois trouvé moins de résistance. Son cœur étoit alors tendre & délicat : selon ce que dans la suite j'en ai appris, il ne l'avoit pas toujours été ; &, sans être prise pour moi d'une ardeur bien sincere, il ne me paroîtroit pas surprenant qu'elle eût changé de sistême.

Une femme, quand elle est jeune, est plus sensible au plaisir d'inspirer des passions, qu'à celui d'en prendre : ce qu'elle appelle tendresse n'est le plus souvent qu'un goût vif, qui la détermine plus promptement que l'amour même, l'amuse pendant quelque tems, & s'éteint sans qu'elle le sente, ou le regrette : le mérite de s'attacher un Amant, pour toujours, ne vaut pas a ses yeux celui d'en enchaîner plusieurs : plutôt suspenduë que fixée, toujours livrée au caprice, elle songe moins à l'objet qui la possede, qu'à

qu'à celui qu'elle voudroit qui la possedât ; elle attend toujours le plaisir, & n'en donne jamais: elle se donne un Amant, moins parce qu'elle le trouve aimable, que pour prouver qu'elle l'est ; souvent elle ne connoît pas mieux celui qu'elle quitte, que celui qui lui succede; peut-être si elle avoit pû le garder plus long-tems, l'auroit-elle aimé ; mais est-ce sa faute si elle est infidéle ? Une jolie femme dépend bien moins d'elle-même, que des circonstances ; & par malheur il s'en trouve tant, de si peu prévûës, de si pressantes, qu'il n'y a point à s'étonner, si, après plusieurs avantures, elle n'a connu ni l'amour ni son cœur.

Est-elle parvenuë à cet âge où ses charmes commencent à décroître, où les hommes indifferens pour elle lui annoncent par leur froideur que bientôt ils ne la verront qu'avec dégoût,

goût, elle ſonge à prévenir la ſolitude qui l'attend. Sûre autrefois qu'en changeant d'Amans, elle ne changeoit que de plaiſirs, trop heureuſe alors de conſerver le ſeul qu'elle poſſede, ce qui lui a couté ſa conquête la lui rend précieuſe. Conſtante par la perte qu'elle feroit à ne l'être pas, ſon cœur peu-à-peu s'accoûtume au ſentiment. Forcée par la bienſéance d'éviter tout ce qui aidoit à la diſſiper, & à la corrompre, elle a beſoin, pour ne pas tomber dans la langueur, de ſe livrer toute entiere à l'amour, qui, n'étant dans ſa vie paſſée qu'une occupation momentanée & confonduë avec mille autres, devient alors ſon unique reſſource : elle s'y attache avec fureur ; & ce qu'on croit la derniere fantaiſie d'une femme, eſt bien ſouvent ſa premiere paſſion.

Telles étoient les diſpoſitions

de Madame de Lurſay, lorſqu'elle forma le deſſein de m'attacher à elle. Depuis ſon veuvage & ſa réforme, le Public qui, *pour* n'être pas toujours bien *inſtruit*, n'en parle pas moins, lui avoit donné des Amans que peut-être elle n'avoit pas eus: ma conquête flattoit ſon orgueil; & il lui parut raiſonnable, puiſque ſa ſageſſe ne la ſauvoit de rien, de ſe dédommager, par le plaiſir, de la mauvaiſe opinion qu'on avoit d'elle.

Tout ce que j'avois fait dans cette journée me fourniſſoit des ſujets de réflexion pour ma nuit; je l'employai preſque toute entiere, tantôt à rêver aux moyens de rendre Madame de Lurſay ſenſible, tantôt à m'encourager à ne plus penſer à elle: ſans doute, elle ſe fit des idées plus gayes. Elle comptoit me voir tendre, ſoumis, empreſſé, chercher à vaincre ſa rigueur; il

étoit naturel qu'elle s'y attendit; mais, elle avoit affaire à quelqu'un, qui ne connoissoit pas les usages.

J'allai cependant chez elle le lendemain, mais tard, & à l'heure où je sçavois qu'elle n'y seroit pas, ou que j'y trouverois beaucoup de monde. Elle avoit apparemment compté plutôt sur ma présence, & elle me reçut d'un air froid & piqué: loin que j'en pénétrasse la cause, je l'attribuai à son indifference pour moi.

J'avois changé de couleur en la voyant; mais, toujours résolu à lui cacher l'état de mon cœur, je me remis assez facilement, & pris un air moins embarassé: j'eus même assez de pouvoir sur moi, pour lui parler sans ce trouble qui agite près de ce qu'on aime; mais, quelque froideur que je tachâsse d'affecter, elle n'en fut pas long-tems
la

la dupe ; &, pour s'éclaircir, elle n'eut besoin que de me regarder fixement. Je ne pus supporter ses yeux ; ce seul regard lui dévéloppa tout mon cœur. Elle me proposa de jouër, & pendant qu'on arrangeoit les cartes : Voûs êtes, me dit-elle en souriant, un Amant singulier, & si vous voulez que je juge de votre amour par vos empressemens, vous ne prétendez pas sans doute que j'en prenne bonne opinion. L'unique de tous mes vœux, repris-je, seroit que vous crûssiez que je vous aime ; & ce n'est pas vous en donner une mauvaise preuve, de m'offrir à vos yeux le plus tard qu'il m'est possible. Cette politique est singuliere, reprit-elle ; & si quelquefois vous pêchez un peu par le jugement, on peut dire que l'imagination vous en dédommage. Mais qu'avez-vous donc ? Pourquoi cet air froid,

dont vous m'accablez? Sçavez-vous bien que votre tacitunité me fait peur? Mais, à propos, m'aimez-vous toujours bien? Je crois que non. Ce pauvre Meilcour! N'allez pas au moins changer pour moi : vous me mettriez au desespoir. Je pense, à la mine qne vous me faites, que vous n'en croyez rien : nous devions cependant être assez joliment ensemble. En est-ce assez, Madame, répondis-je; & devriez-vous ajoûter, à la façon dont vous recevez mes soins, des discours qui me tüent? Oui, reprit-elle en me regardant le plus tendrement du monde : Oui, Meilcour, vous avez raison de vous plaindre : je ne vous traite pas bien; mais, ce reste de fierté doit-il vous déplaire? Ne voyez-vous pas combien il m'en coûte pour le prendre? Ah! si je m'en croyois, combien ne vous dirois-je pas que je

je vous aime ! Que je ſuis fâchée de n'avoir pas ſçû plutôt que vous vouliez qu'on vous prévînt ! Au hazard de tout ce qui auroit pû en arriver, vous ne m'auriez point parlé le premier ; vous n'auriez fait que me répondre.

J'ai, depuis, ſenti toute l'adreſſe de Madame de Lurſay, & le plaiſir que lui donnoit mon ignorance : tous ces diſcours, qu'elle n'auroit pû tenir à un autre, ſans qu'ils euſſent tiré pour elle à une extrême conſequence ; ces aveux, qu'elle faiſoit de ſes vrais ſentimens ; loin de les comprendre, me jetterent dans le plus crüel embarras. Je ne lui répondis rien : & ſûr, qu'elle me faiſoit la plus ſanglante des railleries, je ne m'en déterminai que plus à rompre d'auſſi cruelles chaînes. En vérité, continua-t-elle, en voyant mon air ſombre, ſi vous refuſez plus

long-tems de me croire, je ne vous réponds pas que je ne vous donne demain un rendez-vous : n'en feriez-vous pas bien embaraffé ? Au nom de vous-même, Madame, lui dis-je, épargnez-moi : l'état où vous me mettez eft affreux..... Je ne vous dirai donc plus que je vous aime, interrompît-elle : vous me privez-là cependant d'un grand plaifir.

Je me tins trop heureux, que le monde qui étoit dans l'appartement l'empêchât de pouffer plus loin cette converfation. Nous nous mîmes au jeu.

Pendant toute la partie, Madame de Lurfay, plus fenfible qu'elle ne le croyoit fans doute, emportée par fon amour, m'en donna toutes les marques les plus fortes. Il fembloit que fa prudence l'abandonnât, qu'il n'y eût plus rien pour elle que le plaifir de m'aimer & de me

le dire, & qu'elle prévît combien, pour m'attacher à elle, j'avois besoin d'être rassuré: mais, tout ce qu'elle faisoit n'étoit rien pour moi, & elle ne pouvoit pas encore se resoudre à m'avoüer sérieusement, qu'elle répondoit à mes desirs. Peu sûre même dans ses démarches, c'étoit un mêlange perpetuel de tendresse & de sévérité. Elle paroissoit ne ceder, que pour s'opiniâtrer à combattre. Si elle croyoit m'avoir disposé par ses discours à quelque sorte d'espérance, attentive à me la faire perdre, elle reprenoit sur le champ cet air qui m'avoit fait trembler tant de fois, & m'ôtoit par-là jusqu'à la triste ressource de l'incertitude.

Toute la soirée se passa dans ce manége, & comme son dernier caprice ne me fut pas favorable, je me retirai chez moi, persuadé que j'étois haï, & pré-

paré à me chercher un autre engagement. J'employai presque toute la nuit à repasser dans mon esprit les femmes ausquelles je pouvois m'attacher : ce soin me fut inutile, & je trouvai, après la plus exacte recherche, qu'aucune ne me plaisoit autant que Madame de Lursay. Moins j'avois d'usage de l'amour, plus je m'en croyois pénétré, & je me regardois comme destiné au rigoureux tourment d'aimer sans espoir de plaire, ni de pouvoir jamais changer. A force de me persuader que j'étois l'homme du monde le plus amoureux, je sentois tous les mouvemens d'une passion avec autant de violence, que si en effet je les éprouvois. Toutes les résolutions, que j'avois formées de ne plus voir Madame de Lursay, s'étoient évanoüies, & avoient fait place au retour le plus vif. De quoi puis-je me plaindre, di-

disois-je à moi-même ? Ses rigueurs ont-elles droit de me surprendre ? M'étois-je attendu à me trouver aimé ; & n'est-ce point à mes soins à me procurer cet avantage ? Quel bonheur pour moi, si je puis un jour la rendre sensible ! Plus elle m'oppose d'obstacles, plus ma gloire sera grande. Un cœur, du prix dont est le sien, peut-il trop s'acheter ? Je finis par cette idée, & je la retrouvai le lendemain. Il sembloit qu'elle se fût accrüe par les illusions de la nuit.

J'allai chez Madame de Lursay le plutôt qu'il me fut possible l'après-dînée, & déterminé à lui jurer que je l'adorois, & à me soumettre à tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner de mon sort. Malheureusement pour elle, je ne la trouvai pas : mon chagrin fut extrême ; &, ne sçachant que devenir, j'allai, en attendant l'heure de l'Opera, faire

re quelques visites où je portai tout l'ennui qui m'accabloit.

J'étois de si mauvaise humeur en arrivant à l'Opera, où d'ailleurs je trouvai assez peu de monde, que, pour n'être pas distrait de la rêverie dans laquelle j'étois plongé, je me fis ouvrir une loge, plutôt que de me mettre dans les balcons où je n'aurois pas été si tranquille. J'attendois sans impatience & sans desirs que le spectacle commençât. Tout entier à Madame de Lursay, je ne m'occupois que du chagrin d'être privé de sa presence, lorsqu'une loge s'ouvrit à côté de la mienne. Curieux de voir les personnes qui l'alloient occuper, j'y portai mes regards; & l'objet, qui s'y offrit, les fixa. Qu'on se figure tout ce que la beauté la plus réguliere à de plus noble, tout ce que les graces ont de plus séduisant; en un mot, tout

ce que la jeunesse peut répandre de fraîcheur & d'éclat, à peine pourra-t-on se faire une idée de la personne que je voudrois dépeindre. Je ne sçai quel mouvement singulier & subit m'agita à cette vûë : frappé de tant de beautés, je demeurai comme anéanti. Ma surprise alloit jusques au transport. Je sentis dans mon cœur un desordre, qui se répandit sur tous mes sens : loin qu'il se calmât, il redoubloit par l'examen secret que je faisois de ses charmes. Elle étoit mise simplement, mais avec noblesse. Elle n'avoit pas en effet besoin de parure ; en étoit-il de si brillante qu'elle ne l'eût embelie ? Sa physionomie étoit douce & reservée ; le sentiment & l'esprit paroissoient briller dans ses yeux. Cette personne me parut extrémement jeune ; & je crus, à la surprise des spectateurs, qu'elle ne parois-

ſoit en public, que de ce jour-là: j'en eus involontairement un mouvement joye, & j'aurois ſouhaité qu'elle n'eût jamais été connuë que de moi. Deux Dames, miſes du plus grand air, étoient avec elle; nouvelle ſurpriſe pour moi de ne les pas connoître, mais elle m'arrêta peu. Uniquement occupé de ma belle inconnuë, je ne ceſſois de la regarder, que quand par hazard elle jetoit ſes yeux ſur quelqu'un. Les miens ſe portoient auſſi-tôt ſur l'objet qu'elle avoit paru vouloir chercher: ſi elle s'y arrêtoit un peu de tems, & que ce fût un jeune homme, je croyois qu'un Amant ſeul pouvoit la rendre ſi attentive. Sans pénétrer le motif qui me faiſoit agir, je conduiſois, j'interprétois, ſes regards; je cherchois à lire dans ſes moindres mouvemens. Tant d'opiniâtreté, à ne la pas perdre

dre de vûë, me fit enfin remarquer d'elle; elle me regarda à son tour, je la fixois sans le sçavoir; &, dans le charme qui m'entraînoit malgré moi-même, je ne sçai ce que mes yeux lui dirent, mais elle détourna les siens en rougissant un peu. Quelque transporté que je fûsse, je craignis de lui paroître trop hardi; &, sans croire encore que j'eusse formé le dessein de lui plaire, j'aimai mieux me contraindre que de lui donner mauvaise opinion de moi. Il y avoit une heure au moins, que je l'admirois, lorsqu'un de mes amis entra dans ma loge. Les idées qui m'occupoient m'étoient déja si cheres, que ce fut avec douleur que je sentis qu'elles alloient être distraites; & je doute que j'eusse répondu à mon ami, si ma belle inconnuë n'eût fait d'abord le sujet de la conversation. Il ignoroit com-

me moi qui elle étoit: nous formâmes ensemble plusieurs conjectures, dont aucune ne nous éclaircit. C'étoit un de ces étourdis brillans, familiers avec insolence: il vantoit si haut les charmes de l'inconnuë, & la regardoit avec si peu de ménagement & tant de fatuïté, que j'en rougis pour lui, & pour moi. Sans avoir démélé mes sentimens, sans imaginer que j'eusse de l'amour, je ne voulois pas déplaire: je craignis que le dégoût, que l'inconnue pourroit prendre de ce jeune homme, ne me fît aussi tort dans son esprit; & qu'en me voyant lié avec lui, elle ne me crût les mêmes ridicules. Je l'estimois déja tant, que je ne pouvois sans une peine extrême imaginer, qu'elle pouvoit penser de moi, comme de lui; & je m'efforçai de mettre entre nous deux la conversation sur des cho-

ses

ses où l'inconnuë ne fût pas interessée. J'avois naturellement l'esprit badin, & porté à manier agréablement ces petits riens qui font briller dans le monde. L'envie, que j'avois que mon inconnuë ne perdît rien de tout ce qui pourroit me faire valoir, me donna plus d'élegance dans mes expressions; je n'en eus peut-être pas plus d'esprit. Je remarquai, cependant, qu'elle étoit plus attachée à ce que je disois, qu'elle ne l'étoit au spectacle; quelquefois même, je la vis sourire.

L'Opera étoit près de finir, lorsque le Marquis de Germeuil, jeune homme d'une figure extrémement aimable, & fort estimé, vint dans la loge de mon inconnue. Nous étions amis, mais je ne sçai quel mouvement à sa vûë s'éleva dans mon ame. L'inconnuë le reçut avec cette politesse libre, que l'on a pour

les

les gens que l'on connoît beaucoup, & à qui l'on veut marquer de l'estime. Nous nous saluâmes sans nous parler ; &, quelque desir que j'eusse de connoître cet objet qui prenoit déja tant sur mon cœur, persuadé que Germeuil pourroit satisfaire ma curiosité là-dessus, j'aimai mieux remporter ce desir, quelque tourmentant qu'il fût pour moi, que de m'en ouvrir à un homme qui causoit déja toute ma jalousie. Mon inconnuë lui parloit ; &, quoiqu'ils ne s'entretînssent que de l'Opera, il me sembla, qu'il lui parloit avec tendresse, & qu'elle lui répondoit de même. Je crûs même avoir surpris entr'eux des regards ; j'en ressentis une peine mortelle : elle me paroissoit si digne d'être aimée, que je ne pouvois penser que Germeuil, ni qui que ce fût au monde, pût la voir avec indifference ;

ference ; & lui-même me sembloit si redoutable, que je ne pouvois me flatter qu'il l'eût attaquée sans succès.

Le peu d'attention, qu'elle fit à moi, après l'avoir vû, me confirma dans l'idée où j'étois qu'ils s'aimoient ; &, ne pouvant supporter davantage le tourment qu'elle me causoit, je sortis brusquement. Malgré mon dépit, je n'allai pas loin ; le desir de la revoir, & l'esperance de m'éclaircir par moi-même de son rang, me retinrent sur l'escalier. Un instant après, elle passa. Germeuil lui donnoit la main : je les suivis ; un carosse sans armes se presenta ; Germeuil y monta avec elle : je vis des Domestiques sans livrée, & rien de tout cet équipage ne m'instruisit de ce que je voulois sçavoir. Il falloit donc attendre du hazard le bonheur de la revoir encore. La seule chose

chose qui me consolât, c'étoit qu'une beauté si parfaite ne pourroit être long-tems ignorée. J'aurois pû, à la vérité, en allant voir Germeuil le lendemain, me tirer de cette inquietude; mais aussi, comment lui exposer le sujet d'une curiosité si forte; quels motifs lui en donner? Malgré tous les déguisemens que j'aurois pû employer, ne devois-je pas craindre, qu'il n'en découvrît la source? Et s'il étoit vrai, comme je le soupçonnois, qu'il aimât l'inconnue, pourquoi l'avertir de se précautionner contre mes sentimens? Plein de trouble, je retournai chez moi, d'autant plus persuadé que j'étois vivement amoureux, que cette passion naissoit dans mon cœur par un de ces coups de surprise, qui caractérisent, dans les Romans les grandes Avantures.

Loin de combattre ce premier

mier mouvement, ce fut une raison de plus pour m'y laisser entraîner, que de commencer par quelque chose d'extaordinaire.

Au milieu de ce désordre, que je me plaisois à augmenter, Madame de Lursay me revint dans l'esprit, mais désagréablement, & comme un objet dont le souvenir même m'embarassoit. Ce n'étoit pas que je ne lui trouvasse encore des charmes: mais je les mettois dans mon imagination fort audessous de ceux de mon inconnuë; & je resolus plus que jamais de ne lui plus parler de mon amour, & de me livrer tout entier au nouveau goût que me dominoit. Je suis trop heureux, me disois-je, qu'elle ne m'ait pas aimé; que ferois-je à present de sa tendresse? Il auroit donc fallu la tromper, entendre ses reproches, la voir traverser ma passion: mais,

mais d'un autre côté, reprenois-je, suis-je aimé de l'objet qui va me rendre infidelle? Je ne le connois pas; peut-être ne le verrai-je plus. Germeuil est amoureux, & si moi-même je suis forcé de le trouver aimable, que ne doit-elle pas sentir pour lui? Est-il fait pour m'être sacrifié? Ces reflexions me ramenoient à Madame de Lursay: une affaire commencée, la liberté de la voir, un reste de goût que j'avois pour elle, & l'esperance de réüssir, étoient autant de raisons pour ne la point quitter; mais, ces raisons étoient foibles contre ma nouvelle passion. Je craignois, en arrivant chez ma mere, d'y trouver Madame de Lursay; je redoutois sa vûe, autant que dans le jour même je l'avois souhaitée. La joye, que j'eus de ne la point voir, ne fut pas longue; elle arriva un instant après moi. Sa pre-

presence me troubla. Quelque prévenu que je fusse alors contr'elle, quelque resolution que j'eusse prise de ne la plus aimer, je sentis qu'elle avoit encore plus de droits sur mon cœur, que je ne le croyois moi-même. Mon inconnue m'occupoit d'une façon plus flatteuse; je la trouvois plus belle; ce qu'elles m'inspiroient toutes deux étoit different; mais, enfin, j'étois partagé; & si Madame de Lursay l'eût voulu, dans ce moment même elle auroit remporté la victoire. Je ne sçai ce qui lui avoit donné de l'humeur; mais, elle reçut, avec une hauteur ridicule, un compliment fort simple que je lui fis. Dans la disposition où j'étois, elle me choqua plus qu'elle n'auroit fait dans un autre tems; &, qui pis est, contre l'intention de Madame de Lursay sans doute, ne me donna point à rêver. Son ca-

battre; mais, il m'étoit plns doux de le flatter.

Il y avoit trois jours que je n'avois vû Madame de Lurſay: j'avois ſuppotté cette abſence aiſément; non que quelquefois je ne deſirâſſe de la voir, mais c'étoit un deſir paſſager, qui s'éteignoit preſque dans l'inſtant même qu'il naiſſoit. Ce n'etoit pas un ſentiment d'amour, dont je ne fuſſe point maître; & comme depuis mon inconnuë, je la voyois ſans plaiſir, je la perdois auſſi ſans regret. J'avois cependant pour elle ce goût que l'on nomme Amour, que les hommes font valoir pour tel, & que les femmes prennent ſur le même pied. Je n'aurois pas été fâché de la trouver ſenſible; mais, je ne voulois plus que ce retour, qu'elle auroit pour moi, tînt de la paſſion, ni qu'il en exigeât. Sa conquête, à laquelle il y avoit ſi peu

peu de tems, j'attachois mon bonheur, ne me paroissoit plus digne de me fixer. J'aurois voulu d'elle enfin ce commerce commode, qu'on lie avec une coquette, assez vif pour amuser quelques jours, & qui se rompt aussi facilement qu'il s'est formé.

C'étoit ce que je ne croyois point de voir attendre de Madame de Lursay, qui, Platonicienne dans ses raisonnemens, repetoit sans cesse, que les sens n'entroient jamais pour rien en amour, lorsqu'il s'emparoit d'une personne bien née : que les desordres, dans lesquels tomboient tous les jours ceux qui étoient atteints de cette passion, étoient moins causés par elle, que par le déréglement de leur cœur ; qu'elle pouvoit être une foiblesse, mais que dans une ame vertueuse elle ne devenoit jamais un vice. Elle

avouoit cependant, qu'il y avoit pour la femme la plus ferme sur ses principes d'assez dangereuses occasions; mais, que si elle se trouvoit obligée d'y ceder, il falloit que ce fût après des combats si violens & si longs, qu'elle pût toujours, en songeant à sa défaite, avoir de quoi se la moins reprocher. Madame de Lursay pouvoit avoir raison: mais, les Platoniciennes ne sont pas conséquentes; & j'ai remarqué, que les femmes le plus aisées à vaincre sont celles qui s'engagent avec la folle espérance de n'être jamais séduites, soit parce qu'en effet elles sont aussi foibles que les autres, soit parce que, n'ayant pas assez prévû le danger, elles se trouvent sans secours contre lui quand il arrive.

J'étois trop jeune, pour sentir combien ce Systeme étoit absurde,

ſurde, & pour ſçavoir combien il étoit peu ſuivi par celles même qui le ſoutenoient avec le plus d'ardeur ; &, ne connoiſſant pas la difference qu'il y a entre une femme vertueuſe, & une prude, il n'étoit point étonnant que je n'attendiſſe pas de Madame de Lurſay plus de facilité qu'elle ne ſe diſoit capable d'en avoir.

Encore attaché à elle par le deſir, tout rempli que j'étois d'une nouvelle paſſion, ou, pour mieux dire, amoureux pour la premiere fois, le peu d'eſpoir de réuſſir auprès de mon inconnue m'empêchoit de ſonger à perdre totalement Madame de Lurſay. Je cherchois en moi-même comment je pourrois acquerir l'une, & me conſerver l'autre ; cette vertu rigide de la derniere me deſeſperoit : &, ne croyant pas, après avoir beaucoup rêvé, pouvoir l'amener

ner jamais au but que je me proposois, je me fixai enfin à l'objet qui me plaisoit le plus.

Il y avoit, comme je l'ai dit, trois jours que je n'avois vû Madame de Lursay, & que je m'étois assez peu ennuyé de son absence. Elle avoit toujours esperé, qu'elle me reverroit; mais, sûre enfin que je l'évitois, elle commença à craindre de me perdre, & se détermina à me faire essuyer moins de rigueurs. Sur le peu que je lui avois dit, elle avoit crû ma passion décidée; cependant, je n'en parlois plus; quel parti prendre? Le plus décent étoit d'attendre que l'amour, qui ne peut long-tems de se contraindre, sur-tout dans un cœur aussi neuf que l'étoit le mien, me forçât encore à rompre le silence; mais, ce n'étoit pas le plus sûr. Il ne lui vint pas dans l'esprit, que j'eusse renoncé à elle; elle pen-

sa seulement, que certain de n'être jamais aimé, je combattois un amour qui me rendoit malheureux. Quoique cette disposition ne lui parût pas desavantageuse, il pouvoit cependant être dangereux de m'y laisser plus long-tems. On pouvoit m'offrir ailleurs un dédommagement que le dépit me feroit peut-être accepter; mais, comment me faire comprendre son amour, sans blesser cette décence à laquelle elle étoit si scrupuleusement attachée? Elle avoit éprouvé, que les discours équivoques ne prenoient pas sur moi, & elle ne pouvoit se résoudre, après l'idée qu'elle m'avoit donnée d'elle, à me parler d'une façon qui ne me laissât plus aucun doute. Indéterminée sur ce qu'elle avoit à faire, elle vint chez Madame de Meilcour. Je n'étois pas encore rentré; & quand, à mon ar-

me dit qu'elle y étoit;
[...]t peu que je ne m'en
[...]e : cependant, la re-
[...]e fit sentir que ce pro-
[...]it trop desobligeant
[...]ame de Lursay, &
[...]urroit d'ailleurs attri-
[...]ite, & la crainte que
[...]rois de la voir, à un
dont je ne voulois
[...]e me soupçonnât. J'en-
Je la trouvai, qui,
[...]de beaucoup de mon-
[...]ssoit rêver profondé-
[...]a saluai sans froideur,
[...]barras. J'avois ce-
[...]ans les yeux une im-
[...]e chagrin, qui prove-
[...]e que j'avois encore
cherché inutilement
[...]nnue. Je fus quel-
[...]uprès de Madame de
[...]ns lui dire rien que
[...]s générales, & reba-
[...]e me demanda où j'a-
[...]me fit, d'un air froid,
mil-

mille questions indifferentes, & tant qu'elle se trouva en cercle ne parut avoir, ni dessein, ni empressement, de m'entretenir. Cette foule qui l'obsedoit enfin se dissipa; mais, génée encore par la présence de Madame de Meilcour, & de quelques personnes qui étoient restées, & ne pouvant resister davantage à l'envie d'avoir avec moi une conversation particuliere: A propos, Monsieur, me dit-elle, d'un air fort sérieux, j'ai à vous parler, suivez-moi: elle passa à ces mots dans une autre chambre.

Ce procedé, qui, avec un autre que moi, auroit paru irrégulier, ne concluoit rien entre nous deux; & elle s'en seroit permis beaucoup davantage, que, de la façon dont elle étoit avec moi, on n'en auroit tiré aucune induction contr'elle. Je la suivis, fort embarassé de

ce qu'elle pouvoit avoir à me dire, & plus encore de ce que je lui repondrois. Elle me regardoit avec des yeux févéres ; enfin, après m'avoir long-tems fixé : vous trouverez peut-être fingulier, Monfieur, me dit-elle, que je vous demande une explication. A moi, Madame ! m'écriai-je : oui, Monfieur, repliqua-t-elle, à vous-même. Depuis quelques jours, vous avez avec moi des procedés peu convenables. Pour vous trouver innocent, j'ai eu la complaifance de me chercher des crimes ; je ne m'en découvre pas : apprenez-moi ce que vous avez à me reprocher ; juftifiez-vous, s'il eft poffible, fur le peu d'égards que vous avez pour moi. Madame, lui dis-je, vous me furprenez ; je croyois ne vous avoir jamais manqué : & je ferois au defefpoir, que vous euffiez à m'imputer rien

qui pût blesser le respect que j'ai toujours eu pour vous, & l'amitié que vous m'avez permis de vous vouër. Voilà de grands termes, reprit-elle : si je n'éxigeois de vous que des mots, j'aurois lieu d'être contente ; mais, vous n'êtes pas de bonne foi, & depuis quatre jours vous êtes changé pour moi plus que vous ne dites. Vous faites mieux de desavouër vos procedez, que d'entreprendre de les justifier ; je veux cependant que vous m'éclaircissiez sur ce que je vous demande. Est-ce un caprice qui vous fait renoncer à mon amitié? Croyez-vous avoir sujet de vous plaindre de moi ? Vous voyez que je n'abuse pas de la distance que l'âge met entre nous deux ; mais, tout jeune que vous êtes, je vous ai crû de la solidité, & je traite avec vous, moins comme je le devrois avec un jeune hom-

me, que comme avec un ami ſur lequel j'ai crû devoir compter, & que je voudrois conſerver. Je ſouhaite que vous ſentiez le prix de cette confiance. Apprenez moi, enfin, de quelle façon je dois me conduire avec vous; & ſur-tout dites-moi pourquoi depuis quelques jours vous me fuyez, ou pourquoi, quand nous nous trouvons enſemble, vous ſemblez ne me voir qu'à regret. Comment voulez-vous, Madame, repris-je, que je conviennne de torts que je ne me connois pas? Si j'ai paru vous éviter, vous ſçavez de reſte quelle en eſt la raiſon. Si, quand je vous ai vûe, j'ai moins oſé qu'auparavant vous parler ſur le ton que j'avois pris avec vous, c'eſt qu'il m'a ſemblé que vous ne m'entendiez pas avec plaiſir. Sans doute, reprit-elle; mais, en oubliant ce nouveau ton que vous voyiez qui ne me

plai-

plaisoit pas, pourquoi n'avoir pas repris le premier sur lequel je vous ai toujours répondu? Vous m'avez fâchée, il est vrai; & plus pour vous-même que pour moi, quand je vous ai vû vous mettre dans le cas de me dire des choses qui ne devoient que me déplaire. Je vous en ai même voulu mal. Je vois à present, Madame, interrompis-je, pourquoi je me suis attiré votre colere; mais, je ne me serois jamais imaginé, que vous m'eussiez fait un crime si grave de ce que je vous ai dit. Il ne doit pas vous être nouveau de paroître belle: je ne crois pas être le premier sur qui vous ayez fait une vive impression; & vous auriez dû me pardonner les discours que je vous ai tenus, par l'habitude où vous devez être de les entendre. Eh

non, Monsieur, reprit-elle: ce n'est plus de vos discours que je me plains. Il m'a suffi d'y répondre, comme par toutes sortes de raisons je le devois; & il n'a tenu qu'à vous de remarquer, que depuis j'en ai ri même avec vous. Il m'importoit peu que vous me dissiez que vous m'aimez, & le danger n'étoit pas si pressant pour mon cœur que je dûsse en cette occasion m'armer d'une grande sévérité. Il se peut, que sans avoir un dessein déterminé de me plaire, sans que moi-même je vous plusse, vous ayez voulu me faicroire que vous m'aimiez. Souvent on le dit à une femme, parce que sans cela on ne sçauroit que lui dire, qu'on est bien aise d'essayer son cœur, que l'on croit flatter son orgueil, ou que l'on veut soi-même s'accoutumer à ce langage, essayer à quel
point

point & comment l'on peut plaire. En cela, vous n'avez suivi que l'usage ; usage ridicule, si vous voulez, mais enfin qui est établi. Ce n'est donc pas dans ce que vous m'avez dit, que j'ai pû trouver des raisons pour me plaindre de vous. Quand en effet vous m'aimeriez, vous ne m'en paroîtriez pas plus coupable ; mais pour quoi, depuis cette conversation, vos façons ontelles changé ? Etiez-vous en droit, parce que vous ayiez dit que vous m'aimiez, d'exiger que je vous aimasse ; ou croyez-vous, que quand vous m'auriez inspiré la plus violente passion, mon cœur, ardent à se livrer au caprice du vôtre, eût dû, dès le premier instant, vous payer de tous ses transports ? Pouviez-vous attendre que je m'embarquasse aveuglément dans l'affaire la plus sérieuse de ma vie ? Mais, non :

vous parlez ; & je dois me rendre. Trop heureuse encore, que vous m'adressiez vos soupirs : vous croyez que, brûlant d'impatience d'être vaincue, je n'attendois que l'aveu de votre passion pour vous faire celui de la mienne : & sur quoi donc vous êtes-vous flatté d'un triomphe si facile ? Quelle de mes actions a pû vous le faire presumer ? Mais, vous ne m'avez même jamais aimée. Vous m'auriez estimée davantage. Vous ne m'auriez pas crû capable d'un caprice honteux ; & , s'il avoit été vrai que l'Amour vous eût entraîné vers moi, vous n'auriez pas évité ma vûë : tout malheureux que je vous aurois rendu, elle vous auroit été necessaire. Vous n'auriez jamais eu sur vous le pouvoir de vous déterminer à une absence que je ne vous prescrivois pas. Je vous revois enfin : à peine daignez-vous me regarder. Ah ! Meil-

Meilcour ! est-ce ainsi qu'on attaque un cœur ? Est-ce ainsi qu'on peut se faire aimer ? Vous avez, me direz-vous, trop peu d'usage pour vous conduire bien dans un sentiment si nouveau pour votre ame : ce seroit encore une bien mauvaise excuse. L'amour a-t-il donc besoin de manége ? Ah ! croyez qu'il agit toujours en nous malgré nous même, que c'est lui qui nous conduit, & que nous ne le menons pas. On fait des fautes, je le veux, mais du moins ce sont des fautes qu'un sentiment trop vif fait commettre, & qui souvent n'en persuadent que mieux. Si je vous avois été chere, vous n'auriez été capable que de celles-là ; & je n'aurois pas à me plaindre aujourd'hui du peu d'égards que vous avez pour moi. Me voilà donc enfin, Madame, lui dis-je, éclairci de mes torts. En vérité, vous êtes bien injuste !

juſte! Après la façon dont vous m'avez traité, ſeroit-ce à vous à vous plaindre? Eh bien, reprit-elle d'un ton plus doux, voyons lequel de nous deux a le plus de tort: je ne demande qu'un éclairciſſement; je conſens même à vous pardonner: j'oublie dès cet inſtant, que vous m'avez dit que vous m'aimiez.....
Ah, Madame! lui dis-je, emporté par le moment, qu'en pardonnant même vous êtes cruelle! Vous croyez me faire une grace, & vous achevez de m'accabler! Vous oublierez, dites-vous, que je vous aime: faites-le moi donc oublier auſſi; que ne ſçavez-vous, continuai-je en me jettant à ſes genoux, l'état horrible où vous reduiſez mon cœur..... Juſte Ciel! s'écria-t-elle en reculant, à mes genoux! Levez-vous: que voudriez-vous que l'on penſât, ſi l'on vous y ſurprenoit? Que je vous

jure,

jure, repartis-je, tout l'amour & le respect que vous inspirez. Eh! pensez-vous, reprit-elle en m'obligeant de me lever, que j'en fusse plus satisfaite! Voilà donc les effets de cette circonspection que vous m'avez promise? Mais, enfin, que me demandez-vous? Que vous croyiez que je vous aime, répondis-je, que vous me permettiez de vous le dire, & d'esperer qu'un jour je vous y verrai plus sensible. Vous m'aimez donc beaucoup, repartit-elle; & c'est bien ardemment, que vous souhaitez du retour? Je ne puis que vous repeter ce que je vous ai déja dit. Mon cœur est encore tranquille, & je crains d'en voir troubler le repos: cependant..... Mais non, je n'ai plus rien à vous dire: je vous défends même de me deviner.

Madame de Lursay, en finissant ces paroles, m'échappa.

Elle me jetta, en me quittant, le regard le plus tendre. Croyant avoir assez fait pour la bienséance, elle étoit sans doute déterminée à tout faire pour l'amour. Il n'y avoit assurément rien de si clair, que ce qu'elle venoit de me dire; & elle m'avoit traité en homme de la pénétration duquel on n'attend plus rien. Quelque peu que mon ignorance me laissât deviner, je compris qu'elle étoit moins éloignée de me répondre, que la premiere fois que je lui avois parlé; mais, elle ne s'étoit pas encore expliquée au point qu'il ne me restât aucun doute: &, d'ailleurs, je n'avois plus assez d'amour pour elle, pour méditer profondément sur ce qui pouvoit me flatter dans la fin de ses discours.

Emportée dans cette conversation par sa véhémence, & par une situation neuve pour moi, elle

elle m'avoit étonné, sans m'en toucher davantage.

Je ne doute pas que si Mme. de Lursay eût sçû la nouvelle ardeur qui m'occupoit, elle ne se fût moins ménagée, & que par-là même elle ne m'eut séduit. Retenu d'abord par le sentiment du plaisir, il m'auroit d'autant plus attaché que je l'aurois moins connu. Tout paroît passion à qui n'en a point éprouvé. Celle, qui sembloit écarter Madame de Lursay n'étoit point dans mon cœur encore assez formée, pour resister à ses empressemens; & j'aurois sans doute préferé un amusement tranquille, au soin pénible d'inspirer de l'amour à un objet qui, d'abord au moins, ne m'auroit offert que des peines.

Loin que Madame de Lursay pût imaginer qu'il lui fût si important de me paroître aussi sensible qu'elle l'étoit en effet, elle

elle ne fut pas plutôt rassurée sur mon cœur, qu'elle reprit à peu de chose près son ancien sistême. Elle vouloit bien que crûsse, que je pourrois un jour triompher d'elle; & non pas que j'en eusse déja triomphé.

J'étois rentré avec elle dans le sallon, peu amoureux, mais croyant l'être. Revenu du premier mouvement, ma timidité m'avoit repris: j'étois incertain de ce que je devois faire; &, quelque ouvertement qu'elle se fût déclarée, je ne voyois encore dans ses discours rien qui m'assurât sa conquête. Son visage étoit redevenu austére; & quoique ce dehors de sévérité fût plus pour les autres que pour moi, il me rendit toute ma crainte. Je n'osois approcher d'elle ni la regarder. Tant de reserve de ma part n'entroit pas dans le plan qu'elle s'étoit formé: elle m'encouragea par les dif-

cours les plus obligeans à lui marquer plus de confiance; elle me fit même entendre, pendant toute la soirée, que deux personnes qui s'aiment peuvent s'expliquer difficilement ce qu'elles sentent, au milieu du tumulte d'une grande compagnie. C'étoit me dire assez, que je devois lui demander un rendez-vous. Elle attendit long-tems que je le fisse; mais voïant enfin que cela ne m'entroit pas dans l'esprit, elle eut la générosité de le prendre sur elle.

Avez-vous demain quelque affaire, me demanda-t-elle d'un air nonchalant? Je ne m'en prévois pas, répondis-je. Eh bien, reprit-elle, vous verrai-je? Je ne sortirai pas de chez moi; je compte même voir peu de monde: venez amuser ma solitude, aussi-bien ai-je quelque chose à vous dire. J'entends, repris-je: vous voulez achever de me

gron-

gronder. On ne se souvient pas toujours avec vous de ce qu'on devroit faire, repartit-elle ; & je ne craindrois que d'avoir trop d'indulgence : viendrez-vous ? Je le lui promis. En lui donnant la main pour la remener à son carosse, je crûs sentir qu'elle me la serroit : sans sçavoir les conséquences que cette action entraînoit avec Madame de Lursay, je le lui rendis : elle m'en remercia, en redoublant d'une façon expressive : pour ne pas manquer à la politesse, je continuai sur le ton qu'elle avoit pris : elle me quitta en soupirant, & très-persuadée que nous commencions enfin à nous entendre, quoiqu'au fonds il n'y eût qu'elle qui se comprît.

Je ne l'eus pas plutôt quittée, que ce rendez-vous, auquel d'abord je n'avois point fait d'attention, me revint dans l'esprit.

Un rendez-vous ! Malgré mon peu d'experience, cela me paroissoit grave. Elle devoit avoir peu de monde chez elle : en pareil cas, c'est dire honnêtement, qu'on n'en aura point. Elle m'avoit serré la main : je ne sçavois pas toute la force de cette action ; mais ; il me sembloit cependant, que c'est une marque d'amitié, qui, d'un sexe à l'autre, porte une expression singuliere, & qui ne s'accorde que dans des situations marquées. Mais, cette vertueuse Madame de Lursay, qui venoit de me défendre seulement de la deviner, auroit-elle voulu ? . . . . Non ; cela n'étoit pas possible.

Quelque chose qu'il en pût arriver, je resolus de m'y trouver. J'imaginois, que je ne pouvois qu'en être content : & Madame de Lursay étoit assez belle, pour me le faire attendre avec impatience.

Au

Au milieu des idées flatteuses que je me formois sur ce rendez-vous ? ah ! m'écriai-je, si c'étoit mon inconnue qui me l'eut donné : mais non, reprenois-je, elle est trop sage pour en accorder à quelqu'un, à moins cependant que ce ne fût à Germeuil. Mais, où sont-ils tous deux, me demandois-je ; & comment se peut-il, que, depuis que je les cherche, l'un & l'autre me soient échapés ? Ne devrois-je point renoncer à une poursuite si inutile jusqu'à ce jour ? Pourquoi, près peut-être de me voir aimé, vais-je m'occuper d'une idée qui ne peut que me rendre malheureux, d'un objet que je n'ai vû qu'un instant, & que je ne reverrai sans doute que pour le trouver possedé par un autre ? N'importe, sçachons qui est cette inconnue, pour moi-même, pour me guerir d'une passion qui prend déja trop sur mon

cœur ;

cœur; pénétrons, s'il est possible, les secrets du sien: interrogeons Germeuil; &, s'il est aimé, occupons-nous moins à troubler ses plaisirs, qu'à joüir tranquillement des nôtres. La conversation que je venois d'avoir avec Madame de Lursay me faisoit réfléchir sur mon inconnuë avec plus froideur qu'auparavant. Ce rendez-vous m'occupoit l'imagination. J'avois toujours envié les gens assez heureux pour en avoir; & je me trouvois si respectable d'être à mon âge dans le même cas, & sur-tout avec une personne telle que Madame de Lursay, qu'il s'en falloit peu que la nouveauté de la chose, & les idées que je m'en faisois, ne me tinssent lieu du plus violent amour.

Quelque vivement qu'elles m'occupassent, je n'en resolus pas moins d'aller voir Germeuil

le lendemain; & je m'endormis en donnant des desirs à Madame de Lursay, & je ne sçai quel sentiment plus délicat à mon inconnue.

Le premier soin, que je retrouvai à mon reveil, fut celui d'aller chez Germeuil: je m'étois arrangé sur ce que j'avois à lui dire, & m'étois préparé à le tromper autant que si, sur une question aussi simple que celle que j'avois à lui faire, il eût dû deviner le trouble secret de mon cœur. Je croyois ne pouvoir jamais me déguiser assez bien à ses yeux; &, par une sotise ordinaire aux jeunes gens, j'imaginois, qu'en me regardant seulement, les personnes les plus indifferentes sur ma situation, l'auroient penétrée. A plus forte raison, je me défiois de Germeuil, que je croyois amoureux pour le moins autant que moi. Je me fis conduire chez

chez lui avec empressement, & mon chagrin fut extrême, quand on me dit que depuis quelques jours il étoit à la campagne. Mon imagination déja blessée s'offensa de ce départ, & m'y fit voir les plus cruelles choses. Depuis quelques jours, ils avoient disparu l'un & l'autre; je ne doutai pas, qu'il ne fût parti avec elle. Mon amour & ma jalousie se reveillerent. Je sentis par mon infortune quel devoit être son bonheur; &, sûr qu'il étoit aimé d'elle, je n'en fûs que moins disposé à m'en guérir.

Nous étions alors dans le Printems; &, en sortant de chez Germeuil, j'allai aux Thuilleries. Je me ressouvins en chemin du rendez-vous que m'avoit donné Mme. de Lursay; mais, outre qu'il ne me paroissoit pas alors aussi charmant que la veille, je ne me sentois pas

aſſez de tranquilité dans l'eſprit pour le ſoutenir. La ſeule image de l'inconnuë m'occupoit fortement; je la traitois de perfide, comme ſi elle m'eût en effet donné des droits ſur ſon cœur, & qu'elle les eût violés. Je ſoupirois d'amour & de fureur: il n'étoit point de projets extravagans, que je ne formaſſe pour l'enlever à Germeuil; jamais enfin je ne m'étois trouvé dans un état ſa violent.

Quoique je ne duſſe pas craindre, à l'heure qu'il étoit, de rencontrer beaucoup de monde, dans quelque endroit des Thuilleries que je portaſſe mes pas, la ſituation de mon eſprit me fit chercher les allées que je ſçavois être ſolitaires en tout tems. Je tournai du côté du labyrinthe, & je m'y abandonnai à ma douleur & à ma jalouſie. Deux voix de femmes, que j'entendis aſſez près de moi, ſuſ-

suspendirent un instant la rêverie dans laquelle j'étois plongé : occupé de moi-même comme je l'étois, il me restoit peu de curiosité pour les autres. Quelque cruelle que fût ma mélancolie, elle m'étoit chere, & je craignois tout ce qui pouvoit y faire diversion. Je descendois pour aller l'entretenir ailleurs, lorsqu'une exclamation, que fit une de ces deux femmes, m'obligea de me retourner. La palissade, qui étoit entre nous, me déroboit leur vûë, & cet obstacle me détermina à voir qui ce pouvoir être. J'écartail a charmille le plus doucement que je pûs ; & ma surprise, & ma joye, furent sans égales, en reconnoissant mon inconnuë.

Une émotion, plus forte encore que celle où elle m'avoit mis la premiere fois que je l'avois vûë, s'empara de mes sens. Ma douleur, suspenduë d'abord à l'as-

pect d'un objet si charmant, fit place enfin à la douceur extrême de la revoir. J'oubliai dans ce moment, le plus cher de ma vie, que je croyois qu'elle aimoit un autre que moi; je m'oubliai moi-même. Transporté, confondu, je pensai mille fois m'aller jetter à ses pieds, & lui jurer que je l'adorois. Ce mouvement si impetueux se calma, mais ne s'éteignit pas. Elle parloit assez haut, & le desir de découvrir quelque chose de ses sentimens dans un entretien dont elle croiroit n'avoir pas de témoin, me rendit plus tranquille, & me fit resoudre à me cacher, & à faire le moins de bruit qu'il me seroit possible. Elle étoit avec une des Dames que j'avois vûës avec elle à l'Opera. En me pénétrant du plaisir d'être si près d'une personne pour qui je sentois tant d'amour, je ne me consolois point de ne pou-

pouvoir pas l'entretenir : son visage n'étoit pas tourné absolument de mon côté, mais j'en découvrois assez pour ne pas perdre tous ses charmes. La situation, où elle étoit, l'empêchoit de me voir, & m'en faisoit par-là moins regretter ce que j'y perdois.

Je l'avoüerai, disoit l'inconnuë, je ne suis point insensible au plaisir de paroître belle ; je ne hais pas même qu'on me dise que je le suis ; mais ce plaisir m'occupe moins que vous ne pensez : je le trouve aussi frivole qu'il l'est en effet ; &, si vous me connoissiez mieux, vous croiriez que le danger n'en est pas grand pour moi. Je ne prétendois pas vous dire, repartit la Dame, qu'il y eût tant à craindre pour vous, mais seulement qu'il faut s'y livrer le moins qu'on peut. Je pense tout le contraire, re-

prit l'inconnuë : il faut d'abord s'y livrer beaucoup ; on en est plus sûr de s'en dégoûter. Vous tenez-là le discours d'une coquette, reprit la Dame ; & cependant vous ne l'êtes pas. S'il y a même, dans le cours de votre vie, quelque chose à redouter pour vous, c'est d'avoir le cœur trop sensible, & trop attaché. Je n'en sçais rien encore, repartit l'inconnuë : de tous ceux, qui jusqu'à present m'ont dit que j'étois belle, & m'ont paru le sentir, aucun ne m'a touchée. Quoique jeune, je connois tout le danger d'un engagement : d'ailleurs, je vous avouerai, que ce que j'entends dire des hommes me tient en garde coutr'eux ; parmi tous ceux que je vois, je n'en ai pas trouvé un seul, si vous en exceptez le Marquis, qui fût digne de me plaire. Je ne rencontre par-tout que des ridicu-

les, qui, pour être brillans, ne m'en déplaisent pas moins. Je ne me flatte pas cependant d'être née insensible; mais, je ne me vois rien encore qui puisse me faire cesser de l'être. Vous ne me parlez point de bonne-foi, reprit la Dame, & j'ai lieu de penser, que, malgré le peu de cas que vous faites des hommes, il y en a un qui a trouvé grace devant vos yeux: ce n'est pourtant pas le Marquis. Il y a quelques jours, repartit l'inconnuë, que je vous vois cette idée; mais, comment, & sur quoi, avez-vous pû la former? Je ne suis à Paris que depuis fort peu de tems: je ne vous ai pas quittée, & vous connoissez tous ceux que je vois. Apprenez-moi enfin quel est l'objet qui m'a inspiré une ardeur si vive? Je suis sincere, vous le sçavez; & si votre remarque est juste, j'en convien-

drai avec vous. Eh bien, répondit la Dame, vous souvient-il de votre inconnu? De votre attention à le regarder? Du soin que vous prîtes de me le faire remarquer? Ajoutez à cela l'opinion avantageuse que vous avez conçuë de son esprit, sur quelques mots, jolis à la vérité, mais cependant assez frivoles pour ne devoir rien déterminer là-dessus: Préoccupation, que l'Amour fait naître, ou qui y mene. Voulez-vous d'autres preuves moins équivoques encore, quoique peut-être elles vous soient inconnuës à vous même? Vous souvient-il de la précipitation, avec laquelle vous demandâtes qui il étoit; & que lui seul vous fit naître cette curiosité dans un lieu où du moins elle pouvoit être partagée; du plaisir que vous eûtes, quand vous apprîtes son nom, & son rang? Combien vous en par-

parlâtes le soir? Rappellez-vous la rêverie où vous avez été plongée pendant notre séjour à la campagne, vos distractions, vos soupirs, échappés même sans cause apparente. Que puis-je penser encore de cette langueur douce, & tendre, qui paroît dans vos yeux, & qui s'est emparée de toutes vos actions; de l'inquiétude, & de la rougeur, que vous causent actuellement mes Remarques? Si ce ne sont pas pour vous des simptômes d'amour, c'est ainsi du moins qu'il commence dans les autres. En ce cas, répondit l'inconnue, je puis donc croire, que je ne ressemble à personne. Je ne me défendrai sur rien de tout ce que vous venez de me dire; & vous conviendrez cependant, que vous avez mal appliqué vos Remarques. Il est vrai, j'ai demandé qui étoit cet inconnu: ôtez de cette curiosité l'empres-

ſement que vous y avez crû voir, je me flatte que vous n'y trouverez rien que de naturel. L'opiniâtreté fatigante, avec laquelle il me regardoit, la produiſit; & en même-tems mon attention à le regarder moi même. Je vous dirai plus: ſa figure me parut noble, & ſon maintien décent: deux choſes, que ce jour-là je ne trouvai qu'à lui, & qui vous frappérent comme moi. Ce qu'il dit, & dont je me ſuis ſouvenuë, vous parut auſſi, plaiſant, & bien tourné. Je ne dois pas même oublier, que vous m'en rappellâtes des traits que je n'avois pas bien retenus: étoit-ce l'amour, qui les rendoit preſens à votre mémoire? Si je parlai de lui, vous ſçavez que ma mere en fut cauſe. J'ai été, dites-vous, réveuſe & diſtraite à la campagne, j'ai ſoupiré, j'ai eu de la langueur: il me ſemble, que tous

ces mouvemens ne prouvent que l'ennui, que la campagne m'inspire, & qui peut-être permis à une jeune personne qui, au sortir du Couvent où elle s'est déplû, a passé un an dans une terre où elle a eu peu d'amusemens; qui, pour ainsi dire, voit Paris pour la premiere fois, & n'est pas contente qu'on l'arrache à des plaisirs nouveaux pour elle. Eh bien, Madame, que devient à present cet amour dont vous étiez si sûre? Cependant, je suis sincere, & je vous avouërai naturellement, que cet inconnu, qui n'en a pas été longtems un pour moi, s'il ne m'a point touchée, du moins ne m'a pas déplû. Quand son idée s'offre à mon souvenir, c'est toujours d'une façon avantageuse pour lui; mais, c'est sans qu'elle m'interesse: & si l'amour consiste dans ce que vous m'avez peint, je suis bien loin d'en

reſſentir. L'amour, dans un cœur vertueux, ſe maſque long-tems, repartit la Dame: ſa premiere impreſſion ſe fait même ſans qu'on s'en apperçoive; il ne paroît d'abord qu'un goût ſimple, & qu'on peut ſe juſtifier aiſément. Ce goût s'accroît-il, nous trouvons des raiſons pour excuſer ſes progrès. Quand enfin nous en connoiſſons le deſordre, ou il n'eſt plus tems de le combattre, ou nous ne le voulons pas. Notre ame, déja attachée à une ſi douce erreur, craint de s'en voir privée; loin de ſonger à la détruire, nous aidons nous-mêmes à l'augmenter. Il ſemble que nous craignions, que ce ſentiment n'agiſſe pas aſſez de lui-même. Nous cherchons ſans ceſſe à ſoutenir le trouble de notre cœur, & à le nourrir des chimeres de notre imagination. Si quelquefois la raiſon veut nous éclairer,

ce n'est qu'une lueur, qui, éteinte dans le même instant, n'a fait que nous montrer le précipice, & n'a pas assez duré pour nous en sauver. En rougissant de notre foiblesse, elle nous tyrannise, elle se fortifie dans notre cœur par les efforts même que nous faisons pour l'en arracher, elle y éteint toutes les passions, ou en devient le principe. Pour nous étourdir davantage, nous avons la vanité de croire, que nous ne cederons jamais, que le plaisir d'aimer peut être toujours innocent. En vain nous avons l'exemple contre nous, il ne nous garantit pas de notre chûte. Nous allons d'égaremens en égaremens, sans les prévoir ni les sentir; nous perissons vertueuses encore, sans être presentes, pour ainsi dire, au fatal moment de notre défaite; & nous nous retrouvons coupables

pables ſans ſçavoir, non ſeulement comment nous l'avons été, mais ſouvent encore avant d'avoir penſé que nous puſſions jamais l'être. Juſte Ciel! s'écria l'inconnue, quel portrait! qu'il me cauſe d'horreur! N'imaginez pas, repartit la Dame, que je l'aye fait ſans raiſon : il ne convient pas à votre ſituation preſente; mais, il me paroît important, que vous ſçachiez combien le cœur eſt foible, & que vous appreniez par-là qu'on ne peut être trop en garde contre lui. J'en conviens avec vous, Madame, dit l'inconnue, & d'autant plus, que je crois que l'Amant le plus eſtimable ne vaut pas le moindre des ſoins qu'il nous coûte. Cette façon de penſer, repartit la Dame, eſt un peu trop générale; mais, je ne ſuis pas fâchée de vous la voir : &, ſi peu d'hommes ſont tendres, & attachés; ſi peu

ſont

sont capables d'une vraye passion; nous sommes si souvent & si indignement victimes de notre crédulité & de leur mauvaise foi; qu'il y auroit, je crois, encore trop de danger à n'en excepter qu'un. Vous, plus que toute autre, vous devez croire pour votre interêt, qu'aucun homme n'est digne de vous toucher: faite pour être immolée, peut-être à celui de tous que vous choisiriez le moins, n'ajoutez pas au supplice, déja trop cruel de ne vivre que pour lui, le supplice épouvantable de vouloir vivre pour un autre. Si votre cœur n'est pas content, empêchez du moins qu'il ne soit déchiré.

Elles se levérent alors. Dans le mouvement qu'elles firent, mon inconnuë se tourna de mon côté; mais, elle disparut si promptement, qu'à peine joüis-je un instant de sa vûë. Malgré le trou-

trouble où ses discours m'avoient plongé, je n'oubliai pas de la suivre; mais, ne voulant pas qu'elle pût me soupçonner de l'avoir écoutée, je pris pour la joindre une autre route que celle que je lui vis choisir.

Tout ce que je venois d'entendre me jettoit dans une inquiétude mortelle, quoiqu'il semblât m'apprendre que Germeuil n'étoit point aimé. Je me trouvois débarrassé de la crainte, que le rival le plus dangereux que je pusse avoir, ne l'eût touchée; mais, si ce n'étoit pas Germeuil, quel étoit donc celui qu'elle honoroit d'un souvenir si tendre! Quelquefois, je me flattois que c'étoit moi: je me rappellois, que je l'avois regardée avec cette opiniâtreté dont elle se plaignoit; mille choses sembloient me convenir. Le desir d'être cet inconnu, plutôt encore que ma vanité, me fai-

soit adopter le portrait flateur qu'elle en avoit fait. La joye, que me donnoit cette idée, étoit détruite sur le champ par une autre qui pouvoit être aussi vraye. Je l'avois regardée avec attention, j'avois sans doute paru pénétré de ses charmes; mais, étois-je le seul qui eût été transporté à sa vûe? Tous les spectateurs ne m'avoient-ils point paru dans le même délire? Je ne l'avois vûë qu'à l'Opera; &, dans la conversation où je venois de surprendre ses secrets, il n'avoit été question, ni du jour, ni du lieu, où cet inconnu l'avoit frappé: ce qui pouvoit se rapporter à moi pouvoit aussi se rapporter à quelqu'autre. D'ailleurs, cet inconnu, selon ses discours, n'en étoit plus un pour elle: il falloit donc qu'elle l'eût revû? Pourquoi n'auroit-ce pas été Germeuil? Sçavois-je depuis quand

&

& comment il la connoissoit? Hélas! me disois-je, que m'importe l'objet de sa passion, puisque je ne le suis point? Quand ce ne sera pas Germeuil, en serai-je moins malheureux? Pendant ces douleureuses Réfléxions, dont la justesse me desesperoit, j'avois marché assez vîte pour me trouver, malgré le tour que j'avois fait, assez près d'elle: sa vûë me donna autant de joye, que si j'eusse trouvé, dans le plaisir de la voir, quelque sujet d'espérer.

Elle se promenoit nonchalamment dans la grande allée, du côté de la piece d'eau qui la termine. J'admirai quelque-tems la noblesse de sa taille, & cette grace infinie qui regnoit dans toutes ses actions: quelques transports, que, dans cette situation, elle me causât, je n'en voyois pas assez; mais, timide comme je l'étois, je tremblois

de

de me presenter à ses yeux : je desirois, je redoutois, cet instant qui alloit me les rendre ; il me surprit dans cette confusion d'idées. Mon émotion redoubla. Je profitai de l'espace qui étoit encore entre nous deux, pour la regarder avec toute la tendresse qu'elle m'inspiroit : à mesure qu'elle s'avançoit vers moi, je sentois mon trouble s'augmenter, & ma timidité renaître. Un tremblement universel, qui s'empara de moi, me laissa à peine la force de marcher. Je perdis toute contenance : j'avois remarqué, que, lorsque nous nous étions trouvez à quelques pas l'un de l'autre, elle avoit détourné ses regards de dessus moi ; que, les y portant encore, & trouvant toujours les miens fixez sur elle, elle avoit recommencé les mêmes mouvemens : je les avois attribués à l'embarras où ma trop grande hardiesse

dieſſe l'avoit miſe, & peut-être à quelque ſentiment d'averſion & de dégoût. Loin de me raſſurer contre une idée ſi cruelle, & de me flatter que ma vûe lui faiſoit une plus douce impreſſion, elle me frappa au point, qu'en paſſant auprès d'elle, je n'oſai la regarder comme j'avois fait juſques-là. Je parus même porter mes yeux ailleurs. Je m'apperçus avec douleur, que cette précaution étoit inutile; mon inconnue ne m'avoit ſeulement pas remarqué. Ce dédain me ſurprit, & m'affligea. La vanité me fit croire, que je ne le méritois pas. Deſlors, j'avois ſans doute dans le cœur le germe de ce que j'ai été depuis. Je crus m'être trompé; &, ne pouvant penſer mal long-tems de moi-même, je m'imaginai, que la modeſtie ſeule l'avoit contrainte à ce qu'elle venoit de faire.

Elles marchoient toutes deux si lentement, que je me flattai, que, sans marquer aucune affectation, je pourrois les rejoindre encore. Je continuai donc ma route, non sans me retourner souvent, autant pour m'instruire du chemin que prendroit mon inconnue, que pour tâcher de la surprendre dans le même soin. Le mien en partie me réüssit mal; & je pûs seulement reconnoître, qu'elle se disposoit à prendre le chemin de la Porte du Pont Royal. Je revins brusquement sur mes pas; &, en coupant par differentes allées, je m'y trouvai presque dans l'instant qu'elle y arrivoit: je lui fis place respectueusement; & cette politesse m'attira de sa part une révérence, qu'elle me fit séchement, & les yeux baissez. Je me rappellai alors toutes les occasions que j'avois lûes dans les Romans de parler à sa

Maî-

Maîtreſſe ; & je fus ſurpris, qu'il n'y en eût pas une dont je puſſe faire uſage. Je ſouhaitai mille fois qu'elle fît un faux-pas, qu'elle ſe donnât même une entorſe : je ne voyois plus que ce moyen, pour engager la converſation ; mais, il me manqua encore, & je la vis monter en caroſſe, ſans qu'il lui arrivât d'accident dont je puſſe tirer avantage.

Par malheur, je n'avois à cette Porte, ni mon équipage, ni mes gens. Privé de la reſſource de la faire ſuivre, je penſai l'entreprendre moi-même ; mais, quand ce que j'étois, & la façon diſtinguée dont j'étois mis, ne me l'auroient pas défendu, je n'aurois pû me flatter de le faire long-tems. Je me repentis mille fois de n'être pas deſcendu à cette porte : j'aurois pris des meſures trop juſtes pour ne pas apprendre enfin qui

qui étoit cette inconnuë; mais il n'étoit plus tems, & je m'en fis autant de reproches, que si j'eusse dû deviner, & qu'elle étoit aux Thuilleries, & la porte par laquelle elle y étoit entrée.

Je retournai chez moi, plus amoureux que jamais, piqué de l'indifference de mon inconnuë, rempli de ce que je lui avois entendu dire, & détestant sans le connoître celui pour qui elle sembloit s'être déclarée, puisque je ne pouvois plus me flatter que ce fût moi. Pour combler mon ennui, il me restoit le rendez-vous que m'avoit donné l'indulgente Madame de Lursay. Loin qu'alors il m'occupât agréablement l'imagination, il n'y avoit rien que je n'eusse fait pour m'en dispenpenser. Je venois d'éprouver, en voyant mon inconnuë, que je n'aimois qu'elle, & que je

n'avois pour Madame de Lurſay, que les ſentimens paſſagers qu'on a dans le monde pour tout ce qu'on y appelle jolie femme ; & qu'elle m'auroit peut-être inſpiré moins que perſonne ſans le ſoin qu'elle prenoit de me les faire naître.

Ce que je venois d'entendre dire à mon inconnue m'avoit plus agité que guéri. Sa vûë, l'amour même que je lui ſuppoſois pour un autre, avoient réveillé ma paſſion ; &, quelques chagrins que j'en duſſe prévoir, j'imaginois plus de plaiſir à être malheureux par mon inconnuë, qu'heureux auprès de Madame de Lurſay. Qu'irai-je faire à ce rendez-vous, me diſois-je ? Pourquoi me le donner ? Je ne le demandois pas : j'irai m'entendre dire, qu'on ne veut point m'aimer, qu'on a le cœur trop délicat. Ah ! plût à Dieu qu'on ne m'y préparât que ces diſ-

cours.

cours! Mais non: on étoit hier dans de plus douces dispositions; la vertu & l'amour peuvent combattre encore; mais je serai assez malheureux pour ne pas voir triompher la premiere. Je fus tenté quelque tems de ne point aller chez Madame de Lursay, & de lui écrire que des affaires importantes qui m'étoient survenuës m'empêchoient de la voir. Après, j'y trouvois des difficultez, tant qu'à force de ne rien résoudre, je passai chez moi, & seul, la plus grande partie de la journée: enfin, je me déterminai à voir Madame de Lursay; mais, ce fut si tard, que ne m'attendant plus elle avoit pris le parti de recevoir les visites qui lui viendroient; en effet: j'y trouvai grand monde. Elle me reçut avec froideur, & sans presque lever ses yeux de dessus un métier sur lequel elle faisoit de la tappis-

tapisserie. De mon côté, les politesses ne furent pas vives; &, voyant qu'elle ne me disoit mot, j'allai m'amuser à regarder jouer: il n'y avoit assurément rien de moins honnête que mon procedé: aussi me parut-il la fâcher vivement; mais, il m'importoit peu qu'elle s'en offensât, pourvû que je ne la misse point à portée de me le dire. Son intention cependant n'étoit point de garder là-dessus le silence; l'insulte étoit trop vive. L'avoir fait attendre, arriver froidement sans m'excuser, sans paroître croire que j'en eusse besoin, n'avoir pas seulement remarqué qu'elle en étoit piquée, étoit-il des crimes dont je ne fusse coupable? & encore étoient-ce tous crimes de sentiment. Elle attendit quelque têms que je revinsse à elle; mais, voyant qu'il n'en étoit pas question, elle se leva, &, après quelques

tours qu'elle fit dans l'appartement, elle vint enfin de mon côté. Elle s'étoit mise ce jour-là de façon à arrêter mes regards & mon cœur; le deshabillé le plus noble, & le plus galant, ornoit ses charmes; une coëffure négligée, peu de rouge, tout contribuoit à lui donner un air plus tendre: enfin, elle étoit dans cette parure où les femmes éblouïssent moins les yeux, mais où elles surprennent plus les sens. Il falloit, puisqu'elle l'avoit prise dans une occasion qu'elle regardoit comme fort importante, que, par sa propre expérience, elle en connût tout le prix.

Sous prétexte de regarder le jeu, elle s'approcha de moi: je ne l'avois pas encore bien considerée; je fus, malgré mes préjugez contr'elle, surpris de sa beauté. Je ne sçais quoi de si touchant, & de si doux, bril-

loit dans ses yeux ; ses graces animées par le desir, & peut-être par la certitude, de me plaire, avoient quelque chose de si vif, que j'en fus émû. Je ne pus la regarder sans une sorte de complaisance, que je n'avois jamais euë pour elle : aussi ne l'avois-je jamais vûë comme je la voyois alors. Ce n'étoit plus cette physionomie sévére & composée, avec laquelle elle m'avoit effrayé tant de fois ; c'étoit une femme sensible, qui consentoit à le paroître, qui vouloit toucher. Nos yeux se rencontrerent : la langueur, que je trouvai dans les siens, fit passer jusques dans mon cœur le mouvement que ses charmes avoient fait naître, & dont le trouble sembloit s'accroître à chaque instant. Quelques soupirs, qu'elle affectoit de ne pousser qu'à demi, acheverent de me confondre ; &, dans ce

dangereux moment, elle profita de tout l'amour que j'avois pour mon inconnuë.

Madame de Lurſay avoit trop d'experience, pour ſe méprendre à ſon ouvrage, & n'en pas profiter; & elle ne s'apperçut pas plutôt de l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur moi, qu'en me regardant avec plus de tendreſſe, qu'elle ne m'en avoit encore exprimée, elle retourna à ſa place. Sans reflechir ſur ce que je faiſois, ſans même que je puſſe former une idée diſtincte, je la ſuivis; elle s'étoit remiſe à ſa tapiſſerie, & ſembloit en être ſi occupée, que quand je m'aſſis vis-à-vis elle, elle ne leva pas les yeux ſur moi. J'attendis quelque tems qu'elle me parlât; mais, voyant enfin qu'elle ne vouloit pas rompre le ſilence, ce travail vous occupe prodigieuſement, Madame, lui dis-je. Elle reconnut au ton de

ma voix combien j'étois ému ? &, sans me repondre, elle me regarda en dessous : regard, qui n'est pas le plus mal adroit dont une femme puisse se servir, & qui, en effet, est décisif dans les occasions délicates. Vous n'êtes donc pas sortie aujourd'hui, continuai-je. Eh ! mon Dieu non, reprit-elle d'un air fin ; il me semble même, que je l'avois dit. Comment se peut-il donc, repartis-je, que je l'aye oublié ? La chose ne vaut pas, répondit-elle, que vous vous en fassiez des reproches ; & elle est par elle-même si indifferente, que j'avois oublié aussi, que vous m'aviez promis de venir. Tant que vous ne me manquerez pas plus essentiellement, vous me trouverez toujours disposée à vous pardonner ; car, nous nous serions peut-être trouvés seuls ; que nous serions-nous dit ? Sçavez-vous bien qu'un

tête à tête est quelquefois encore plus embarrassant que scandaleux ? Je ne sçai, repris-je, mais, pour moi, je le souhaitois avec tant d'ardeur. . . . . Ah ! finissons cette caquetterie, interrompit-elle : ou ne me parlez plus sur ce ton, ou soyez du moins d'accord avec vous-même. Ne sentez-vous pas, que, de la chose du monde la plus simple, vous en faites actuellement la plus ridicule ? Comment pouvez-vous vous imaginer que je croye ce que vous me dites ? Si vous aviez desiré de me voir, qui vous en empêchoit ? Moi-même, repris-je, qui crains de m'engager avec vous. Voyez, cependant, comme je réussis, continuai-je en lui prenant la main qu'elle avoit sous son métier. Eh bien, me dit-elle, sans la retirer, & en souriant, que voulez-vous ? Que vous me disiez que vous m'ai-

m'aimez. Mais, quand je vous l'aurai dit, reprit-elle, j'en serai plus malheureuſe, & je vous en verrai moins amoureux. Je ne veux vous rien dire : devinez-moi, ſi vous pouvez, ajouta-t'elle en me regardant fixement. Vous me l'avez défendu, repris-je. Ah ! s'écria-t-elle, je ne croyois pas vous en avoir tant dit ; mais, auſſi, ne vous en dirai-je pas davantage. Je voulus alors la preſſer de parler ; elle s'obſtina au ſilence : nous fûmes quelque tems ſans nous rien dire, mais nous ne ceſſions pas de nous regarder, & je retenois toujours ſa main. Que je ſuis bonne, & que vous êtes fol ! dit-elle enfin : le beau perſonnage que nous joüons ici tous deux ! Ecoutez, ajouta-t-elle d'un air de reflexion, je crois vous avoir dit que j'étois ſincere, & je ſuis bien aiſe de vous en donner

des preuves. Naturellement, je suis peu susceptible ; &, pour me sauver des égaremens de la jeunesse, je n'ai pas eu besoin de reflechir. Il me paroîtroit d'un extrême ridicule de donner aujourd'hui dans un travers, qui, par mille raisons que vous ne sentez pas, pourroit m'être moins pardonné que jamais : cependant, j'ai du goût pour vous. Je ne dis plus qu'un mot. Rassurez-moi contre tout ce que j'ai à craindre de votre âge, & de votre peu d'experience : que votre conduite m'autorise à prendre de la confiance en vous, vous serez content de mon cœur. Cet aveu, que je vous fais, me coûte ; il est, & vous m'en croire, le premier de cette nature que j'aye fait de ma vie. Je pouvois, je devois même, vous le faire attendre plus long tems ; mais, je haïs l'artifice, & personne au mon-

de n'en eſt moins capable que moi. Soyez fidele, & prudent, je vous épargne des peines en vous apprenant moi-même un ſecret, que de long-tems vous n'auriez pénétré; méritez qu'un jour je vous en diſe davantage. Ah! Madame, m'écrai-je. . . . Je ne veux pas de remercimens, interrompit-elle: ils ne ſeroient à preſent qu'une imprudence; & c'eſt ſur-tout ce que je veux que vous évitiez. Ce ſoir, peut-être, nous pourrons nous parler. Non, Madame, répondis-je, je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez dit que vous m'aimez. Pour me preſſer de vous faire cet aveu dans la ſituation où nous ſommes actuellement, il faut, repartit-elle, que vous en connoiſſiez bien peu le prix! Faites ce que je deſire, & ne pouſſons pas plus avant une converſation ſur laquelle peut-être on ne médite déja que trop ici.

Je

Je fis, non sans peine, ce qu'elle vouloit. Mon bonheur m'avoit enyvré ; &, loin de retourner au jeu, j'allai rêver aux plaisirs que me promettoit une si belle conquête. J'étois placé de façon que je pouvois voir Madame de Lursay : mes yeux étoient sans cesse attachés sur elle ; & toujours aussi elle me lançoit des regards, qu'elle chargeoit de tendresse, & de volupté. Je voyois enfin cette fiere beauté, qui, ainsi qu'elle me le disoit elle-même, n'avoit jamais été sensible, soupirer pour moi, me le dire ! J'étois le seul qu'elle eût aimé ! Je triomphois de la vertu de Platon même. Je dis de Platon ; car, sans m'y connoître parfaitement, je ne laissois pas de voir, que si dans la suite on me parloit encore de son Sistême, du moins on le mitigeroit ; &, le mitiger, c'est l'anéantir.

Cependant, il reſtoit encore à Mme. de Lurſay bien des reſſources contre moi, ſi elle eût voulu s'en ſervir. Ce caractere de ſévérité qu'elle s'étoit donné, & qui, tout faux qu'il étoit en lui-même, l'arrêtoit ſur ſes propres deſirs; la honte de céder trop promptemeut, ſurtout avec quelqu'un, qui, ne devinant jamais rien, lui laiſſeroit tout le déſagrément des démarches; la crainte que je ne fuſſe indiſcret, & que mon amour découvert ne la chargeât d'un ridicule d'autant plus grand, qu'elle avoit affiché plus d'éloignement pour ces ſortes de foibleſſes; ſa coquetterie même, qui lui faiſoit trouver plus de plaiſir à s'amuſer de mon ardeur, qu'à la ſatisfaire, & qui avoit vraiſemblablement cauſé ſes inégalités, plus encore que tout le reſte.

Car, que l'on vienne à ſurpren-

dre

dre le cœur d'une femme vertueuse, quand une fois elle est convenuë qu'elle l'a donné, il ne reste plus rien à combattre. La vérité de son caractere ne peut s'accommoder de ce manege dont se servent les Coquettes, ni de ces dehors affectés qui rendent les Prudes d'un accès si difficile. Vraie dans la résistance qu'elle à opposée aux desirs, elle ne l'est pas moins dans la façon de se rendre. Elle succombe, parce qu'elle ne peut plus combattre. Les conquetes les plus méprisables sont quelquefois celles qui coûtent le plus de soins; & l'hypocrisie montre souvent plus de scrupules que la vertu même.

Quoique Madame de Lursay me parût enfin s'être arrangée sur les siens, je ne laissois pas de craindre un de ces retours ausquels elle étoit sujette; & j'aurois bien voulu ne lui pas don-

donner le tems de la reflexion. J'imaginois qu'une personne aussi sévére devoit être en proye à de terribles remords. Plus mon triomphe me paroissoit brillant, plus je redoutois qu'il ne fût traversé. Soumettre un cœur inaccessible, pouvois-je joüir jamais d'une plus grande gloire? Cette idée agissoit plus sur mon cœur, que tous les charmes de Madame de Lursay; & j'ai compris depuis par l'impression qu'elle me faisoit alors, qu'il est bien plus important pour les femmes de flatter notre vanité, que de toucher notre cœur.

Plus, cependant, je reflechissois sur ce que Madame de Lursay m'avoit dit, plus j'y trouvois de quoi me convaincre qu'elle vouloit me rendre heureux. Elle me réjoignit bientôt; &, dans la conversation qui devint générale, elle glissa

mille

mille choses fines, & passionnées; elle y déploya tous les agrémens de son esprit, & toute la tendresse de son cœur. J'admirois en secret combien l'amour embellit les femmes, & je ne pouvois pas bien comprendre le changement extrême que je trouvois dans toute la personne de Madame de Lursay: transports à demi étouffés, & par-là peut-être plus flatteurs; regards dérobez; soupirs, que moi seul j'entendois: il n'y avoit rien qu'elle ne me donnât, ou rien qu'elle ne voulût me laisser prévoir. Pendant le souper, où je fus à côté d'elle, elle ne diminua rien de ses empressemens: &, malgré toutes les personnes qui nous obsédoient, elle trouva le moyen de me faire sentir qu'elle étoit sans cesse occupée de moi. La situation, où je me trouvois, avoit augmenté mon embaras naturel.

Je

Je ne répondois à tout ce qu'elle me disoit, que par un sourire niais, ou par des discours mal arrangés, qui ne valoient pas mieux, & ne disoient pas davantage. J'aurois fait cent fois pis, que je n'en aurois pas perdu plus auprès d'elle. Ma rêverie, mes distractions, & ma stupidité, n'étoient pour elle que des preuves plus incontestables que j'étois fortement épris ; & je ne voyois jamais plus de tendresse dans ses yeux, que quand je lui avois répondu quelque chose de bien absurde. Elle n'est pas la seule que j'aye vûë dans ce cas-là. Les femmes adorent souvent en nous nos plus grands ridicules, quand elles peuvent se flatter que c'est notre amour pour elles qui nous les donne.

Quelque passion que je me sentisse pour Madame de Lursay, dans quelque desordre que m'eût plongé tout ce qui venoit

noit de se passer, mon inconnuë m'étoit plus d'une fois revenuë dans l'esprit. Mais, loin de me laisser occuper de son souvenir, je cherchois à l'anéantir dans mon cœur; il me sembloit, pour peu que je l'y laissasse subsister, qu'il prenoit trop d'empire sur moi. Je me reprochois, comme une perfidie, tout ce ce que je faisois pour Madame de Lursay; &, pour vouloir continuer à lui plaire, j'avois besoin d'oublier à quel point j'aimois mon inconnuë. Je cherchois à me distraire de son idée par celle des plaisirs qui m'attendoient. J'eusse mieux aimé, à la vérité, que tout ce que je desirois de Madame de Lursay m'eût été donné par elle; mais, je ne m'en sentois pas moins disposé à profiter des bontés de la premiere.

Le souper finit. Meilcour, me dit Madame de Lursay pen-

pendant que tout le monde se levoit, vous voyez que nous ne pouvons nous entretenir ce soir; & je vous avouerai, qu'au fonds, je n'en suis pas fâchée; vous m'auriez peut-être donné lieu de me plaindre de vous. Moi, Madame! répondis-je, douteriez-vous de mon respect? Mais oui, reprit-elle; je n'ai pas sur cela trop bonne opinion de vous: ce n'est pas que je ne sçusse bien vous imposer; mais, après tout, je crois qu'il vaut mieux que vous veniez demain.

Je souris à ces mots; il me paroissoit plaisant, que, pour évi- que je lui manquasse de respect, elle me redonnât un rendez-vous. Je vous entends, continua-t-elle, vous pensez bien que nous ne serons pas seuls. Je fus si interdit de me voir déchu de toutes mes esperances, que je pensay lui répondre, comme vous voudrez: mais, Madame,

me, lui dis-je, après m'être un peu remis, pourquoi ne voulez-vous pas que nous nous entretenions ce soir? Parce que, répondit-elle, il y a trop de monde ici, & que la bienséance seroit choquée, si l'on vous y voyoit rester. Mais aussi, c'est votre faute. Il n'a tenu qu'à vous de n'avoir pas à vous plaindre d'une compagnie si nombreuse. Vous me desesperez, Madame, répondis-je, d'autant plus qu'il ne se présente rien à mon esprit qui puisse me tirer d'un état aussi desagréable. Je ne sçai pas, repartit-elle, ce qui vous fait desirer à ce point-là une chose aussi indifferente par elle-même; mais, puisqu'elle vous paroît si essentielle, examinez ce que nous pourrions faire.

Il est naturel, qu'en pareil cas le plus experimenté se charge de la conduite des affaires, & el-

elle crut pouvoir, ſans trop prendre ſur elle, me fournir l'expedient qui devoit tous deux nous tirer d'embarras; mais, elle devoit pour ſon honneur paroitre étourdie de la ſituation; auſſi rêva-t-elle long-tems: elle me propoſa même, les uns après les autres, vingt moyens qu'elle condamnoit ſur le champ, & finit par me dire, comme quelqu'un qui a épuiſé toutes ſes vûes, qu'elle ne voyoit rien de pluscourt, ni de plus ſûr, que de ne pas reſter avec elle. Je combattis ſon dernier avis, mais foiblement. Je n'en ſçavois pas aſſez pour nous tirer d'un état ſi pénible, & je trouvai qu'elle avoit raiſon. Elle ne s'attendoit pas à une déciſion ſi préciſe, & elle prit dans l'inſtant ſon parti.

Il n'eſt pas douteux, dit-elle, que je n'aye raiſon; cela eſt ſenſible. En effet, je ne vois rien,

rien, mais rien du tout, qui puisse servir à notre idée. Ce n'est pas que dans le fonds on dût imaginer, si vous restiez ici, qu'il y a quelque chose de particulier entre nous deux. Rien n'est si simple; mais, le monde est méchant, vous êtes jeune. On ne voudroit jamais penser ce qui en est; & d'une chose, qui n'est assurément, ni cherchée, ni prévuë, & qui n'auroit pas même besoin d'être cachée, on en feroit une affaire, un rendez-vous déterminé. Pourtant cela est cruel; car il est certain que je m'exposerois, mais de la façon du monde la plus funeste. Ce sacrifice, que je vous ferois, seroit peu pour vous, & j'y perdrois tout. Je vois que ce contre-tems vous afflige, & je m'afflige aussi moi de discuter si long-tems cette matiere avec vous. Il y a mille femmes assurément, à qui ceci ne

ne causeroit pas le moindre embarras ; mais, j'ai si peu d'usage de ces sortes de choses, que vous ne devez pas paroître surpris du trouble où celle-ci me met. Si, cependant, l'on pouvoit se rassurer par la pureté de ses intentions, je n'aurois, à coup sûr, rien du tout à me reprocher ; car, je vous le répete, rien n'est si simple que nous soyons seuls. Je ne doute pas que vous n'employïez ces momens à me dire que vous m'aimez, mais vous m'en diriez autant devant tout le monde ; &, puisque je ne puis là-dessus vous imposer silence, il me semble qu'il vaut mieux qu'il n'y ait que moi qui vous entende. Mais, ajouta-t-elle, toutes ces reflexions ne sont pas expediens. . . . Avez-vous quelqu'un de vos gens ici ? Oui, répondis-je : voudriez-vous que je les renvoyasse ? Eh, mon

mon Dieu, non! reprit-elle, ce n'est pas de cela qu'il est question; gardez-vous en bien: mais.... pour quelle heure avez-vous demandé votre Equipage? pour minuit? Oui, repris-je. Tant pis, repartit-elle, c'est l'heure à laquelle on sortira de chez moi. Si je ne le faisois revenir qu'à..... deux heures par exemple, interrompit-elle: puisque vous pensiez cela, pourquoi ne me le pas dire? Cet expedient leve toutes les difficultez, & je vous sçai gré de l'avoir imaginé. En effet, le pretexte d'attendre vos gens est suffisant pour rester; &, supposé que quelqu'un vous offrît de vous ramener, vous sçauriez vous en dispenser apparemment? Je ne répondis à Madame de Lursay, qu'en lui serant la main avec passion; & je sortis pour donner mes or-
 dres,

dres, riant en moi-même de ce qu'elle me faisoit honneur du Stratagême qui assuroit notre entretien, pendant qu'elle auroit pû à si juste titre s'en attribuer l'invention.

Je trouvai en rentrant, que tout le monde s'étoit remis au jeu, & que Mme. de Lursay se plaignoit de la migraine: tout imbecile que j'étois, je ne laissai pas de comprendre, qu'elle ne feignoit cette indisposition, que pour être plutôt en liberté de me parler; & je ne concevois pas comment on pouvoit commettre l'incivilité de ne point abandonner le jeu, & de ne la pas laisser joüir de ce repos dont elle sembloit avoir besoin. Malgré toutes les reflexions que je faisois là-dessus, & mon impatience, on acheva les parties commencées. Je me sentois une ardeur inquiéte, qui me tour-

tourmentoit. Je regardois triste-ment Madame de Lursay, comme pour lui demander raison du chagrin qu'on nous causoit ; & elle, par les plus tendres souris, me faisoit entendre qu'elle partageoit mon inquiétude.

Ce moment si ardemment souhaité vint enfin, on se leva, on se disposa à partir, je sortis avec tout le monde, & je feignis d'être étonné de ne trouver personne à moi dans l'anti-chambre. Ce que Madame de Lursay avoit prévû ne manqua pas de m'arriver. On me proposa de me remener : je remerciai, mais avec un air décontenancé. L'on me pressoit d'accepter, mon embarras augmentoit ; & je crois que, faute de sçavoir que répondre, je me serois laissé reconduire, si Madame de Lursay fertile en expediens, & dont l'esprit ne

se troubloit pas aussi aisément que le mien, ne fût venuë à mon secours. Ne voyez-vous pas, dit-elle en souriant, à ceux qui me tourmentoient le plus poliment du monde, que vous le generiez, & qu'il ne veut pas apparemment que l'on sçache où il veut aller : il a sans doute quelque rendez-vous. Mais, vos gens ne peuvent pas tarder à venir, continua-t-elle en se tournant vers moi ; &, quoique j'aye un mal de tête affreux, je veux bien vous permettre de les attendre ici. Ce discours fut tenu d'un air si naturel, qu'il étoit impossible de n'y être point trompé. Je la remerciai en begayant. On attribua mon trouble à la plaisanterie qu'elle m'avoit faite ; &, après m'avoir raillé bien ou mal sur ma bonne fortune prétenduë, enfin on nous laissa ensemble.

Je ne me vis pas plutôt seul avec elle, que je fus saisi de la plus horrible peur que j'aye euë de ma vie. Je ne sçaurois exprimer la révolution qui se fit dans tous mes sens. Je tremblois, j'étois interdit. Je n'osois regarder Madame de Lursay: elle s'apperçut aisément de mon embarras, & me dit, mais du ton le plus doux, de m'asseoir auprès d'elle sur un sopha où elle s'étoit mise; elle y étoit à demi couchée, sa tête étoit appuyée sur des coussins, & elle s'amusoit nonchalamment, & d'un air distrait, à faire des nœuds. De tems en tems, elle jettoit les yeux sur moi d'une façon languissante, & je ne manquois pas dans l'instant de baisser respectueusement les miens. Je crois qu'elle voulut attendre par méchanceté que je rompisse le silence; enfin, je m'y

m'y déterminai. Vous fai
donc des nœuds ? Madame,
demandai-je d'une voix tr
blante. A cette interessa
& spirituelle question, Ma
me de Lursay me regarda a
étonnement. Quelque idée q
le se fût faite de ma timid
& du peu d'usage que j'a
du monde, il lui parut inc
cevable, que je ne trouvasse
cela à lui dire. Elle ne vo
pas cependant achever de
décourager : &, sans y répon
je suis, me dit-elle, fâch
quand j'y songe, que vous so
resté ici ; & je ne sçai à
sent si ce stratagême, que n
avons d'abord trouvé si heur
fera l'effet que nous avons i
giné. Je n'y vois point
conveniens, répondis-je. I
moi, repartit-elle, je n'en
qu'un ; mais, il est terri
Vous m'avez trop parlé tan

& je crains qu'on nait deviné ce que vous me disiez. Je voudrois qu'en public vous fussiez plus circonspect. Mais, Madame, repartis-je, il est impossible qu'on m'ait entendu. Ce ne seroit pas une raison, répondit-elle: on commence toujours par médire, sauf après à examiner si l'on a eu de quoi le faire. Je me souviens, que nous nous sommes entretenus long-tems, & sur une matiere qui ne laisse point un air indifferent. Quand on dit à quelqu'un qu'on l'aime, on cherche à le lui persuader; & le discours, ne partît-il pas du cœur, il anime toujours les yeux. Moi, qui vous examinois, par exemple, il me sembloit que vous aviez plus de feu, plus de tendresse, que vous ne croyiez peut-être vous-même: c'étoit sans que vous le voulussiez, même sans que la cho-

choſe vous touchât aſſez po
qu'elle altérât votre phyſon
mie; cependant, je la trouv
changée. Je crains qu'un jo
vous ne ſoyez trompeur; &
plains d'avance celles à qui vo
voudrez plaire. Vous avez
air vrai, votre expreſſion
paſſionnée, elle peint le ſen
ment avec une impétuoſité q
entraîne, & je vous avouera
Mais non, ajouta-t-elle,
s'interrompant, & avec un
confus, il ne me ſerviroit
rien de vous dire ce que je pe
ſe. Parlez, Madame, lui dis-
tendrement; rendez-moi, s
ſe peut, digne de vous plai
De me plaire? reprit-elle. A
Meilcour, c'eſt ce que je
veux pas; &, ſuppoſé que vo
en ayez eu le deſſein, n
penſez plus, je vous en co
jure: quelques raiſons qu
j'aye de fuir l'amour, quelqu
pe

peu même qu'il semble être fait pour moi, peut-être m'y rendriez-vous sensible. Ciel! ajouta-t-elle tristement, serois-je réservée à ce malheur, & ne l'aurois-je évité jusqu'ici, que pour y tomber plus cruellement?

Ces paroles de Madame de Lursay, & le ton dont elle les prononçoit, me jetterent dans un attendrissement où je ne m'étois jamais trouvé, & qui me pénétra au point que je ne pûs d'abord lui répondre. Pendant le silence mutuel où nous restâmes quelque tems, elle paroissoit plongée dans la rêverie la la plus accablante: elle me jettoit des regards confus, levoit les yeux au ciel, les laissoit retomber tendrement sur moi, sembloit les en arracher avec peine: elle soupiroit avec violence, & ce désordre avoit quel-

que chose de si naturel, &
si touchant ! elle étoit si be
dans cet état, elle me pénét
de tant de respect, que qu
je n'aurois pas eu déjà le d
de lui plaire, elle me l'au
sûrement fait naître.

Eh ! pourquoi, lui dis-
d'une voix étouffée, seroi
un malheur pour vous ? P
vez vous me le demander,
prit-elle ? croyez vous que
m'aveugle sur le peu de
port qu'il y a entre nous ?
present que vous me dites
vous m'aimez, vous êtes p
être sincere ; mais, combien
tems le seriez-vous, & c
bien ne me puniriez-vous
d'avoir été trop crédule ?
vous amuserois : vous me
riez. Trop jeune pour
attacher long-tems, vous
en prendriez à moi des c

tes de votre âge. Moins je vous fournirois de prétextes d'inconstance, plus je vous deviendrois indifferente. Dans les soins, que je prendrois de vous ramener, vous verriez moins une Amante sensible, qu'une Personne insupportable : vous iriez même jusqu'à vous reprocher l'amour que vous auriez eu pour moi ; & si je ne me voyois pas indignement sacrifiée, si vous n'instruisiez pas le Public de ma foiblesse, je le devrois moins à votre probité qu'au ridicule dont vous croiriez vous couvrir en avoüant que vous m'auriez aimée.

Madame de Lursay auroit sans doute parlé plus long-tems sur ce ton tragique ; mais, elle m'en vit si abbatu, si près d'en verser des larmes, si déconcerté de la façon dont elle avoit traité ce sujet, qu'elle

crut neceſſaire, pour me remettre l'eſprit, de me parler avec moins de majeſté.

Au reſte, ajouta-t-elle doucement, ce n'eſt pas que je vous croye capable d'aucun des mauvais procedez que je viens de vous dépeindre; non, aſſurement : mais, je vous le répete, je crains votre âge plus encore que le mien; d'ailleurs, vous ne voudrez pas m'aimer à ma fantaiſie. Non, Madame, lui dis-je, je ne me conduirai jamais que par vos volontez. Je ne ſçai pas, reprit-elle en ſouriant, ſi je dois vous en croire. On imagine quelquefois que c'eſt une preuve d'amour, que de perdre le reſpect; & c'eſt la plus mauvaiſe façon de penſer, qu'il y ait au monde: je ne dis pas qu'on ne doive naturellement attendre une recompenſe de

ses soins; quelque repugnance que sente une femme à s'engager trop avant, quand elle est une fois persuadée, elle laisse peu de chose à combattre. Quand serai-je donc assez heureux pour vous persuader, Madame, lui demandai-je? Quand? répondit-elle en riant; mais vous voyez que je la suis à demi. Je vous laisse dire que vous m'aimez, & je vous dis presque que je vous aime. Vous voyez quelle est ma confiance; je n'ai pas craint de rester seule avec vous, je vous ai même aidé à y parvenir. Cela fait, à ce qu'il me semble, des preuves de tendresse assez fortes; &, si vous les voyiez telles qu'elles sont, je crois que vous ne vous plaindriez pas. Il est vrai, Madame, repris-je d'un air embarassé, mais.... Mais, Meil-

cour, interrompit-elle, sç
vous bien que ma dém
de ce soir est très-haza
& qu'il faut que je pense
bien de vous que je l
pour m'y être déterminée
zardée! repris-je. Oui
elle, & je le répete, trè
zardée. Au fonds, si l'o
voit que vous êtes ici de
consentement, que j'en
volontairement la partie
vous, en un mot, qu
n'est pas un coup impr
que ne seroit-on pas en
d'en dire? Voyez pourta
tort qu'on auroit; car pe
ne ne peut être assuré
plus respectueux que vou
voilà, ce qu'on ne croit
le moyen de tout obtenir.
cour, ajouta-t-elle pre
ment, que vous voulez
faire aimer! que cet air
barras, & d'ingénuité, qu

découvre toute la candeur de votre ame, est flatteur pour moi!

Ces paroles me sembloient alors trop obligeantes pour n'en devoir pas remercier Madame de Lursay ; &, dans le transport qu'elles me causoient, je pris sur moi au point que j'osai me jetter à ses genoux. Ah Ciel! m'écriai-je, quoi vous m'aimerez, vous me le direz! Oui, Meilcour, reprit-elle en souriant, & en me tendant la main : oui, je vous le dirai, & le plus tendrement du monde ; serez-vous content? Je ne lui répondis, qu'en serrant avec ardeur, la main que je lui avois saisie.

Cette action téméraire fit rougir Madame de Lursay, & parut la troubler ; elle soupira, je soupirois aussi. Nous fumes quelque tems sans nous parler. Je cessois un instant de baiser

ſer ſa main, pour la regarder. Je troüvois dans ſes yeux une expreſſion dont j'étois ſaiſi ſans la bien connoître; ils étoient ſi vifs, ſi touchans! j'y liſois tant d'amour, que, ſûr, qu'elle me pardonneroit mon audace, j'oſai enore lui baiſer la main. Eh bien, me dit-elle enfin, ne voulez-vous donc pas vous lever? quelles ſont donc ces folies? levez-vous, je le veux. Ah, Madame! m'écriai-je, aurois-je le malheur de vous avoir déplû? Eh! vous fais-je des reproches, répondit-elle languiſſamment? Non, vous ne me déplaiſez pas; mais, reprenez votre place, ou, pour mieux dire, partez, je viens d'entendre votre caroſſe, & je ne veux pas qu'on vous attende. Demain, ſi vous voulez, on vous verra; ſi je ſors, ce ne ſera que tard. Adieu, ajouta-t-elle en riant

de

de ce que je retenois éternellement sa main; je veux absolument que vous partiez. Vous devenez d'une témérité qui m'effraye, & je ne voudrois point du tout qu'elle continuât. Je cherchois à me justifier. Je ne voulois point me rendre aux ordres de Madame de Lursay. En me pressant de la quitter, elle n'avoit point l'air d'une femme qui veut être obéie: je lui soutins, qu'elle n'avoit point entendu rentrer mon carosse. Mais, quand cela seroit, me dit-elle, il ne me plaît pas que vous restiez ici davantage. Ne nous sommes-nous pas tout dit? Il me semble que non, repris-je en soupirant; & si je garde quelquefois le silence auprès de vous, c'est bien moins, parce que je n'ai rien à vous dire, que par la difficulté que je trouve à

vous

exprimer tout ce que je pense. Voilà, me dit-elle, en se remettant sur le sopha, une timidité dont je veux vous corriger: il faut toujours la distinguer du respect; l'un est convenable, & l'autre est ridicule. Par exemple, nous sommes seuls, vous me dites que vous m'aimez, je vous réponds que je vous aime, rien ne nous gêne: plus la liberté que je semble donner à vos desirs est grande, plus vous êtes estimable de ne point chercher à en abuser. Vous êtes peut-être le seul au monde, que je connoisse capable de ce procedé. Aussi la répugnance, que je me suis toujours sentie pour ce que je fais aujourd'hui, cesse-t-elle. Je puis me flatter enfin d'avoir trouvé un cœur dans les principes du mien. Cette retenue, dont je vous loue,

loue, vient du respect; car, si *vous* n'étiez que timide, j'en aurois assez fait pour que vous ne le fussiez plus. Vous ne me répondez rien? C'est que je sens, Madame, repris-je, que vous avez raison; & que je voudrois que vous eussiez tort.

Il n'est pas hors de propos de faire remarquer, que quand elle s'étoit remise sur le sopha, je m'étois rejetté à ses pieds; qu'alors, elle m'avoit laissé appuyer les coudes sur ses genoux; que d'une main elle badinoit avec mes cheveux; & qu'elle permetoit que je lui lui serrasse ou baisasse l'autre, car cette importante faveur étoit à mon choix.

Ah! si j'étois sûre, s'écria-t-elle, que vous ne fussiez pas inconstant, ou indiscret, ajouta-t-elle, en baissant la voix!

Loin

Loin de repondre comme je l'aurois dû, je sentis si peu la force de cette exclamation, je connoissois si peu le prix de ce que Madame de Lursay faisoit pour moi, que je m'amusai à lui jurer une fidelité éternelle. Le feu, que je voyois dans ses yeux, & qui auroit été pour tout autre, un coup de lumiere; son trouble, l'alteration de sa voix, ses soupirs doux & fréquens; tout ajoutoit à l'occasion, & rien ne me la fit comprendre. Je crus même, qu'elle ne se livroit tant à moi, que parce qu'elle étoit sûre de mon respect, & qu'un moment d'audace ne me seroit jamais pardonné; qu'elle étoit une de ces femmes, avec lesquelles il faut tout attendre, & pour qui le moment n'est redoutable que quand elles le veu-

veulent : je me fis, enfin, tant, & de si fortes illusions, qu'elles prévalurent sur mes desirs, & sur l'envie que la délicate Madame de Lursay avoit de m'obliger. Moins elle avoit à se reprocher de ne s'être pas assez fait entendre, plus elle devoit être indignée contre moi. Je la vis tomber dans une sombre rêverie, & je l'aurois tourmentée jusqu'au jour de mes protestations d'amour, & surtout de respect, si, ennuyée enfin de la situation ridicule où je la mettois, elle ne m'eut réïteré, & très-fortement, qu'il étoit tems que je me retirasse : elle jugea en personne sensée, qu'il ne lui restoit plus rien dans cet instant à esperer de moi. Quelque répugnance que je montrasse pour lui obéir, je ne pus rien gagner sur elle, & nous nous sépa-

séparâmes ; elle étonn
doute, qu'on pût pou
si loin la stupidité ;
persuadé, qu'il me fau
moins six rendez-vous
que de sçavoir encore
m'en tenir. Il me sem
me, qu'en me quittan
m'avoit regardé avec fr
& je crus, qu'elle n'éto
sée, que par les silence
m'étois laissé emporter
le.

Je ne me vis pas
rendu à moi même, qu
confusion se dissipant, je
de ce qui venoit de se
differemment que je n'av
dans le tems de l'action
Plus je me rappellois l
cours & les façons de
me de Lursay, plus j'y
vois de quoi douter qu
respect eût été si bien
que je l'avois crû, & que

cond rendez-vous se passoit comme le premier, elle eût la complaisance de m'en accorder un troisiéme, toute Dame à sentiment qu'elle étoit. Je n'imagnois pas à la verité, qu'en la pressant davantage, j'eusse remporté la victoire, mais que du moins je me la serois préparée. Mais aussi, c'étoit sa faute. Sçavois-je moi, que toute femme, qui, en pareille occasion, parle de sa vertu, s'en pare moins pour vous ôter l'espoir du triomphe, que pour vous le faire paroître plus grand? A quoi bon toutes ces finesses de Madame de Lursay? Il devoit être décidé, que je les prendrois pour bonnes, fussent-elles cent fois plus grossieres; & il n'est avantageux aux femmes de s'en servir, qu'avec ceux à qui elles n'en imposent point. Ma vertu! votre respect!

mots

mots bien choisis pour un tête à tête! sur-tout, quand on ne s'apperçoit pas à quel point ils y sont déplacez, & qu'on ne sçait point que jamais la vertu n'a donné de rendez-vous. Au milieu du chagrin où me plongeoit le peu de réüssite de celui-ci, & la fermeté que je me proposois d'avoir dans les autres, mon inconnue revint m'occuper: mais, les idées de plaisir que Madame de Lursay m'avoit offertes; les chaînes mêmes dont je venois de me lier avec elle; l'impossibilité que je prévoyois à me faire aimer, de cette inconnuë; impossibilité, dont, pour me justifier à moi-même mes inégalitez, je m'effrayois encore plus dans ce moment; & l'indifference, que ce jour-là même elle m'avoit témoignée; me la rendirent moins chere. Je sen-

sentois que, sûr d'être aimé d'elle, j'aurois aisément sacrifié Madame de Lursay, mais que je ne le pouvois plus qu'au prix de cette certitude. Je ne pouvois me dissimuler, qu'en me voyant, elle avoit détourné les yeux; qu'elle avoit eu même cet air dédaigneux, que l'on prend à l'aspect d'un objet qui choque: &, après un examen réïteré de mes charmes, de profondes réfléxions sur ce que j'avois lieu d'en attendre, & le fâcheux effet que cependant ils avoient produit, je conclus qu'il falloit; si, comme cela me paroissoit visible, mon inconnue ne m'aimoit pas, que Germeuil l'eût prévenue contre moi, ou qu'elle eût une antipathie secrette pour les jolies figures. J'aurois peut-être présumé de la mienne un peu moins dans un autre tems;

mais, Madame de Lursay, éprise pour moi de l'ardeur la plus vive, me donnoit de l'estime pour ma personne. Je ne pouvois penser, qu'une femme aussi peu susceptible me trouvât dangereux, si en effet je ne l'étois pas; & que l'on fit une si violente impression, sans avoir un extrême mérite. Malgré le peu de goût que je supposois à l'inconnue pour moi, je sentois qu'elle m'interessoit encore; mais, j'attribüois le trouble, dont mon cœur étoit tourmenté, à un reste d'impression trop vive d'abord, pour être si promptement effacée; & je le combattois de tout ce que les charmes de Madame de Lursay, & l'idée de mon bonheur prochain, avoient de plus puissant, & de plus doux.

Je me disposois le lendemain

à aller chez elle, & j'étois auprès de Madame de Meilcour, lorsqu'on lui annonça le Comte de Versac: elle me parut fâchée de cette visite; il étoit en effet l'homme du monde qu'elle aimoit le moins, & que pour moi elle craignoit le plus; aussi venoit-il très-rarement chez elle. La même raison, qui faisoit qu'il ne convenoit pas à ma mere, faisoit en même tems qu'elle ne pouvoit lui convenir. Elle m'avoit même défendu de le voir. Ne nous trouvant point tous deux dans les mêmes maisons, & moi allant peu à la Cour où Versac étoit presque toujours, nous nous connoissions fort peu.

Versac, de qui j'aurai beaucoup à parler dans la suite de ces Memoires, joignoit à la plus haute naissance l'esprit le plus agréable, & la figure la plus séduisante. Adoré de toutes les

femmes, qu'il trompoit, & déchiroit ſans ceſſe; vain, impérieux, étourdi, le plus audacieux Petit-Maître, qu'on eût jamais vû; & plus cher peut-être à leurs yeux par ces mêmes défauts, quelque contraires qu'ils leur ſoient: quoi qu'il en puiſſe être, elles l'avoient mis à la mode, dès l'inſtant qu'il étoit entré dans le monde, & il étoit depuis dix ans en poſſeſſion de vaincre les plus inſenſibles, de fixer les plus coquettes, & de déplacer les Amans les plus accréditez; ou s'il lui étoit arrivé de ne pas réüſſir, il avoit toujours ſçû tourner les choſes ſi bien à ſon avantage, que la Dame n'en paſſoit pas moins pour lui avoir appartenu. Il s'étoit fait un jargon extraordinaire, qui, tout apprêté qu'il étoit, avoit cependant l'air naturel. Plaiſant
de

de sang froid, & toujours agréable, soit par le fonds des choses, soit par la tournure neuve dont il les décoroit, il donnoit un charme nouveau à ce qu'il rendoit d'après les autres, & personne ne redisoit comme lui ce dont il étoit l'inventeur. Il avoit composé les graces de sa personne comme celles de son esprit, & sçavoit se donner de ces agrémens singuliers, qu'on ne peut, ni attraper, ni définir. Il y avoit cependant peu de gens, qui ne voulussent l'imiter; &, parmi ceux-là, aucun qui n'en devînt plus desagréable: il sembloit que cette heureuse impertinence fût un don de la nature, & qu'elle n'avoit pû faire qu'à lui. Personne ne pouvoit lui ressembler; & moi-même, qui ai depuis marché si avantageusement sur ses traces,

& qui parvins enfin à mettre la Cour, & Paris, entre nous deux, je me suis vû long-tems au nombre de ces copies gauches, & contraintes, qui, sans posseder aucune de ses graces, ne faisoient que défigurer ses défauts, & les ajouter aux leurs. Vétu superbement, il l'étoit toujours avec goût & avec noblesse; & il avoit l'air Seigneur, même lorsqu'il l'affectoit le plus.

Versac, tel qu'il étoit, m'avoit toujours plû beaucoup. Je ne le voyois jamais, sans l'étudier, & sans chercher à me rendre propres ces airs fasteux que j'admirois tant en lui. Madame de Meilcour, qui, simple & sans art, trouvoit ridicule tout ce qui n'étoit pas naturel, avoit reconnu le goût que j'avois pour Versac, & en avoit frémi. Par cette rai-

son, plus encore que par l'éloignement qu'elle avoit pour les gens du caractere de Versac, elle ne le souffroit qu'impatiemment ; mais, les égards qu'on se doit dans le monde ; & qui, entre personnes d'un rang distingué, s'observent avec une extrême exactitude, l'obligeoient de se contraindre.

Il entra avec fracas ; fit à Madame de Meilcour une réverence distraite ; à moi, une moins ménagée encore, parla un peu de choses indifferentes, & se mit après à médire de tant de monde, que ma mere ne pût s'empêcher de lui demander ce que lui avoit fait toute la terre, pour la déchirer perpétuellement ? Eh ! parbleu, Madame, repondit-il, que ne me demandez-vous plutôt ce que j'ai fait à toute la terre, pour en être per-

pétüellement déchiré ? On m'accable, continua-t-il, on me vexe, que c'est une chose étrange, on m'excede de calomnies, on me trouve des ridicules comme si l'on n'en avoit pas, & que moi, moi, je ne dusse point les voir! Mais, à propos, y a-t-il longtems que vous n'avez vû la bonne Comtesse ? Madame de Meilcour répondit qu'oui. Mais c'est qu'on ne la voit plus, reprit-il : j'en suis dans une douleur amere, dans la plus terrible affliction! Se seroit-elle jettée dans la dévotion? repartit ma mere. Vraisemblablement, reprit-il, elle en viendra-là : elle est pénétrée de la plus auguste douleur; elle vient de perdre le petit Marquis, qui lui a fait la plus condamnable infidelité que de memoire d'homme on ait imaginée. Comme

me ce n'est pas la prémiere fois qu'elle est quittée, on pourroit croire qu'elle se consoleroit de celle-ci comme des autres, car l'habitude au malheur le fait moins vif; sans un accident qui rend cet abandon-ci extraordinaire: & c'est? demanda Madame de Meilcour. C'est, repartit-il, mais comment le croiriez-vous de la personne de la Cour la plus prévoyante, la mieux rangée? C'est, qu'elle n'avoit que celui-là. Pour rétablir sa réputation, elle s'étoit fait une affaire de sentiment; mais, il n'y a pas de femmes que ceci n'en dégoute: & ce qu'il y a de pis, c'est que l'infidelle a voulu se réserver le plaisir noir, barbare, de n'avoir pas de successeur, & qu'il la peint si bien de façon à glacer les plus intrépides, que depuis huit

jours

jours qu'elle est si fatalement délaissée, il ne s'est pas présenté à elle la plus mince consolation. Vous conviendrez que cela est douloureux, mais au plus douloureux! Je ne crois pas, répondit ma mere, un mot de toute cette avanture. Comment! dit Versac, c'est un fait public. Pourriez vous me soupçonner de la prêter à la Comtesse, qui est une des femmes du monde pour qui j'ai la plus grande considération, & que je tiens en estime particuliere? Ce que je vous dis est aussi prouvé, qu'il l'est, qu'elle, & la divine Lursay, ont mis du blanc toute leur vie. Je pensai frémir, en entendant Versac parler si injurieusement d'une personne pour qui j'avois le plus grand respect, & à qui je croyois le devoir. Autre genre de calom-

calomnie, répondit Madame de Meilcour, jamais Madame de Lursay n'a mis de blanc. Oui, reprit-il, comme elle n'a jamais eu d'Amans. Des Amans! Madame de Lursay! pensai-je m'écrier. Ne diroit-on pas, poursuivit Versac, qu'on ne la connoît point? Ne sçait-on pas, qu'il y a cinquante ans au moins, qu'elle a le cœur fort tendre? Cela n'étoit-il pas décidé avant même qu'elle épousât cet infortuné Lursay, qui, par parenthêse, étoit bien le plus sot Marquis de France? Ignore-t-on, qu'il la surprit un jour avec D.... le lendemain avec un autre, & deux jours après avec un troisiéme; & qu'enfin, ennuyé de toutes ces surprises qui ne finissoient pas, il mourut, pour ne pas avoir le déplaisir de retomber dans cet inconvenient?

nient? N'a-t-on pas vû commencer cette haute Pruderie dans laquelle elle est aujourd'hui? Cela empêche-t-il, que tels & tels (il en nomma cinq ou six) ne lui doivent leur éducation; que moi, qui vous parle, je ne lui aye refusé la mienne; & que peut-être elle ne postule actuellement celle de Monsieur, ajouta-t-il en me montrant? Cette apostrophe me fit rougir au point, que, pour peu qu'il m'eût regardé, il se seroit sûrement mis au fait de l'intérêt que je prenois à ses discours.

Pense-t-elle, continua-t-il, avec son Platon, qu'elle n'entend, ni ne suit, nous en imposer sur les rendez-vous obscurs qu'elle donne; & que nous soyons là-dessus aussi dupes que les jeunes gens, qui, ne connoissant, ni la nature, ni le

nombre, de ses avantures, croyent adorer en elle la plus respectable des Déesses, & soumettre un cœur, qu'avant eux personne n'avoit surpris?

Ce portrait si vrai de ma situation dissipa entiérement le doute où j'avois été jusques-là sur les discours de Versac. Je reconnus en rougissant, combien j'avois été trompé: &, sans imaginer encore comment je pourrois punir Madame de Lursay de l'estime qu'elle m'avoit donnée pour elle, je résolus fermement de le faire. Si je m'étois rendu justice, j'aurois senti, que je ne devois qu'à moi-même le piége dans lequel j'étois tombé; que le manége de Madame de Lursay étoit celui de toutes les femmes; &, qu'en un mot, il y avoit moins de fausseté dans son procedé, que de sottise dans le mien. Mais,

te réfléxion étoit, ou trop mortifiante, ou trop au-dessus de moi, pour que je la fisse. Comment! me disois-je à moi-même, m'assurer que jamais elle n'a aimé que moi! Abuser aussi indignement de ma crédulité! Pendant que je m'occupois si désagréablement, Madame de Meilcour, en niant que tout ce que Versac attribuoit à Madame de Lursay fût vrai, lui demanda, pourquoi, paroissant de ses amis, il se déchaînoit contr'elle à ce point-là? C'est, répondit-il, par esprit de justice: c'est que je ne sçaurois supporter ces Femmes hipocrites, qui, plongées dans les déréglemens qu'elles blâment dans les autres, parlent sans cesse de leur vertu, & veulent en imposer au Public. J'estime cent fois plus une Femme galante, qui l'est de bonne-foi; je lui

lui trouve un vice de moins : d'ailleurs, puiſqu'il faut tout vous dire, cette Lurſay vient de me jouër le tour le plus ſanglant, de me faire la plus abominable tracaſſerie, que l'on puiſſe imaginer. Vous connoiſſez Madame de.... Cela fait le plus joli ſujet à former! Je m'étois préſenté, on m'avoit reçû, j'étois écouté convenablement, enfin je perſuadois: n'eſt-elle pas venue mettre des ſcrupules, des craintes, dans l'eſprit de cette jeune perſonne? lui dire, qu'elle ſe perdoit de me voir; que j'étois inconſtant, indiſcret? Enfin, elle lui a fait une ſi étrange peur de moi, que nous en avons été brouillez trois jours, & que je n'ai mon rappel que de ce matin. Penſez-vous de bonne-foi que cela ſe pardonne?

Verſac, après quelques au-

tres propos, qui tous m'animoient de plus en plus contre Madame de Lursay, sortit. Madame de Meilcour, qui, sans deviner la sorte d'interêt que j'y pouvois prendre, avoit remarqué, que ce que j'avois entendu m'avoit fait impression, chercha à me dissuader; mais elle ne gagna rien sur moi, & je courus chez Madame de Lursay, dans l'intention de me vanger, par ce que le mépris a de plus outrageant, du ridicule respect qu'elle m'avoit forcé d'avoir pour elle.

Fin de la premiere Partie.





LES EGAREMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT, OU MEMOIRES DE MR. DE MEILCOUR.

Par Mr. CREBILLON *Fils.*

SECONDE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XXXVIII.



LES EGAREMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT, OU MEMOIRES DE Mr. DE MEILCOUR.

SECONDE PARTIE.

J'ETOIS sorti de chez moi, résolu de ne rien épargner à Madame de Lursay du Mépris qu'à mon sens elle méritoit: je ne

ne voulois pas même m'en tenir à une explication particuliére, qui ne l'auroit mortifiée que pour le moment ; & je croyois ne pouvoir me bien vanger d'elle, qu'en lui faisant une de ces Scênes éclatantes qui perdent une femme à jamais.

Extrêmement touché de la beauté d'un projet qui puniroit une hypocrite, & me feroit débuter dans le monde d'une façon brillante, je ne laissois pas de sentir, que je l'éxécuterois difficilement : je n'étois pas d'ailleurs assez mal né, pour qu'il me restât longtems dans l'esprit. Je considerai encore, que, pour faire réussir une aussi cruelle impertinence, il me falloit un mérite supérieur, ou du moins une réputation établie, comme celle de Versac.

J'en revins donc à prendre avec moi d'autres arrangemens,

plus faciles, & en même temps plus flatteurs. Je résolus de ne rien témoigner à Madame de Lursay du ressentiment que j'avois contre elle, de profiter de sa tendresse pour moi, & de lui marquer après, par l'inconstance la plus prompte, & par tout ce que les hommes à bonnes fortunes ont imaginé de plus mauvais en procedés, tout le mépris qu'elle m'inspiroit. Cette scélérate idée me parut la plus agréable, & la plus sûre; & je m'y fixai. J'entrai chez elle, comblé de joye d'avoir pû trouver une si belle vengeance, & déterminé à la remplir à l'instant même.

Je comptois, & avec quelque raison, ce me semble, que Madame de Lursay seroit seule: mais, soit que ma façon de me comporter dans mes rendez-vous lui eut déplu, soit qu'elle eut

voulû me les faire desirer, elle avoit décidé, que je serois en proye à tous les importuns, que mon destin pourroit amener chez elle ce jour-là. Ce ne fut pas sans une extrême surprise, que je vis dans la cour le carosse de Versac: je devois si peu m'attendre à cet évenement, que je ne pus d'abord me persuader ce que je voyois; la chose cependant étoit réelle. En entrant dans l'appartement, je découvris M. le Comte, qui, plutôt étendu dans un grand fauteüil, qu'il n'y étoit assis, étaloit fastueusement devant Madame de Lursay sa magnificence, & ses graces, & lui parloit du ton le plus insolent, & de l'air le plus familier.

Pour mieux en imposer à Versac, elle me reçut avec une extrême froideur; mais, je dûs m'appercevoir au souris malin

que

que ma presence lui arracha, qu'il pénétroit le motif de ma visite. Je m'assis avec cet air décontenancé qui me quittoit rarement, & qu'alors sa vûë augmentoit: pour lui, il se dérangea peu; &, continuant son discours,

Vous avez raison, Marquise, dit-il, de l'amour, il n'y en a plus, & je ne sçais, après tout, s'il en faut tant regretter la perte. Une grande passion est sans doute quelque chose de fort respectable; mais, à quoi cela mene-t'il, qu'à s'ennuyer long-temps l'un avec l'autre? Je tiens, qu'il ne faut jamais géner le cœur. Je n'ai, moi, qui vous parle, jamais tant de besoin de changer, que lorsque je vois qu'on prend des mesures pour me retenir. Oh! je le crois, repondit Madame de Lursay; mais, qnel parti prendriez vous, si vous voyez qu'on

voulût vous être infidelle ? J'en changerois beaucoup plus vite. C'est assûrement, reprit-t'elle, un aimable cœur que le votre. Eh ! Madame, répondit-il, je n'ai la-dessus rien de singulier. Comme moi, tous les hommes ne cherchent que le plaisir : fixez-le toûjours auprès du même objet, nous y serons fixés aussi. Voyez-vous, Marquise, il n'y a personne qui voulût s'engager, même avec l'objet le plus charmant, s'il étoit question de lui être eternellement attaché. Loin de se le proposer l'un à l'autre, c'est une idée, qu'on écarte le plus qu'on peut (du moins quand on est sage :) on se dit bien qu'on s'aimera toûjours ; mais, il est tant d'exemples du contraire, que cela n'effraye pas : ce n'est qu'un propos galant, qui n'a que force de madri-

gal, & qui est compté pour rien, quand on veut se donner le plaisir de l'inconstance. Une chose, qui me surprendra toûjours, repliqua-t'elle, c'est qu'avec ces sentimens, que vous dissimulez fort peu, vos perpetuelles trahisons, l'indécence avec laquelle vous conduisés & rompez une intrigue, il y ait des femmes assez insensées pour vous trouver aimable. Eh bien! dit froidement Versac, ce ne seroit pas de cela que je serois surpris, moi; mais, je le serois beaucoup, si elles ne nous amoient pas par des deffauts, que nous n'avons presque toûjours que par égard pour elles? Nous sommes inconstans (dites vous:) sont-elles fidelles? Vous prétendés, que nous rompons indécemment: c'est ce dont je ne me suis pas encore apperçu; il me semble

que l'on se quitte aussi décemment, qu'on s'est pris : si les choses font du bruit, ce n'est pas toujours notre faute. Ce sera celle des femmes apparemment ? reprit Madame de Lursay. Sans doute, Madame, répondit-il, s'il y a quelques femmes qui souhaitent, que les foiblesses de leur cœur soient à jamais ignorées, combien n'en n'est-il pas, qui n'aiment, que pour qu'on le sçache, & qui prennent soin elles-mêmes d'en instruire le Public ? Mais, reprit-elle, Madame de * * * *, qui vous aimoit si tendrement, & qui desiroit avec tant d'ardeur qu'on n'en sçut rien, fut-ce elle qui se perdit ? Lequel de vous deux en parla le plus ? Ni elle, ni moi, reprit-il, & tous deux ensemble : elle craignoit l'éclat, & je m'étois prêté fort sensément aux raisons qu'elle avoit de le craindre ;

dre; mais, voulés vous que je dise? Il est des yeux qu'on ne trompe pas; le Public vit malgré nous, que nous nous aimions: aussi indiscret que nous l'étions peu, il jugea à propos de parler de ce qu'il avoit vû; j'eus beau vouloir sauver les bienséances, me sacrifier, on me crût amoureux parce qu'en effet je l'étois, & il en arrive ainsi des engagemens qu'on dissimule le mieux. Je crois toujours que vous vous trompés, repliqua-t-elle: j'ai des exemples contre ce que vous avancés. Idée fausse, reprit Versac, une femme croit souvent qu'on ignore ce qu'elle fait, parce qu'on a la politesse de ne pas marquer devant elle qu'on a penétré ses sentimens; mais, Dieu sçait combien de propos se tiennent sur ces petits commerces tendres si scrupuleusement voilés, & si parfaite-

ment connus! Je ne me pique pas d'être plus fin qu'un autre, & cependant rien ne m'échape. Eh oui, dit Madame de Lursay, d'un ton moqueur; je le croirois bien! Eh! mon Dieu! Marquise, répondit-il, si vous sçaviés tout ce que je vois, vous penseriés mieux de ma penétration. Par exemple, j'étois il n'y pas long-tems avec une de ces femmes raisonnables, de ces femmes adroites, dont les penchans sont ensevelis sous l'air le plus reservé, qui semblent avoir substitué aux déreglemens de leur jeunesse, de la sagesse, & de la vertu: vous concevez, ajoûta-t-il, qu'il y a de ces femmes-là. Eh bien, j'étois seule avec une Prude de cette espece: l'Amant arriva, l'on le reçut froidement, à peine voulût-on le traiter comme connoissance; mais, pourtant, les yeux parlerent,

rent, malgré qu'on en eut, la voix s'adoucit, le petit homme, fort neuf encore, fut embarassé de la situation; & moi, à qui rien n'échapa, je sortis le plutôt que je pûs, pour l'aller dire à tout le monde.

En achevant ces paroles, qui me jetterent dans le dernier embarras, & qui, malgré la grande presence d'esprit de Madame de Lursay, ne laissoient pas aussi de l'inquieter, il se leva en effet, & voulut sortir. Ah Comte! s'écria Madame de Lursay; quelle cruauté! Quoi vous partés! il y a mille ans que je ne vous ai vû! vous resterés. Ah pour à present je ne puis, dit Versac, vous ne sçauriés imaginer tout ce que j'ai à faire, cela ne se comprend pas, la tête m'en tourne; mais, si vous restez chez vous ce soir, & que vous vouliez de moi, fût-ce au pré-

judice de toute la terre, je suis à vous. Madame de Lursay y consentit avec autant de joye, que si elle ne l'eut pas detesté; & il sortit.

Voilà bien, me dit-elle, dès que nous fumes seuls, le fat le plus dangereux, l'esprit le plus mal tourné, & l'espece la plus incommode, qu'il y ait à la Cour! Pourquoi, si vous le connoissés sur ce ton là, repris-je, le voiez vous? Ah pourquoi? repondit-elle, c'est que si l'on ne voyoit que les gens qu'on estime, on ne verroit personne; que, moins ceux du caractere de Versac sont aimables dans la societé, plus il faut les y ménager: quelque amitié que vous leur marquiez, ils vous déchirent; mais, si vous rompiez brusquement avec eux, ils vous déchireroient bien davantage. Celui-ci n'a bonne opinion que de lui,

lui, calomnie toute la terre, sans pudeur, & sans ménagement : vingt femmes plus étourdies, plus décriées, plus méprisables encore qu'il ne l'est peut-être, l'ont mis à la mode : il parle un jargon qui éboüit ; il a sçû joindre, au frivole du petit-maître, le ton décisif du pedant ; il ne se connoît à rien, & juge de tout ; mais il porte un grand nom. A force de dire qu'il a de l'esprit, il a persuadé qu'il en avoit, sa méchancheté le fait craindre, & parce que tout le monde l'abhorre, tout le monde le voit. Quelque vivacité que Madame de Lursay employât à me peindre Versac si desavantageusement, elle ne me persuada pas que ce portrait pût lui ressembler. Versac étoit pour moi le premier des hommes, & je n'attribuai, qu'au dépit de l'avoir manqué, tout le

mal qu'elle m'en disoit, & la haine qu'elle marquoit pour lui.

Je croyois en sentir redoubler mon mépris pour elle : cependant, nous étions seuls, elle étoit belle, & je la sçavois sensible. Elle ne m'inspiriot plus, ni passion, ni respect, je ne la craignois plus, mais je ne l'en desirai que davantage ; je me redis, pour m'animer, tout ce que Versac m'avoit appris. Je me remis devant les yeux tout ce qu'elle avoit fait pour moi ; &, plus je rougissois du personnage que j'avois fait auprès d'elle, moins je pouvois lui pardonner le riducle que je m'étois donné moi même. En achevant le panégyrique de Versac, elle se mit à me regarder d'un air si particulier, elle avoit quelque chose de si tendre dans les yeux, que quand je

je n'aurois pas brûlé du desir de me venger, je crois qu'elle n'y auroit rien perdu. J'oubliai bien-tôt combien peu sa conquête étoit flatteuse; j'étois trop jeune pour m'occuper longtems de cette idée: à l'âge que j'avois alors, le préjugé ne tient pas contre l'occasion; &, d'ailleurs, pour ce que je souhaitois d'elle, il importoit assez peu que je l'estimasse.

Je m'approchai d'elle sans lui rien dire, & lui baisai la main, mais d'un air à lui donner d'abord les plus grandes esperances. Eh bien! me demanda-t-elle en souriant, serez-vous aujourd'hui plus sage que vous n'étiez hier? Je le crois, répondis-je d'un ton ferme: les momens, que vous voulez bien m'accorder, sont trop précieux pour n'en pas faire usage; & je sens que vous ne devez pas être conten-

te de celui que j'en ai f
ques à preſent. Que
donc ce diſcours, dit-elle
fectant de la ſurpriſe? C
pretends (repris-je) qu
m'aimiez, que vous me
ſiez, que vous me le pr
enfin. Je prononçai ces
avec une intrepidité d
veille, elle ne m'auroit pa
çonné, & qui lui parut
dans mon caractere, qu'
ſongea ſeulement pas
choquer: elle ne me ré
que par un ſouris mep
qui me fit ſentir le peu
qu'elle faiſoit de mes p
tions, & combien ell
croyoit incapable de les
nir. On ſe pique à moin
devins tout d'un coup ſi
lier, que Madame de Lu
fut étourdie, & au poin
je n'eus d'abord à combatr
ne aſſez foible reſiſtance

s'apperçut avec étonnement, qu'elle ne m'imposoit plus; & peut-être si j'avois aidé au moment, ne l'auroit elle pas reculé: mais, au milieu de ces emportemens, que l'amour seul peut autoriser, j'étois si sûr de vaincre, j'apportois si peu de tendresse, qu'elle fut forcée d'en paroître mécontente. Cette façon trop determinée me nuisit sans doute. Ses yeux s'armerent d'un courroux veritable; mais, rien ne me contenoit: &, persuadé, qu'interieurement, elle souhaitoit d'être vaincuë, en demandant pardon, je continuois d'offenser. Cependant je ne pus rien obtenir, soit que Madame de Lursay ne voûlut pas m'accorder un triomphe que je ne rendois pas assez décent pour elle, soit que le peu d'usage que j'avois des femmes ne me rendît pas aussi

dan-

dangereux qu'il auroit
l'être.

Honteux d'une Entrepr
m'avoit si mal réüssi, je
Madame de Lursay, fo
barassé de ce que je pre
qu'elle alloit me dire: je
qu'elle étoit en peine a
la façon, dont elle devo
dans une circonstance s
cate. Me montrer trop d
gence, que n'en penserois-
Affecter trop de colere, j
vois en être decouragé;
étoit à craindre, que, p
suites, cela ne tirât à
quence. Elle demeura q
tems réveuse, & sans p
je l'imitois. Un homme,
au fait du monde, auro
sur ce qui venoit de se
mille jolies choses qui
une femme en pareil cas,
je n'en sçavois aucune.
falloit que Madame de

tirât tout de son propre fonds, ou quelle se résolut à ne me parler jamais. Elle prit enfin son parti : ce fut de me témoigner avec tendresse, & dignité, qu'elle trouvoit mes procédez extrémement ridicules ; je m'excusai sur l'amour, elle me soutint, qu'il ne conduit pas à perdre le respect ; très respectueusement, je l'assurai du contraire ; elle poussa la dispute là-dessus, à force de disserter, nous perdîmes le fonds de la question, je la terminai en lui baisant la main qu'elle me tendit, en m'assurant qu'elle prendroit à l'avenir des précautions contre moi.

Cette menace m'effrayoit peu, jusques dans sa colere même j'avois vû l'excès de sa facilité : ma vengeance n'étoit que differée ; &, assez mal à propos, je ne crus pas devoir trop en presser

preſſer les inſtans. Nous
rétombés dans le ſilence,
dame de Lurſay, qui s'étoi
duite, ſur mon premier e
tement, en perſonne ſe
étoit en droit d'en eſper
ſecond, & ſembloit s'y
dre: elle ne ſçavoit qui m
fourni les lumieres qui l'a
étonné; & en ſe flatant peu
que je ne les devois qu'à l'a
elle dût ſans doute être ſu
de les trouver auſſi bor
elle crut, toutes reflexions
qu'il ſeroit convenable de
der des ſiennes, & repr
la converſation que nou
nions de finir, elle me d
da, mais avec une douce
trême, pourquoi j'avois
de beaucoup de reſpect,
d'un reſpect trop timide,
familiarité deſobligeante
enfin, ajoûta-t-elle, je co
que s'il y a des femmes

desquelles l'homme du monde le moins aimable n'a besoin que de leurs propres desirs, & pour qui tout est moment & danger: qu'on manque à celles-là, je n'en suis point étonnée; mais, j'ose dire, que je ne suis point dans ce cas: je dois me croire, par ma façon de penser, & de vivre, à l'abri de certaices enterprises; cependant vous voyés ce qui m'arrive.

Outré d'une aussi impudente hipocrisie; car, je ne voulus jamais croire que Versac eut pû me tromper; d'abord je ne répondis rien: je ne pouvois marquer à Madame de Lursay tout le mépris qu'elle m'inspiroit, & lui répeter les discours sur lesquels il étoit fondé, sans qu'elle se crût obligée de me rendre toute la bonne opinion que j'avois eue d'elle, & je me mettois par-là peut-être dans l'im-

l'impossibilité d'en triomp
mais.

Vous ne repondez rie
prit-elle, craignez vous
excuser trop, ou ne daig
vous pas le faire ? Je
vois que lui dire, & je
tout, encore une fois, s
mour que j'avois pour el
sur les bontés qu'elle
témoignées : à l'égard
mour, reprit-elle, je vo
je pense, déja répondu,
n'étoit pas une excuse lég
pour les bontés dont vo
parlez, je conviens que
pour vous ; mais il en
plus d'une espece, & je cr
les miennes ne vous mett
droit de rien : quand j
serois même oubliée au
que vous le supposez,
mant délicat, ou ne s'en
pas servi, ou n'en 'auro
abusé comme vous venez

faire : elle ajouta à cela mille choses finement pensées, & me fit enfin entre-voir de quelle néceſſité étoient les gradations ; ce mot, & l'idée qu'il renfermoit, m'étoient totalement inconnus ; je pris la liberté de le dire à Madame de Lurſay, qui, en ſouriant de ma ſimplicité, voulut bien prendre la peine de m'inſtruire. Je mettois chaque precepte en pratique à meſure qu'elle me le donnoit, & l'étude importante des gradations auroit pû nous mener fort loin, ſi nous n'euſſions entendu dans l'antichambre un bruit qui nous força de l'interrompre.

Un laquais vint annoncer Madame & Mademoiſelle de Théville. Je connoiſſois parfaitement ce nom, Madame de Théville, & ma mere, étoient aſſez proches parentes, mais aſſez mal

mal ensemble depuis
tems; & Madame de T
ayant depuis demeuré p
toûjours en Province,
l'avois jamais vûë: elles
rent, & ma surprise fu
égale, quand je trouva
Mademoiselle de Théville
inconnuë que j'adorois,
qui je croyois tant d'av
pour moi. Je ne pourro
primer que foiblement l
sordre que cette vûë me
combien d'amour, de
ports, & de craintes, e
nouvella dans mon cœur.
dame de Lursay l'accablo
caresses; & je jugeai,
ton qu'elle prit avec Ma
de Théville, qu'il y avo
tr'elles une intime amitié.
me surprenoit d'autant pl
non seulement je ne l'avo
mais vûë chez Madam
Lursay, mais encore que

lui en avois jamais entendu parler. Elle fit des reproches à son amie de ce qu'elle avoit été long-tems sans la voir. Vous devez croire, répondit Madame de Théville, qu'il faut que des affaires tres-importantes m'en ayent empêchée; je ne suis restée à Paris que peu de tems pendant lequel je vous ai vûë: obligée d'aller à la campagne, je n'en suis revenuë que depuis deux jours, & j'y aurois même demeuré plus long-tems, si elle avoit moins ennuyé Hortense.

Que ne devins-je pas, quand j'appris par les discours de Madame de Théville, que le seul lieu, où je n'eusse pas cherché mon inconnue, étoit celui où je l'aurois rencontrée, & qu'en fuyant opiniâtrement Madame de Lursay, j'avois perdu toutes les occasions de m'approcher d'Hortense. En

faiſant ces triſtes réflexi
ne ceſſois pas de la re
& d'achever de me pe
près d'elle. Madame de
me préſenta, en me no
à Madame de Théville,
parla obligeamment,
d'un air fort ſérieux, qu'
peut-être à propos du f
étoit entre elle, & ma n
je ne parus pas lui plai
coup, elle ne fit pas
non plus une impreſſi
agréable. C'étoit une
aſſez belle encore, m
la phiſionomie étoit hau
n'annonçoit pas beauc
douceur dans le caracter
étoit, diſoit-on, fort ve
& d'autant plus reſpe
qu'elle l'étoit ſans faſ
elle l'avoit toûjours
ne croyoit pas pour c
lui fût permis de m
perſonne; mais, peu f

le monde, & le méprisant, elle ne songeoit pas assez à plaire: on étoit forcé de la respecter, on l'admiroit; mais, on ne l'aimoit pas. Pour Mademoiselle de Théville, elle me regarda, à ce que je crus, avec une extrême froideur, & répondit à peine au compliment que je lui fis. Il est vrai, que j'ai pensé depuis, qu'il n'étoit pas impossible qu'elle n'y eût rien compris: le trouble de mes sens avoit passé jusqu'à mon esprit; & la confusion de mes idées m'empêchoit d'en exprimer bien aucune. L'air froid d'Hortense me piqua plus que celui de sa mere. Réveuse, & comme embarassée de ma presence, elle ne jettoit sur moi que des regards tristes, ou distraits. Sa mere, & Madame de Lursay, qui se parloient, nous laissoient en liberté d'en faire autant; mais,

je ſentois trop vivement
ſir d'être auprès d'elle, po
voir lui parler d'autres
que de mon amour; & ri
cet inſtant n'en pouvoi
riſer l'aveu. D'ailleurs,
s'étoit paſſé aux Thuille
tre elle & moi, l'indiff
avec laquelle elle avoit p
revoir, cette paſſion ſecre
par ſes propres diſcours
ſoupçonnois, tout contri
me gêner auprès d'elle. J
chois vainement à com
la converſation, la ſomb
verie, dans la quelle je la
plongée, augmentoit ma
dité. Quoi, me diſois-je,
penſer que c'étoit moi qui
frapée, j'ai oſé croire q
inconnu ſi dangereux po
cœur n'étoit autre que
Quelle erreur! Avec quell
férence, quel odieux m
ne ſuis-je pas reçu d'elle

cet inconnu, quel qu'il soit, n'ignore plus son bonheur, il dit qu'il aime, il s'entend dire qu'il est aimé, leurs cœurs unis par les plus tendres plaisirs les goûtent sans contrainte; & moi, je nourris dans la douleur une funeste passion privée à jamais de la douceur de l'esperance! Par quelle cruelle bizarrerie faut-il que ce moment, où elle m'inspire le plus violent amour, soit celui où naisse sa haine!

Ces affreuses idées m'accabloient, & ne me guérissoient pas: je m'en laissois penetrer, lorsqu'on annonça Madame de Senanges: tout entier à ma tristesse, à peine la remarquai-je quand elle entra: il n'en fut pas d'elle ainsi, elle me saisit d'abord, & ses yeux s'étoient promenés sur toute ma personne, avant que j'eusse seulement entre-vû la sienne.

Verſac, que je quitte, d
à Madame de Lurſay, vie
m'apprendre, que vous r
chez vous ce ſoir : c'eſt un
dont ie veux profiter ; vo
voulez bien , n'eſt-il pas
Ne vous a-t'il pas dit , lu
manda Madame de Lurſay
je vous faiſois bien des re
ches de ce que je ne vou
jamais ? C'eſt un étourdi',
elle, il ne m'a rien dit de
part ; mais , dites moi donc,
ne , ce que vous devenez
n'eſt plus poſſible de vous
ver nulle part ?

Pendant ces complimens
faux que fades, Madame d
nanges me regardoit avec
plaiſance : elle embraſſa M
me de Théville , qu'elle é
diſoit-elle , charmée de revo
qu'elle gronda de s'être ent
ſi long-tems dans la Prov
elle loua les charmes d'Ho

se, mais en femme qu'ils ne satisfaisoient pas : l'éloge fut court, & sec, & fait avec un air distrait, & orgueilleux. Elle ne me dit rien sur ma figure ; mais elle la regardoit sans cesse ; & je crois, que si elle avoit cru honnête de m'en faire compliment, il auroit été plus sincere, & plus étendu, que celui qu'elle fit à Mademoiselle de Théville : en me parlant, elle ne me perdoit pas de vûe ; & l'expression, qu'elle mettoit dans ses regards, étoit si marquée, que, tout ignorant que j'étois encore, il ne me fut pas possible de m'y tromper.

Madame de Senanges, à qui, comme on le verra dans la suite, j'ai eu le malheur de devoir mon éducation, étoit une de ces femmes philosophes ; pour qui le Public n'a jamais rien été. Toujours au dessus du préjugé, & au-dessous de tout, plus con-

nuës encore dans le mon
leurs vices que par leur
qui n'eſtiment le nom q
portent, que parce qu'il
leur permettre les capric
plus fols, & les fantaiſies l
baſſes; s'excuſant toûjours
premier moment, dont
n'ont jamais ſenti la puiſ
& qu'elles veulent trouv
tout, ſans caractere comn
paſſions, foibles ſans être
bles, cédant ſans ceſſe à
d'un plaiſir qui les fuit toû
telles en un mot, qu'on n
jamais, ni les excuſer,
plaindre.

Madame de Senanges
été jolie, mais ſes traits e
éffacés: ſes yeux languiſ
abbatus n'avoient plus, n
ni brillant. Le fard qui ac
de fletrir les triſtes reſte
beauté, ſa parure outrée
maintien immodeſte, ne

doient que moins ſupportable: c'étoit, enfin, une femme, à qui de toutes ſes anciennes graces, il ne reſtoit plus que cette indécence, que la jeuneſſe, & les agrémens, font pardonner, quoiqu'il deshonore l'un, & l'autre; mais qui, dans un age plus avancé, ne preſente plus aux yeux qu'un tableau de corruption, qu'on ne peut regarder ſans horreur.

A l'égard de l'eſprit, elle en avoit, j'entends de celui qu'on trouve ſi communément dans le monde: ce n'êtoit rien que ce qu'elle diſoit; mais, elle ne s'épargnoit rien, médiſoit toûjours, &, ne penſant jamais bien, ne craignoit jamais de dire ce qu'elle penſoit. Elle avoit de ces tournures de Cour, bizarres, negligées, & nouvelles, ou renouvellées, elle les aidoit d'un ton nonchalant, & traîné, pa-

reſſe affectée qu'on prend
quefois pour du naturel ,
n'eſt, à mon ſens, qu'ur
çon d'ennuyer plus lente
malgré ces rares talens p
frivole, elle en ſortoit qu
fois, diſſertoit opiniâtré
& ſans juſteſſe, & ſans co
ſance, ne laiſſoit pas de j
paitrie au reſte de ſenti
& de probité, & toujours
née à l'excès des dérégle
de ſon ſiécle, ſur leſquel
gémiſſoit volontiers.

La reſpectable Sénanges
le que je viens de la dépei
fut frappée à ma vûe. C
ment qui décidoit, chez
les grandes paſſions, ce
ment mal-heureux, dont e
pouvoit jamais ſe ſauver, p
que, comme elle le diſoit
même, il étoit impoſſibl
réſiſter, l'entraîna, & r
ſoumit. Ce n'eſt pas, ell

l'a avoué depuis, que j'eusse bien précisément tout ce qu'il falloit pour lui plaire, j'étois trop uni dans mes façons, je n'avois, ni tons extravagans, ni manieres ridicules; je paroissois ignorer ce que je valois; mais, en sentant tout ce qui me manquoit, elle fut flattée de la gloire de me le faire acquerir, elle se mit enfin en tête de me former: Terme à la mode, qui couvre bien des idées, qu'il seroit difficile de rendre.

Pour moi, quand je l'eus bien examinée, il ne me vint pas dans l'esprit, que ce seroit elle qui me formeroit; &, malgré ses mines obligeantes, je ne vis d'abord en elle, qu'une coquette délabrée, dont l'impudence même me gênoit. J'avois encore ces principes de pudeur, ce goût pour la modestie, que l'on appelle dans le monde, sottise,

& mauvaiſe honte; parc
s'ils y étoient encore de
tus, ou des agréments
de perſonnes auroient à
de ne les point poſſeder.

Je ne ſçais ſi Madame
nanges s'apperçut que
gards avides, qu'elle jett
moi, m'embarraſſoient
elle ne s'en contraignit
vantage. Pour que je c
ſe bien tout le prix de m
quête, elle m'étala toute
chalance, & toutes ſes g
& joignoit, pour m'acheve
les ridicules de ſa pe
à ceux de ſa converſatio
me reprochai enfin de
tant d'attention à quelqu'
ſe definiſſoit au premier
d'œil; &, quelque froide
je trouvaſſe dans Melle. d
ville, je cherchai ſa vûë
me le contrepoiſon à ce
Madame de Senanges. E
c

coutoit ; & je crus remarquer à sa rougeur, & à son air dédaigneux, qu'elle en jugeoit comme moi : cela ne me surprit pas. Je reflechissois avec étonnement sur la distance prodigieuse qui étoit entre elle & Madame de Senanges ; sur ces graces si touchantes, ce maintien si noble, reservé sans contrainte, & qui seul l'auroit fait respecter ; sur cet esprit juste, & précis, sage dans l'enjouement, libre dans le serieux, placé par-tout. Je voyois de l'autre côté ce que la nature la plus perverse, & l'art le plus condamnable, peuvent offrir de plus bas, & de plus corrompu.

Madame de Senanges, qui, pour se prouver son mérite, pensoit plûtôt au nombre de ses amants, qu'au tems qu'ils avoient voulu demeurer dans ses chaines, étoit très-persua-

dée, que ſes charmes ag
ſur moi comme il lui
noit, & qu'elle ne s'en
neroit pas ſans une décl
en bonne forme.

Cette idée la rendoit
gayeté déteſtable, lorſqu
ſac, que ſon fracas annon
de loin, entra, ſuivi d
quis de Pranzi, homm
mode, éléve, & copiſt
nel de Verſac. Madam
Lurſay rougit en le voyan
reçut d'un air embarraſſé
ſac, qui avoit prévû cette
tion, ne fit pas ſemblan
percevoir le trouble où
ſence de Pranzi jettoit
me de Lurſay: il ne ren
d'abord que Madame de
ges, & affectant un air é
elle, ici! s'écria-t'-il en reg
Madame de Lurſay, elle
mais, eſt-ce que je me
trompé? Que voulez-vou

dire? demanda-t-elle : Ah ! rien, répondit Versac en baissant un peu la voix, c'est seulement que j'ai cru, que quand on avoit quelqu'un à qui l'on prenoit interest, on n'imaginoit pas de le laisser voir à Madame de Senanges. Je ne la crois redoutable ici pour personne, repliqua-t-elle. Eh oüi ! reprit-il ; c'est ce qui fait que je me suis trompé.

Il auroit sans doute poussé vivement Madame de Lursay qu'il n'aimoit pas, si Mademoiselle de Théville, qu'alors il envisagea, ne lui eût donné d'autres idées. Il demeura un instant comme ébloui, surpris de ce qu'une beauté si rare avoit été si long-tems cachée pour lui : il la regardoit avec un air d'étonnement, & d'admiration ; il salua Madame de Théville, & elle, avec un respect qui ne

lui

lui étoit pas ordinaire ; &, après les premieres politesses ; quel ange, quelle divinité, est donc descenduë chez vous, Madame, demanda-t'il, tout bas à Madame de Lursay ? Quels yeux ! que de Noblesse ! que de Graces ! & comment avons-nous pû jusques à present ignorer ce que Paris a vû de plus beau, & de plus parfait ? Madame de Lursay lui dit tout bas qui elle étoit. Admirez-la, si vous voulez, ajouta-t'elle ; mais, je ne vous conseille pas de l'aimer ? : Eh ! pourquoi ? s'il vous plait ? repliqua t'il. C'est que vous pourriez n'y pas réussir. Ah ! parbleu, reprit il, c'est ce que je suis curieux de voir : & puis, reprenant haut la conversation, Madame, lui dit-il, je me flatte que vous ne trouverez pas mauvais, que je vous aye amené Monsieur de Pranzi : c'est une ancienne connoiſ-

noissance pour vous, un vieux ami; l'on revoit ces gens-là avec plaisir, n'est-il pas vrai? Quand on a, pour ainsi dire, vû naître les gens, qu'on les a mis dans le monde, on a beau les perdre de vûë, on s'interesse à eux, on est toujours charmé de les retrouver. Il me fait honneur, répondit Madame de Lursay d'un air contraint. Eh bien! reprit Versac, vous n'imagineriez pas la peine que j'ai euë à le déterminer; il ne vouloit pas venir; parceque, dit-il, il y a quelques années, qu'il ne vous a rendu ses respects: mauvais scrupule, car quand on s'est une fois bien connus, l'on se met au dessus de ces frivoles bienséances.

L'Air ricaneur & malin de Versac, & l'embarras de Madame de Lursay, me surprirent d'abord, moi qui n'étois au

fait

fait de rien. J'ignorois qu'il y avoit dix ans que le public avoit donné Pranzi à Madame de Lurſay, & qu'il y avoit apparence qu'elle l'avoit pris. Elle auroit eu raiſou de ſe deffendre d'avoir jamais pû faire un pareil choix; & ſi l'on peut juger le cœur d'une femme ſur les objets de ſes paſſions, rien n'étoit plus capable d'avilir Madame de Lurſay, & de la rendre à jamais mépriſable, que ſon goût pour Monſieur de Pranzi.

C'étoit un homme, qui, noble à peine, avoit ſur ſa naiſſance cette fatuité inſupportable, même dans les perſonnes du plus haut rang, & qui fatiguoit ſans ceſſe de la génealogie la moins lougue que l'on connût à la Cour. Il faiſoit, avec cela, ſemblant de ſe croire brave; ce n'étoit pas cependant ce ſur quoi il étoit le plus incommode:

quel-

quelques affaires, qui lui avoient mal tourné, l'avoient corrigé de parler de son courage à tout le monde. Né sans esprit, comme sans agrémens, sans figure, sans biens, le caprice des femmes & la protection de Versac, en avoient fait un homme à bonnes fortunes, quoiqu'il joignit à ses autres deffauts, le vice bas de dépouiller celles à qui il inspiroit du goût. Sot, présomptueux, impudent, aussi incapable de bien penser, que de rougir de penser mal; s'il n'avoit pas été un fat, ce qui est beaucoup à la verité, on n'auroit jamais sçu ce qui pouvoit lui donner le droit de plaire.

Quand Madame de Lursay n'auroit pas cherché à ensevelir ses foiblesses, auroit-elle pû, sans horreur, se souvenir que Monsieur de Pranzi lui avoit été cher. Ce n'étoit peut-être

pas

pas ce motif, qui lui fai
porter ſi impatiemment
ſence; mais, la mechanc
Verſac lui faiſoit, les d
qu'il lui avoit tenus l'a
née, & les ſujets qu'elle
voit donnés de ſe plaind
le, la faiſoient frémir
reſte de la journée. E
pouvoit pas douter, qu'
pénétré ſon amour pou
& qu'il ne fût tout occ
ſoin d'en inſtruire le pub
de la perdre peut-être da
eſprit. Verſac étoit un
hommes, à qui l'on ne p
plus impoſer ſilence, q
confier un ſecret: qu'el
ſervât, ou non, ſur ſa c
avec moi, elle ſentoit, q
ſeroit ni plus trompé,
ſage. Cette cruelle ſitu
plongeoit dans un chagr
l'on remarquoit viſiblem
le diſcours de Verſac ſ

& sur Pranzi, l'avoit jettée dans la derniére confusion. Je l'en vis rougir sans y répondre; & je conclus sur le champ, de son silence, & de son air humilié, que Pranzi étoit infailliblement un de mes prédécesseurs.

Versac ne s'aperçut pas plutôt du succeès des coups qu'il portoit à Madame de Lursay, qu'il resolut de les redoubler; &, continuant son discours, devineriez-vous bien, Madame, dit-il à Madame de Lursay, d'où j'ai tiré Pranzi aujourd'hui, où cet infortuné alloit passer sa soirée? Eh! paix, interrompit Pranzi, Madame connoit, ajoûta-t-il, d'un air railleur, mon respect, &, si je l'ose dire, mon tendre attachement pour elle. Je me souviens des ses bontés, & je n'aurois point résisté à Versac, si j'avois pû croire, qu'elle me les eût conservées: dif-

discours poli, dit Ver
qui ne détruit rien de
je voulois dire: en hon
alloit souper tête à tête
vielle Madame de * *
mon Dieu, s'écria Mac
Senanges, est-il vrai
quelle horreur! Madame
mais cela à cent ans !
vray, Madame, reprit
mais, cela ne lui fait rien
être même la trouve-
jeune: quoiqu'il en soit
je sçay & quelqu'autre
c'est que vers cinquan
on ne lui déplait pas.

Pendant cette impe
Conversation, Versac n
de regarder Mademoi
Théville, mais avec un
tion si particuliere, qu
pus m'empêcher d'en
l'idée, que je m'étois
ce grand homme, a
mes craintes. Je croy

n'y avoit, ni vertu, ni engagement, qui put tenir contre lui; & il le croyoit lui même : il ne douta donc pas un moment, malgré le pronostic de Madame de Lursay, qu'il ne séduisit promptement Mademoiselle de Théville; mais, elle en avoit entendu dire tant de mal, que, sans compter sa vertu, il la trouva prévenuë contre lui: il s'apperçut, qu'elle étoit insensible aux agaceries des yeux, & qu'elle n'avoit pas été étonnée de sa figure; cela le suprit. Vainqueur né des femmes, honoré de tant de triomphes, & dans son genre, le premier des conquerants, il ne pouvoit pas croire; qu'il pût manquer un cœur; mais, quand ce cœur qu'il vouloit attaquer n'eût pas alors été rempli de la passion la plus vive, il étoit vertueux, chose que Versac avoit trouvée si

ſi rarement, qu'à peine pouvoit-il imaginer qu'elle éxiſtât.

L'indifférence de Mademoiſelle de Théville ne le decouragea cependant pas; il ſçavoit qu'elle étoit fille, titre gênant qui oblige celles qui le portent à mieux diſſimuler leurs deſirs que les femmes à qui l'uſage du monde, l'habitude, & l'exemple, donne moins de timidité. D'alleurs, elle étoit devant ſa Mere; & cette Mere, dont l'air étoit ſevere, & reſervé, devoit lui impoſer, & la contraindre: ces reflexions, que vraiſemblablement il fit, le calmerent, il compta comme Madame de Senanges avoit fait, qu'il ne ſortiroit pas ſans avoir, à peu de choſe près, arrangé cette affaire à ſa ſatisfaction; encore rougiſſoit-il en lui même du répi qu'il ſe voyoit forcé d'accorder; pour tâcher de ſçavoir

voit plûtôt encore à quoi s'en tenir, il étala ses charmes, il avoit la jambe belle, il la fit valoir, rit le plus souvent qu'il put, pour montrer ses dents, il prit enfin ses contenances les plus décisives, celles qui montrent le mieux la taille, & en develepent le plus les graces.

Allarmé des desseins d'un homme à qui l'on croyoit qu'il étoit ridicule de résister, & commençant à avoir mauvaise opinion des femmes aussi sottement que je l'avois eu bonne, j'éxaminois Mademoiselle de Théville; elle regardoit Versac avec une froideur singuliere, & une sorte de mépris qui ne laisserent pas de me rassurer: pour Monsieur de Pranzi, qui s'avisa aussi de lui donner des marques d'attention, elle ne daigna seulement pas temoigner qu'elle s'apperçut de sa présence.

A peine Verſac s'étoit-il aſſis, que Madame de Senanges, toujours ne ſçachant que dire, & n'en parlant que plus, ſe mit à l'interroger. Peut on ſçavoir, lui demanda-t'elle, d'où vient le Verſac ? à quels divins amuſements il avoit deſtiné ſa journée ? quelle heureuſe belle a tout aujourd'hui poſſedé ce heros ? Vous demandez tant de choſes, reprit-il, que je doute que je vous ſatisfaſſe ſur aucune. Il devient diſcret, s'écria ſpirituellement Madame de Senanges : mais, Madame ! ne vouloir pas nous dire ce qu'il a fait aujourd'hui, cela eſt admirable; pour moi, j'en ſuis confonduë au poſſible ! Dites nous donc, petit Comte, nous vous garderons le ſecret ? Voilà, dit Madame de Lurſay, une belle façon de l'encourager ! Laiſſez-la parler, Comte, & ſoyez ſûr

que

que tout Paris sçaura demain ce que vous nous aurez conté ce soir.

En verité, s'écria Versac, vous parlez de ma discrétion comme si elle devoit vous être indifferente à toutes deux! Vous sçavez cependant, qu'il y a des choses dont je n'ai jamais parlé; on pourroit avec un peu de politesse me remercier. Eh! de quoi? répondit l'intrépide Madame de Senanges. Poursuivez, Madame, reprit Versac avec un ris mocqueur: ce courage-là vous sied bien. Madame de Senanges, toute étourdie qu'elle étoit, connoissoit Versac, & n'osant pas le défier sur l'indiscretion, elle lui demanda où il en étoit avec une femme qu'elle lui nomma. Moi! dit-il, je ne la connois pas. Beau mystere, reprit-elle, pendant que tout Paris sçait que vous en êtes passionnément amoureux! rien

n'eſt plus faux, répondit-il; & Paris, qui ſçait tout, ne ſçait pourtant pas cela ſi bien que moi. Le vrai de l'Avanture eſt que cette femme, qu'à peine je connois de vûë, s'eſt coëffée de l'idée que je l'aimerois un jour, & qu'en attendant que cela arrive, elle dit à tout le monde que nous ſommes bien enſemble. Cette impertinence a même pris de façon que pour peu que cela continuë, je ferai prier cette femme, mais, très ſerieuſement, de ne me plus donner de ridicule. Mais il me ſemble, dit Madame de Lurſay, que c'eſt ſur elle, & non pas ſur vous que tombe le ridicule. Mon-Dieu! Madame, dit-il, on voit bien que vous ne ſentez pas toutes les conſéquences qu'un diſcours pareil entraine. Mais elle eſt jolie, reprit Madame de Senanges? Oüi! elle eſt jolie, dit Pranzi, cela eſt vrai, mais cela eſt obſcur,

ſeur, c'eſt une femme de fortune, cela n'a point de naiſſance, ne convient pas à un homme d'un certain nom ; & il faut ſurtout dans le monde garder les convenances. L'homme de la Cour le plus deſœuvré, le plus oberé même, ſeroit encore blâmé, & à juſte titre, de faire un pareil choix. J'aime Pranzi, dit Verſac en raillant, il a des façons de penſer tout-à-fait nobles. En effet, ces femmes-là ne ſont bonnes qu'à ruïner ; & lorſque, comme lui par exemple, ce n'eſt pas cette idée qui nous détermine, il ne faut pas permettre qu'elles ſe faſſent une réputation à nos depens. Aſſurément, reprit Madame de Lurſay, elles ont grand tort, & vous m'ouvrez les yeux. Parbleu, s'écria Verſac avec un air de dépit, c'eſt une choſe ſinguliere, oüi, que la perſécution de ces petites eſpeces ! encore

avec elles n'eſt-on pas ſûr du ſecret; comme ce n'eſt que par vanité qu'elles vous recherchent, vous en êtes à peine aux pour-parlers, que votre affaire eſt auſſi publique, que ſi vous aviez de quoi vous en faire honneur. Je ſuis ſurpriſe, reprit Madame de Lurſay, que vous, qui n'avez jamais ſçu rien taire, vous vous plaigniez d'une indiſcrétion que vous auriez, ſi l'on ne l'avoit pas: vous ſçavez le contraire, Marquiſe, répondit-il; vous m'avez connu certaine affaire, dont je ne diſois rien, & ſur laquelle j'aurois bien voulu que vous n'euſſiez point parlé plus que moi. Réellement, vous m'aviez déja fait tant de tracaſſeries, que vous auriez fort bien pû vous diſpenſer de me faire celle-là.

Verſac, qui n'étoit venu chez Madame de Lurſay, que pour ſe donner le plaiſir de la mortifier, n'auroit pas manqué une oc-

occasion où elle s'enferroit d'elle même, si l'on ne fût venu dire qu'on avoit servi. Résolu de la poursuivre, il commença par avertir en secret Madame de Senanges, de qui il avoit pénétré les intentions, que Madame de Lursay faisoit tout ce qui étoit convenable, pour que nous fussions bien ensemble: il ne doutoit pas de l'usage qu'elle feroit de cet avis, & qu'au moins elle en redoubleroit ses agaceries. Ce ne fut pas tout, il pria Pranzi de vouloir bien traiter familierement avec elle, & de faire tout ce qui seroit possible honnêtement, pour que je ne pûsse pas douter qu'elle l'avoit autre fois bien traité.

Nous nous mimes à table, je fis vainement ce que je pus pour être auprès de Mademoiselle de Théville, ou pour éviter du moins Madame de Senanges, rien de tout cela ne me

fut poſſible. Madame de Senanges, dont la réſolution étoit priſe, me mit d'autorité entre elle & Verſac, qui de ſon côté ne put parvenir à s'approcher de Mademoiſelle de Théville, que ſa Mere, & Madame de Lurſay, gardoient ſoigneuſement contre lui.

L'eſprit, qu'on employe ordinairement dans le monde, eſt borné, quoi qu'on en diſe; & ce ton charmant, qu'on appelle le ton de la bonne compagnie, n'eſt le plus ſouvent que le ton de l'ignorance; du précieux, & de l'affectation. Ce fut le ton de notre ſouper. Madame de Senanges, & Monſieur de Pranzi, parlant toujours, & laiſſant rarement à la raiſon de quelques-uns d'entre nous, & à l'enjouement de Verſac, le tems de paroître, & de briller.

Toute occupée qu'étoit Madame de Senanges de ſon eſprit, elle

elle me faisoit des agaceries sans ménagement ; soit que ce fût sa coûtume, de ne se contraindre jamais davantage, ou qu'elle le fit à dessein de tourmenter Madame de Lursay, à qui je m'apercevois qu'elles ne plaisoient pas, d'autant moins que j'avois en effet la fatuïté de m'y prêter un peu. Ce n'étoit pas que je ne fusse extrémement prévenu contre Madame de Senanges ; mais j'étois comme tous les hommes du monde, qu'une conquête de plus, quelque méprisable qu'elle puisse être, ne laisse pas de flatter. D'ailleurs, j'imaginois par-là me venger de Mademoiselle de Théville, que j'affectois alors de regarder avec autant d'indifference que j'avois cru lui en remarquer pour moi.

Pendant que je me livrois aux ridicules propos de Madame de Senanges, Mademoiselle de Théville tomba dans une rêverie pro-

ſonde. De tems en tems elle me regardoit, & quelque-fois avec une ſorte de mépris que je n'interprétois pas en bien, & dont de moment en moment je lui voulois plus de mal: la ſeule choſe, qui put m'en conſoler, étoit le peu de cas qu'elle s'obſtinoit toûjours à faire de Verſac, qu'un accident ſi extraordinaire mettoit preſque hors de lui. Madame de Lurſay, tourmentée par la jalouſie que lui cauſoit Madame Senanges, & les propos indécens, équivoques, & familiers, que lui tenoit Monſieur de Pranzi, étoit, malgré ſon attention ſur elle-même, d'une triſteſſe mortelle: la perte de mon cœur qu'elle craignoit de faire, ſa réputation cruellement compromiſe, & entre les mains de deux étourdis, qu'elle voyoit conjurés contre elle, & qu'elle étoit forcée de ménager, pouvoit-il être pour elle de ſituation plus affreuſe? Ja-

Jamais la conversation ne tournoit vers la médisance, que, craignant d'en devenir l'objet, elle ne fît son possible pour la déranger, mais la chose étoit difficile avec Versac; le malheur de ne pas plaire à Mademoiselle de Théville lui donna de l'humeur, & toutes les femmes en souffrirent.

Avez-vous ouï parler, demanda-t-il, de la conduite de Mad. de **, & en concevez-vous une plus singuliere? Avoir pris à son âge, après avoir été dévote deux fois, le petit d***? Cela est plaisant, dit Madame de Senanges, & en même tems très ridicule, très absurde; car enfin, après s'être rétirée du monde avec tant d'éclat, il y falloit du moins rentrer par une Avanture plus sérieuse. Qui que ce fût qu'elle prît, dit Madame de Théville, je ne vois pas qu'au fonds elle en eût été moins blâmable.

Oh! pardonnez-moi. Madame, répondit Verſac : ſur ces ſortes de choſes, le choix ne laiſſe pas d'être important. L'on eſt quelquefois moins blâmée d'un Magiſtrat que d'un Colonel ; & pour une prude, par exemple, l'un eſt plus convenable que l'autre ; car, à cinquante ans prendre un jeune homme, c'eſt ajoûter au ridicule de la paſſion, celui de l'objet. C'eſt qu'il y a, reprit Madame de Senanges, des femmes, qui ne ſçavent ce que c'eſt que ſe reſpecter : oüi, répondit Verſac d'un ton irronique, & en la regardant ; cela eſt vrai, il y en a ; & en verité, les femmes... Oh! point de Theſes générales, interrompit-elle, elles ſont toûjours en droit de déplaire ; & moi, je ſoûtiens le contraire, reprit-il, ce ſont celles qui ne doivent jamais fâcher : quoi ! repliqua-t'elle, ſi vous dites, par exemple, que tou-

toutes les femmes sont faciles à vaincre, si vous imputez à toutes les déreglèmens dont quelqu'unes seulement sont capables, vous croyez que toutes ne doivent pas s'en offenser? Sans doute, reprit-il, je le crois: je crois plus encore; c'est qu'il n'y a précisément que celles, qui sont dans le cas de se rendre promptement, qui n'aiment pas à l'entendre dire, & qui s'en plaignent. Je pense comme vous, dit Madame de Théville: une femme raisonnable ne doit point s'attribuer ce qui n'est dit que que pour une femme qui ne l'est pas; &, pourvû que je ne me rende pas moi, il m'est fort indifférent qu'on dise qu'aucune femme ne sçait resister. Mais, comptez-vous pour rien, Madame, dit Madame de Lursay, l'opinion que de pareils discours peuvent donner de nous? Eh! oui, ajoûta Madame de Se-

Senanges, & que sur un aussi faux principe, un homme, en nous regardant seulement, croie que nous sommes subjuguées. Hélas, Madame, dit Versac, c'est qu'il en est malheureusement tant d'exemples, qu'il y a plus de sottise à ne le pas penser, que de fatuïté à le croire! Eh! que vous importe qu'on vous croie subjugée lorsque vous ne l'êtes pas, répondit Madame de Théville? que fait à votre vertu l'opinion d'un fat? Croyez-moi, Madame, pour peu qu'un homme vive dans le monde, il sçait bien-tôt, que les femmes ne sont, ni toutes vicieuses, ni toutes vertueuses; & l'expérience lui apprend aisément quelles sont les exceptions qu'il doit faire. Quand cela seroit vrai, Madame, lui dit Madame de Lursay, cela nous expose-t'il moins aux sottes idées d'un jeune homme, qui en attendant l'usa-

l'usage du monde & l'experience, commence toûjours par mal penser de nous ? & qui quelquefois, reprit Versac, avec l'experience, & l'usage, ne trouve pas de quoy changer d'avis. En vérité, Monsieur, dit Madame de Senanges, vous parlez comme quelqu'un qui n'auroit jamais vû que *mauvaise compagnie !* Avant que de vous répondre là-dessus, je voudrois bien, Madame, lui dit-il, que vous me disiez ce que c'est que *mauvaise compagnie ?* Eh ! mais, répondit-elle ; ce sont des femmes d'une certaine façon : vous conviendrez aisément, reprit-il, que votre définition n'est pas juste, puisqu'en me servant du même terme, je puis rendre l'idée contraire, & vous dire que des femmes d'une certaine façon sont des femmes de *bonne compagnie* ; mais, expliquons votre idée : par des femmes de *bonne*

compagnie, qu'entendez-vous? sont-ce les femmes vertueuses, ces femmes qui n'ont jamais eu la moindre foiblesse à se reprocher? Sans doute, reprit-elle. Sans doute! s'écria Versac: quoi vous mettrez au même rang une femme notée par des Avantures infames, ou celle qui n'aura eu qu'une foiblesse, que par sa façon de penser, elle aura rendu respectable! Ah Madame, je suis moins cruel, ce ne sont pas ces femmes-là, que j'appellerois *mauvaise compagnie*; & si vous les trouvez telles, je conviendrai avec vous, que je ne vois pas *bonne compagnie*, puisque de toutes les femmes que je connois, j'en sçai peu, qui n'ayent pas été sensibles. Quand cela ne seroit pas, Monsieur, vous ne le croiez point, reprit Madame de Lursay, & vous pensez si mal de nous... Il est vrai Madame, interrompit-il, il est des femmes dont je

pen-

pense on ne peut pas plus mal, dont je regarde le manege avec mépris, & auxquelles enfin je ne connois nulle sorte de vertu: qui n'ont pas des foiblesses, mais des vices; toûjours les premieres à crier sur ce que l'on dit de leur sexe, parce qu'elles ont toûjours à couvrir leurs Interêts particulier de l'Interêt général. Pour celles-là, sans doute, le moindre trait est cruel, elles perdent tant à êtres connues, & dans le fonds de leur cœur le sçavent si bien, qu'elles ne peuvent supporter rien de ce qui les démasque, ou les définit. Ainsi, quand je dirai, *les femmes se rendent promptement, à peine attendent-elles qu'on les en prie*, si je fais un portrait desavantageux de quelques unes, il me sera permis de croire, que celles qui s'élevent contre pensent qu'ils leur ressemble. Sans doute, Monsieur, dit Madame de Théville: & la colere, sur ces

ſortes de choſes, prouve ſeulement, qu'on penſe mal de ſoi-même. Eh bien, Madame, dit Verſac en s'adreſſant à Madame de Senanges, qui me faiſoit des mines, concevez-vous à preſent pourquoi tant de femmes ſont fâchées, & pourquoi Madame de Théville ne l'eſt point. Tout ce que je conçois, repondit elle, c'eſt qu'il vous ſied moins qu'à un autre de parler mal des femmes, & que le plus grand de leur ridicule eſt de vous traiter comme elles font. C'eſt peut-être à cauſe de cela, reprit-il en riant, que j'en ai ſi mauvaiſe opinion. Ce qui m'outre de fureur, dit-elle, c'eſt que ce ton de mépriſer les femmes devient à la mode, & qu'il n'y a pas juſqu'aux *Auteurs*, qui ne l'ayent pris. Il me tomba entre les mains, il y a quelques tems, une premiere partie de je ne ſçai quoi, une Brochure déteſta-

teſtable, où nous étions traitées à faire horreur! auſſi ne l'achevai-je pas. En vérité, dit Madame de Lurſay, ces mauvais petits Livres-là devroient bien être deffendus! Pourquoi donc Madame, repliqua Verſac? Les femmes font ce qu'il leur plaît, l'Auteur en écrit ce qu'il veut: il en dit du mal, elles en diſent de ſon Livre, elles ne ſe corrigent pas, ni lui non plus peut-être: juſques ici je les trouve quitte à quitte.

En achevant ces paroles on leva table, Verſac commençant à douter de la réüſſite de ſes projets, Madame de Senanges occupée à pouſſer les ſiens, & Madame de Lurſay déſeſpérée des facons malhonnêtes de Mr. de Pranzi, qui la preſſoit aſſez haut de lui rendre des bontez, qui, diſoit-il, lui devenoient plus néceſſaires que jamais. Quelque chagrin que de pareils diſ-

difcours lui caufaffent, il n'égaloit pas celui de m'avoir vû répondre à Madame de Senanges, fur qui, malgré la contrainte qu'elle s'impofoit, elle jettoit de tems en tems des yeux d'indignation, & de mépris. Elle l'avoit entendu me parler fentiment pendant tout le fouper, & fe plaindre de ce que tout ce qu'il y avoit de mieux en France allant chez elle, je n'euffe pas encore fongé à m'y faire préfenter. Elle la connoiffoit trop, pour ne pas fçavoir, que les complimens les plus fimples avoient toûjours chez elle un objet marqué; on m'avoit trop interrogé fur l'état de mon cœur, pour que cette curiofité ne fût qu'indifférente. Madame de Senanges étoit vive, ne ménageoit rien quand il s'agiffoit d'une conquête nouvelle, cherchoit moins à toucher qu'à plaire, & difpen-

pensoit volontiers de l'amour & de l'estime, pourvu qu'elle inspirât des desirs. Madame de Lursay n'ignoroit pas à quel point nous en sommes susceptibles, & même, en me supposant extrémement amoureux d'elle, ne doutoit pas que je ne me livrasse, pour le moment du moins, à une femme qui sçauroit malgré moi-même me le faire trouver, & m'y ramener plus d'une fois. La froideur, que j'avois marquée pour elle depuis mon manque de respect, le peu de soin que j'avois pris de lui plaire, la complaisance que j'avois euë pour Madame de Senanges, tout lui faisoit craindre que je ne fusse près de changer. Impatiente de connoître mes sentimens, elle n'osoit cependant s'en instruire. Au milieu de tant de monde, & qui lui étoit si suspect, le moien d'arranger un rendez-vous?

vous ? d'ailleurs, comment après ce qui s'étoit passé entre nous, me le proposer sans me donner d'elle les plus affreuses idées ? Heureusement pour moi, la décence l'emporta. Madame de Senangès, qui en étoit un peu moins susceptible, & qui avoit vû que je ne m'aidois presque pas, que les regards les plus marqués ne m'instruisoient point, & qu'aux prieres pressantes qu'elle m'avoit faites de la voir, je n'avois repondu que par des réverences, qui ne décidoient pas son état, ne sçavoit plus comment me faire comprendre ce qu'elle exprimoit si bien. Il ne lui restoit plus pour me mettre au fait, qu'un mot ; mais, toute irreguliere qu'elle étoit, elle n'osa pas le prononcer, soit parce que je ne l'en pressai point, ou ce qui est aussi vraisemblable, parce qu'elle ignoroit que j'avois besoin de l'explication la plus claire.

Nous avions épuisé à souper ce qu'il y avoit de plus nouveau en médisance ; sans cette ressource, on soûtient difficilement la conversation, & devant Versac, & Madame de Senanges, la raison ne pouvoit point paroître long-tems. Bien-tôt nous ne sçumes plus que nous dire. Madame de Lursay, que Monsieur de Pranzi continuoit à impatienter, proposa de jouër ; nous y consentîmes, & moi surtout, qui esperois que le jeu me mettroit auprès de Mademoiselle de Théville. Le sort ne me servit cependant pas aussi bien que je le desirois. Madame de Lursay, qui connoissoit toute la mauvaise volonté de Versac, & qui vouloit se donner en spectacle devant lui le moins qu'il lui feroit possible, me mit avec Madame de Théville ; contre Madame de Senanges & contre lui, & fit une reprise d'hom-

d'hombre avec Hortenſe, & Monſieur de Pranzi. Dans le chagrin que j'en eus, je penſai rompre la partie que je venois d'accepter. Pour m'en dédommager du moins, je me plaçai de façon que j'avois Mademoiſelle de Theville en face : pénétré du plaiſir de la regarder, je ne ſçus pas un inſtant ce que je faiſois. Occupé d'elle ſans relâche, je ne m'attachois qu'à ſes mouvemens. Nous nous ſurprenions quelquefois à nous regarder, il ſembloit que nous euſſions le même interêt à démêler ce qui ſe paſſoit dans nos cœurs. La triſteſſe, où je la voyois plongée, m'en cauſoit à moi-même, & les réflexions qu'elle me faiſoit faire, me donnerent des diſtractions ſi fréquentes, que Verſac, qui crut qu'elles avoient Madame de Lurſay pour principe, ne put s'empêcher d'en rire, & de les faire remarquer à Mada-

me

me de Senanges qui en haussa les épaules de pitié, sans cependant en rien diminuer des espérances qu'elle avoit fondées sur ma personne. Le jeu ne nous interessoit pas assez pour nous tenir dans le silence. Versac, & Madame de Senanges, donnoient de tems en tems, carriere à leur humeur médisante; ce qui, joint à mon peu d'application, impatientoit Madame de Théville; qui aimoit le jeu comme une femme qui n'aime point autre chose. Versac chantoit, entre ses dents, des couplets nouveaux, & fort méchants. Madame de Senanges, que la calomnie amusoit sous quelque forme qu'elle se présentât, les demanda à Versac, qui répondit, qu'il ne les avoit pas, & qu'il étoit assez malheureux pour ne les sçavoir que par fragmens.

Je les ai, Madame, lui dis-je, & sur le champ je les lui offris.

Elle s'opiniâtra poliment à les refuser, & me pria seulement de vouloir bien les lui faire copier. Je lui promis de les lui envoyer le lendemain matin : les envoyer ! dit Versac d'un air d'étonnement. Vous n'y pensez pas : ne voyez-vous pas bien, ajoûta t'il tout bas, qu'on ne vous les auroit point demandés, si l'on n'avoit pas cru que vous les porteriez vous-même ; c'est la regle ? N'est-il pas vrai ? demanda-t'il à Madame de Senanges : on porte soi-même ces sortes de bagatelles. Cela est plus poli, repondit-elle en souriant ; mais, je ne veux pourtant pas le gêner. Je sentis bien, que, par cette démarche, Madame de Senanges vouloit me faire entrer en commerce avec elle ; mais, ne pouvant l'éviter sans une impolitesse impardonnable, je pris le parti de me soûmettre à la décision de Versac, & de

dire

dire à Madame de Senanges, que je lui porterois le lendemain les vers qu'elle souhaitoit, puisqu'elle vouloit bien me le permettre. Elle parut contente de l'assurance que je lui en donnois; & Versac, qui mettoit si bien les affaires en train de tourmenter Madame de Lursay, en fut, je crois, encore plus charmé que Madame de Senanges.

Nos parties finirent peu de tems après, à l'extrême satisfaction de Madame de Lursay, qui, pour tâcher de dérouter Versac, s'étoit sacrifiée, non seulement en joüant avec un homme qu'elle détestoit, mais encore en me laissant exposé aux empressemens d'une femme qui devenoit ouvertement sa rivale.

Cependant, le tems de sortir de chez Madame de Lursay approchoit. J'allois perdre Mademoiselle de Théville; &, près de

la quitter, je sentis combien je desirois de la revoir : ce bien, alors l'unique de ma vie, je ne voulois plus, s'il se pouvoit, attendre que le hazard m'en fît joüir. Sans l'éloignement qui étoit entre Madame de Théville, & ma mere, il m'auroit paru facile de me procurer un accès chez elle; mais, retenu par cette considération, & craignant que Madame de Théville ne reçût pas convenablement pour moi la priere que je lui ferois de me permettre de la voir, je n'osois la hazarder. Je m'étois approché de Mademoiselle de Théville; &, prenant pour texte de la conversation, la reprise qu'elle venoit de faire, je lui demandai comment le jeu l'avoit traitée. Assez mal, me répondit-elle froidement : je n'y ai pas été, repris-je, plus heureux que vous. A la façon dont vous joüiez, repliqua-t'elle, il auroit été

été difficile que vous eussie: fixé la fortune ; &, si je ne m(trompe, je vous ai entendu re procher vos distractions. Vou n'avez pas été plus attentive lui dit alors Madame de Lur say ; & je ne crois pas que vou ayez été un moment à votre jeu C'est, repondit elle en rougissant que l'hombre m'ennuie. Je n(sçai, dit Madame de Théville mais, je lui trouve depuis quel que tems un fonds de tristesse qui m'allarme, & que rien n(peut dissiper. Elle aime trop l: solitude, dit Madame de Lu1 say ; & je veux que demain nou prenions ensemble des mesure: pour la distraire. Les plaisirs d ma cousine m'interessent auss dis-je à demi-bas à Madame (Théville : s'il me vient quelqu(idées, voudrez-vous me pe mettre d'aller vous en faire pa chez vous ? Je ne vous crois p excellent pour le conseil, répc

dit-elle en riant ; mais, il n'importe, Monsieur, vous me ferez plaisir. En ce cas, me dit Madame de Lursay, mais d'un ton fort bas, si vous voulez vous rendre ici demain l'après dîné, nous irons ensemble chez Madame. J'acceptai avec transport cette proposition, si charmé de l'esperance de voir le lendemain ce que j'adorois, que je ne fis aucune réflexion, ni sur le lieu du rendez-vous, ni sur le veritable objet qu'il pouvoit avoir.

Pendant que je me félicitois de m'être procuré un bonheur qui m'étoit si nécessaire, Versac, tout indisposé qu'il étoit contre Mademoiselle de Théville, lui parloit sur sa mélancolie, & sur les moyens de la détruire. Quoiqu'il traitât assez sagement cette matiére avec elle, il ne put en obtenir que des réponses froides, & qui

marquoient positivement le peu de cas qu'elle faisoit de lui. Trop vain pour témoigner tout le dépit qu'il en ressentoit, il fut cependant assez sensible, pour n'y paroître pas indifferent; & je le voyois rougir, malgré lui, du peu d'attention que l'on marquoit pour ses charmes. Cette conquête étoit en effet trop flatteuse, pour en perdre l'espérance sans regret.

Plaire à une femme ordinaire, la voir passer des bras d'un autre dans les siens, c'étoit un triomphe, auquel il étoit accoutumé, & qu'il partageoit avec trop de gens, pour que sa vanité en fût contente. Dans ce grand nombre de femmes, qui toutes briguoient le bonheur de fixer un moment ses regards, peut-être n'en avoit-il pas trouvé une qui pût flatter son orgueil. Femmes perdues depuis long-tems de réputa-

tion, & qui vouloient finir par lui. Femmes insensées, dont un homme à la mode, quel qu'il soit, mérite les hommages, & qui se rendent à ses agrémens, moins encore qu'au plaisir d'entendre dire quelque tems qu'elles lui appartiennent. Plus touchées de s'être procuré une avanture qui les deshonore à jamais, que des plaisirs d'un commerce secret qui ne feroit point parler d'elles, voilà ce qu'il trouvoit tous les jours. Objet de la fantaisie de toutes les femmes, ne regnant sur le cœur d'aucune, & lui même indifférent pour toutes, cédoit à leurs desirs sans les aimer, vivoit avec elles sans goût, & les quittoit sans les connoître plus que quand il les avoit prises, pour se donner à d'autres, qu'il ne connoîtroit ni n'estimeroit davantage.

Ce n'étoit pas que, de quelques

ques attraits que Mademoiſelle de Théville fût pourvûë, elle pût inſpirer de l'amour à Verſac : il n'étoit point fait pour connoître ces mouvements tendres, qui font le bonheur d'un cœur ſenſible; mais, celui de Mademoiſelle de Théville étoit auſſi neuf que ſes charmes, &, ſans chercher à le rendre heureux, il auroit voulu ſe le ſoumettre. Comme on ne lui avoit jamais réſiſté que par coquetterie, il vouloit, une fois du moins, s'amuſer du ſpectacle d'une jeune perſonne vaincûë ſans le ſçavoir, étonnée de ſes premiers ſoupirs, toute entiere à l'amour quand elle croit le combattre encore, qui ne reſpire, ne penſe, n'agit, que pour ſon amant, & pour qui rien n'eſt plaiſir, peine, & devoir, que tout ce qui tient à ſa paſſion. La conquête de Mademoiſelle de Théville n'auroit ſans doute,

toute brillante qu'elle étoit, fatisfait que l'orgueil de Verfac, qui, quoiqu'il n'aimât rien, imaginoit pourtant du plaifir, à être tendrement aimé ; plaifir qu'il n'étoit pas affez dupe pour chercher chez les femmes qu'il honoroit de fes faveurs. Il avoit compté fur les bontés de Mademoifelle de Théville, & ne pouvoit concevoir ce qui lui procuroit un defagrement qu'il n'avoit jamais éprouvé.

Las du perfonnage qu'il joüoit, il fe determina à prendre congé de Madame de Lurfay. Il étoit tard, & nous en fîmes tous autant. Je ne doute pas qu'elle ne fouhaitât que je reftaffe ; mais, il n'étoit pas queftion d'imaginer des expédients devant Verfac, qui joignoit alors à fa fineffe naturelle le defir de lui donner des travers. Madame de Senanges me fupplia, en me quittant, de fonger

aux couplets que je lui avois promis; & Versac, qui lui donnoit la main, la pria ironiquement de n'être pas inquiéte sur une affaire dont il faisoit la sienne. Monsieur de Pranzi donnoit la main à Madame de Théville, & je ne voyois que moi pour conduire Hortense. Je lui présentai la main; mais, je n'eus pas si-tôt touché la sienne, que je sentis tout mon corps trembler : mon émotion devint si violente, qu'à peine pouvois-je me soutenir. Je n'osai, ni lui parler, ni la regarder, & nous arrivâmes tous deux à son carosse, en gardant le plus profond silence. Versac, l'y attendoit, pour lui faire la plus froide reverence qu'il pût imaginer; ce qu'il fit, je crois, pour lui marquer combien il étoit mécontent de sa conduite, ou pour lui prouver de l'indifference. Madame de Senanges m'acca-

bla encore de ses cruelles agaceries, comme Mademoiselle de Théville de sa froideur : elles partirent, & je me hâtai d'autant plus de les suivre, que je craignois qu'il ne prît un remords à Madame de Lursay.

Je passe sur les sentimens qui m'occuperent cet nuit-là. Il n'y a pas d'homme sur la terre assez malheureux, pour n'avoir jamais aimé, & aucun qui ne soit par consequent en état de se les peindre. Si la vanité seule avoit pû satisfaire mon cœur, il auroit sans doute été *moins* agité. Madame de Senanges, toute occupée du soin de me plaire: Madame de Lursay, de qui je n'avois plus de délais à craindre: me mettoient dans une situation brillante; la prémiere surtout, qui, si elle ne s'attiroit plus par ses charmes l'attention publique, se la conservoit toujours par de nouvelles Avantures. Peu

flatté de me voir en même tems l'objet des vœux d'une prude, & d'une femme galante, le cœur, qui sembloit se refuser à mes desirs, étoit le seul qui pût remplir le mien. Témoin de la tristesse d'Hortense, & de sa froideur pour moi, à quoi pouvois-je mieux les attribuër, qu'à une passion secrette? Les premiers soupçons, que j'avois portés sur Germeuil, se réveillerent dans mon esprit; à force de m'y arrêter, ils s'accrurent. Je crus avoir vû mille choses, qui d'abord m'avoient moins frappé, & qui toutes me convainquoient de leur ardeur mutuelle.

Je fus incertain le lendemain si je dirois à Madame de Meilcour, que j'avois vû Madame de Théville. Je craignois que l'antipathie, qui les désunissoit, ne la portât à me deffendre de la voir. J'étois si sûr en ce cas de lui desobéïr, que j'aurois

voulu ne m'y pas exposer. Il pouvoit être plus dangereux de lui dérober mes démarches : elle n'auroit pû les ignorer long tems ; & le mystere que je lui en ferois ne serviroit peut être qu'à les lui faire observer avec plus de soin. Je crus donc, que le parti le plus sage, non seulement pour mon amour, mais encore pour rendre à Madame de Meilcour ce que je lui devois, étoit de ne lui rien cacher. J'entrai chez elle ; &, en lui racontant, comme une chose indifférente, ce que j'avois fait la veille, je lui dis que j'avois vû Madame de Théville. Ce nom, que j'osois à peine lui prononcer, ne lui causa pas le mouvement que je craignois : elle me répondit froidement ; qu'elle ne croyoit pas que Madame de Théville fût à Paris. Madame de Lursay, qui sçait que vous ne l'aimez pas, repris-je ; a craint,

sans

sans doute, de vous en parler. Ce n'étoit rien de fâcheux à m'apprendre que son retour, repliqua-t'elle : l'éloignement, que nous avons l'une pour l'autre, ne nous rend pas ennemies : vous ne desapprouverez donc pas, lui dis-je, que je la voye ? Au contraire, répondit-elle : elle a trop de vertus, pour que son commerce ne vous soit pas infiniment utile. Mais, ajoûta-t-elle, on m'a dit que sa fille étoit belle : l'avez-vous vûë ? comment la trouvez-vous ?

Je fus si embarrassé de cette question, toute simple qu'elle étoit, que je pensai lui répondre, que je n'en sçavois rien. Je ne me remis de mon trouble, que pour m'en préparer un autre. Obligé de dire ce que je pensois de Mademoiselle Théville, l'amour me dicta son éloge.

Si je l'ai vûë ; & comment je la trouve ? m'écriai-je : Ah, Mada-

Madame, vous en ſeriez enchantée ! Sa figure, ſon maintien, ſon eſprit, tout plaît en elle, tout y attache. Ce ſont les plus beaux yeux, les plus tendres, les plus touchants ! Si vous l'aviez ſeulement vû ſourire ! . . . Vous la loüés vivement, interrompit elle ; & vous aimeriez mieux, à ce que je crois, vivre avec elle, que moi avec ſa mere. Je ne m'aperçus que dans cet inſtant, que j'en avois trop dit. Madame, lui répondis-je avec une émotion qu'en vain je voulois contraindre, je vous l'ai peinte telle que je l'ai vûë, & peut-être encore moins bien qu'elle n'eſt. Je vous avoüerai cependant, que je ne me ſuis pas trouvé de diſpoſition à la haïr. Je ne ſoûhaite pas, dit-elle, que vous la haïſſiez ; mais, je voudrois que ſes charmes vous fiſſent moins d'impreſſion, qu'ils ne me paroiſſent

sent vous en faire. Eh! que vous importeroit, Madame? répondis-je. Quand je l'aimerois, en serois-je aimé? Eh! si vous ne l'aimiez déja, repliqua-t-elle, ses sentimens vous occuperoient-ils? Quoi! Madame, repris-je, pourriez-vous penser qu'en un moment que je l'ai vûë, elle eût pû m'inspirer de l'amour? Elle est belle, & vous êtes jeune, répondit ma mere: à votre âge, les coups de simpathie sont à craindre; & moins on a d'experience, plus on s'engage facilement. Mais, Madame, lui demandai-je, seroit-ce un si grand mal que je l'aimasse? Oüi, repondit-elle froidement, c'en seroit un, puisque cette passion ne vous rendroit pas heureux. Peut-être répondis-je, mes craintes sur son indifference pour moi, sont-elles sans fondement. Je serois bien fachée que cela fût, dit-
elle,

elle, & sa sensibilité pour vous ne vous rendroit que plus à plaindre. Je suis bien aise de vous apprendre, que j'ai des vûes sur vous, & qu'elles n'ont pas Mademoiselle de Théville pour objet: elle n'est pas faite pour occuper votre caprice; & je ne vous conseille pas, encore un coup, de lui rendre des soins bien serieux. Je me flatte, ajoûta-t'elle, que je puis encore vous parler là-dessus, & que vous n'avez pas assez engagé votre cœur, pour vous faire une peine des avis que je vous donne. Madame, repris-je en prenant tout sur moi, pour ne lui pas montrer ma douleur, je ne vous ai parlé de Mademoiselle de Théville, que par la nécessité où vous m'avez mis de répondre à vos questions. Je l'ai trouvé belle, il est vrai; mais, on ne devient pas, du moins je le crois, amoureux de tout ce qu'on ad-

admire. Je l'ai vûë sans émotion, & je la reverrai sans péril pour mon cœur. Vous êtes cependant, Madame, ajoûtai je, maîtresse d'ordonner de mes démarches ; & je renonce à la voir jamais, si vous croiez que je le doive.

Mon air tranquille en imposa à Madame de Meilcour, qui d'ailleurs m'aimoit trop, pour qu'il me fût difficile de la tromper. Non, mon fils, répondit-elle, voyez-la : quel que soit le but du commerce que vous voulez lier avec elle, qu'il ait l'amour pour objet, qu'il n'en ait point du tout, dans aucun de ces cas, je ne dois, ni ne veux, vous contraindre. Mes ordres, si vous l'aimez, ne détruiront pas votre passion, & si vous ne l'aimez point, je ne suis pas assez ridicule pour vous en faire naître le desir en vous interdisant sa vûë. Cette conversation

tion tourmentoit trop mon cœur, pour chercher à la continuer; & je pris congé de ma mere, pour aller chez Madame de Lursay, qui devoit me conduire chez Hortense.

Je reflechissois sur tout ce qui s'opposoit à mon amour; &, moins je lui voyois d'esperance d'être heureux, plus je le sentois s'affermir dans mon cœur. Un rival, à qui je ne croyois plus rien à desirer; une mere, qui sur un simple soupçon venoit de se déclarer contre moi; une femme, dont j'allois blesser la passion, ou le caprice, chose également dangereuse; rien ne m'arrêta. J'entrai chez Madame de Lursay, rempli d'Hortense, & peu disposé à me souvenir de ce qui s'étoit passé la veille avec la premiere, que, depuis mes soupçons sur Monsieur de Pranzi, je méprisois plus que jamais.

Malgré toutes les ménaces qu'elle

qu'elle m'avoit faites de prendre des precautions contre moi, je la trouvai seule : elle me reçut comme on reçoit quelqu'un avec qui l'on croit avoir tout terminé, avec tendresse, & familiarité: ma froideur, car je ne me prêtai à rien, l'embarrassa. Des réverences, du respect, un air morne, quel prix, & de ce qu'elle avoit fait pour moi, & des bontés qu'elle me préparoit encore! Comment accorder aussi peu d'amour, & d'empressement, avec les transports que je lui avois montrez? Elle se croyoit en droit de s'en plaindre, & ne l'osoit cependant pas faire. Elle me regardoit avec des yeux étonnés, & cherchoit vainement dans les miens l'ardeur que je semblois lui avoir promise. Interdit, & plus contraint que jamais, j'étois auprès d'elle, moins comme un amant qui est encore à favoriser, que com-

comme un qui se lasse de l'être. Je ne lui avois dit en entrant, que des choses communes, jargon d'usage proscrit entre deux personnes qui s'aiment. Outrée d'un procédé si peu convenable, & ne l'ayant pas merité de ma part, elle se rapella Madame de Senanges, & ne douta point, qu'une indifférence si subite ne fût causée par un nouveau goût qui me déroboit à sa tendresse. Cette idée, qui n'étoit pas sans fondement, la pénétra de douleur: elle voyoit une femme sans mœurs, sans jeunesse, sans beauté, lui enlever en un jour le fruit de trois mois de soins; & dans quel tems encore, & après quelles espérances! lorsqu'elle pouvoit se croire sûre de mon cœur, qu'elle avoit vainçu ses scrupules, & qu'enfin j'avois surmonté mes préjugés.

Je m'apperçus aisément, quoiqu'elle

qu'elle gardât le silence, de son mécontentement, & de sa douleur; mais, je ne sçavois que lui dire. L'idée Hortense, & les discours de ma mere, me remplissoient tout entier, & me laissoient peu de pitié pour les maux que je faisois souffrir à Madame de Lursay. Ennuié cependant d'être si long-tems seul avec elle, je pris mon parti. Madame, lui demandai-je, ne devions-nous pas aller chez Madame de Théville? Oüi, Monsieur, répondit-elle sechement: je vous attendois, je commençois même à croire, que vous aviez oublié que je devois vous y conduire. Je n'ai pas, repris-je, d'aussi ridicules distractions. Vous avez cependant, répondit-elle, un assez beau sujet d'en avoir; & je crois qu'il n'y a que Madame de Senanges, que vous ne puissiez plus oublier.

Cette Madame de Senanges, qu'on

qu'on m'accusoit de ne pouvoir plus oublier, éxiſtoit pourtant ſi peu dans ma mémoire, que je ne me ſouvins, que dans cet inſtant, de la viſite qu'elle m'avoit engagé à lui faire. La jalouſie de Madame de Lurſay ne me déplut point : il m'importoit, qu'elle ne découvrît pas quel étoit le véritable objet de ma paſſion ; & je vis avec joie Madame de Senanges devenuë celui de ſes craintes. Le plaiſir de la voir ſe tromper me fit ſourire malgré moi. L'indifférence, avec laquelle je recevois l'eſpece de reproche qu'elle me faiſoit, la piqua ſenſiblement. Vous avez aſſûrément fait un beau choix, continua-t'elle, voyant que je ne lui répondois rien : vous ne pouviez pas débuter mieux ; cela eſt reſpectable, & doit vous faire honneur. Je ne ſçais, Madame, repondis-je froidement, de quoi vous me

me parlez. Vous ne sçavez? interrompit-elle d'un air railleur; cela est singulier: j'aurois cru, quoique votre deffaut ne soit pas de déviner aisément, que vous ne vous tromperiez pas à ce que je veux vous dire; & vous ne vous y trompez pas non plus. Mais, si vous aviez resolu d'être discret aujourd'hui, il falloit hier vous y préparer mieux, & ne pas découvrir à tout le monde l'important secret de votre cœur. Après tout, Madame de Senanges n'exige pas tant de mystere: sa vanité veut un triomphe public; & vous la servirez bien mal, si vous lui gardez le secret. Vous me mettez mieux avec Madame de Senanges, que je ne souhaite d'y être, Madame, repondis-je; & je doute aussi, qu'elle m'honore d'un sentiment particulier. Vous en doutez? reprit-elle; j'aime votre modestie:

vous n'en paroissiez pas hier si rempli; & vous lui repondîtes comme quelqu'un qui avoit pénétré ses intentions, & ne s'éloignoit pas de s'y conformer. Je ne sçais, repliquai-je, quelles sont, sur mon compte, ses intentions; mais j'ai cru pouvoir repondre à ses politesses, sans que ce fût pour vous mattere à reproches. A l'égard des reproches, reprit-elle vivement, je ne me crois point en droit de vous en faire: l'amour ici pourroit seul les autoriser, mais l'amitié peut donner des avis, & si vous imaginez davantage, vous m'entendez mal. Au surplus, vous me permettrez de vous dire, que la politesse n'exige point qu'on fasse des mines à quelqu'un. En vérité, Madame, m'écriai-je, j'ignore ce que c'est qu'une mine; & vous le sçavez bien. Madame de Senanges a eu sans doute des atten-

tiens pour moi ; mais, je n'y ai pû remarquer rien de ce desir de me plaire que vous lui attribuez. Si en effet il existe, c'est un secret qu'elle s'est reservée, & qui n'a point passé jusques à moi. J'ai repondu à ce qu'elle m'a dit, mais elle ne m'a parlé que de choses générales, dont, quand je l'aurois voulu, je n'aurois pû, sans être un fat, à ce qu'il me semble, tirer de conséquence particuliere. Vous sçavez vous même, que nous ne nous sommes pas parlé en secret. Sans se parler en secret, interrompit-elle, il y a bien des choses, sur lesquelles on peut s'arranger ; & vous ne vous en êtes pas moins donné un rendez-vous. J'ai promis simplement, repliquai-je, de lui porter des couplets qu'elle avoit envie d'avoir ; & je ne crois pas, qu'en aucun sens, cela puisse s'appeller un rendez-vous. S'il

ne l'eſt pas, reprit-elle bruſquement, il le deviendra : mais, ne pouviez-vous pas lui laiſſer chercher ces vers? Etoit-il neceſſaire de vous vanter de les avoir? Je n'ai fait pour elle, répondis-je, que ce que j'aurois fait pour tout autre; &, ſans Monſieur de Verſac, qui m'a engagé à les lui porter chez elle, malgré moi, je ſerois quitte aujourd'hui de cette viſite, qui me procure une querelle de votre part. Une querelle! dit-elle en hauſſant les épaules : cette expreſſion me paroît ſinguliere! Eh! non, Monſieur, je ne vous fais point de querelle : je vous l'ai dit; je vous le repete : ayez donc la bonté de m'en croire. Je mets fort peu de vivacité dans ce que je vous dis. En effet, que m'importe à moi que vous aimiez Madame de Senanges? N'êtes-vous pas le maître de vous donner tous les ridi-

ridicules qu'il vous plaira? Des ridicules! repris-je: & à propos de quoi? A propos de Madame de Senanges seulement, repondit-elle. On partage toûjours le deshonneur des personnes à qui l'on s'attache: un mauvais choix marque un mauvais fonds; &, prendre du goût pour une femme comme Madame de Senanges, c'est avouër publiquement, qu'on ne vaut pas mieux qu'elle, c'est se dégrader pour toute sa vie. Oüi, Monsieur, ne vous y trompez pas: une fantaisie passe; mais, la honte en est éternelle, quand l'objet en a été méprisable. Nous sortirons à present quand vous voudrez, ajouta-t'elle en se levant: je n'ai plus rien à vous dire.

Je lui donnai la main: elle marchoit sans me regarder; & je m'apperçus, qu'elle avoit sur le visage des marques du plus violent dépit. En effet, quoi de

plus mortifiant pour elle, que ce qui venoit de se passer entre nous deux? Pouvois-je me défendre avec plus de froideur, & d'une façon plus insultante? Est-ce ainsi qu'un amant se justifie? Elle avoit trop d'esprit, trop d'usage, & en même tems trop d'amour, pour ne pas sentir vivement ce qu'il y avoit d'affreux pour elle dans mon procédé. Jamais elle ne m'avoit mieux montré sa tendresse, & jamais je n'y avois aussi mal répondu. J'avois connu qu'elle me faisoit des reproches: nous étions seuls; & je n'étois pas tombé à ses génoux! je n'avois pas fait de ce moment le plus heureux des miens! je la laissois sortir enfin! Ignorois-je donc le prix d'une querelle?

Je ne sçais si elle fit ces réflexions; mais, elle monta en carrosse d'un air qui m'assura qu'elle étoit infiniment mécontente, &

& que rien de gracieux ne lui remplissoit l'esprit. Je me plaçai auprès d'elle avec autant d'assûrance, que si elle eût eu tous les sujets du monde de se loüer de moi. Je vis pourtant bien qu'elle étoit fâchée, mais, loin de lui faire là-dessus la moindre politesse, je ne m'occupai que de mon objet. J'avois résolu de faire servir Madame de Lursay à la réunion de Madame de Théville, & de ma mere; & sans examiner si ce moment étoit favorable, je ne voulus point perdre l'occasion de lui en parler. Ma mere, lui dis-je, sçait que Madame de Théville est à Paris, que je l'ai vûë chez vous, Madame, & que vous voulez bien m'y presenter aujourd'hui. Elle ne me répondit rien. Madame, continuai je, intime amie d'elles deux comme vous l'êtes, je suis surpris que vous n'ayez pas encore pû ga-

gner sur elles de se revoir; & d'autant plus, que Madame de Meilcour ne me paroît pas s'en écarter. Je ne crois pas, repondit-elle, sans me regarder, que Madame de Théville refusât de se prêter à ce que je lui proposerois là-dessus : j'en ai même eu l'idée plus d'une fois; & je me flatterois d'autant plus aisément d'y réüssir, que je sçais qu'elles s'estiment mutuellement. Je puis répondre pour ma mere, repris-je, qu'elle ne se sent aucune aversion pour Madame de Théville; & je ne puis concevoir ce qui les éloigne l'une de l'autre. Des goûts differents, un certain rapport d'humeur, qui ne se trouve pas toûjours, forment assez souvent cet éloignement, répondit-elle : nous vivons ordinairement plus avec les gens qui nous plaisent, qu'avec ceux que nous estimons. Madame de Théville, avec beau-

coup de vertus, n'est point douce; l'infléxibilité de son caractere se retrouve par-tout dans la société: il faut la connoître extrémement pour l'aimer, parce que les qualités de son ame ne se dévelopent pas d'abord, & qu'elles sont cachés sous une dureté apparente, qui révolte assez, pour qu'on ne cherche pas si l'on peut en être dédommagé. Madame de Meilcour, douce, prévenante, polie, née avec autant de vertus, mais avec des dehors plus agréables, n'a pû s'accommoder de l'air impérieux de sa cousine; &, sans se haïr, elles ont depuis longtems cessé de se voir. Je sens ce que vous me dites, répris-je; & je conçois, que, sans le long séjour de Madame de Théville en Province, cette antipathie auroit moins duré. Mais, répondit-elle, on ne peut pas appeller cela de l'antipathie. Ce qui les

éloigne l'une de l'autre est sans doute moins fort, & plus facile à détruire. Oserois-je, Madame, lui dis-je, vous prier d'employer vos soins pour les rapprocher? Cela me paroît d'autant plus convenable, qu'étant vos amies, elles peuvent se rencontrer chez vous, & s'y voir peut-être avec chagrin. Quand cela seroit, repliqua-t-elle, elles ont du monde, & de l'esprit, & ne se livreroient pas avec indécence à leurs mouvemens, quelques violents qu'ils puissent être. C'est au contraire chez moi, que je veux qu'elles se voient. Les préparer avec éclat à un raccommodement, ce seroit peut-être les y mal disposer, & il me suffit de les connoître toutes deux, pour ne pas craindre de faire une fausse démarche, en les mettant à portée de se revoir.

Comme elle finissoit ces paroles,

roles, nous arrivâmes chez Madame de Théville. Le plaisir, de penser que j'allois revoir Hortense, me donna cette émotion que je sentois auprès d'elle, & j'en négligeai plus encore Madame de Lursay, que mes rigueurs mal placées avoient jettée dans un abbatement inconcevable. Je l'avois entendu soupirer dans le carosse, chaque mot qu'elle m'avoit dit, elle l'avoit prononcé d'une voix tremblante, & comme étouffée par la colere, ou par la douleur: toutes choses, dont elle avoit bien voulu que je m'apperçusse, que je vis en effet, mais sans paroître y prendre plus de part, que si je ne les eusse pas causées: L'état où je la mettois flattoit cependant ma vanité: c'étoit un spectacle nouveau pour moi, mais qui m'amusoit, sans m'attendrir, & qui cessoit même

me de me paroître agréable, quand je me souvenois qu'elle l'avoit donné à Monsieur de Pranzi, sans compter encore ceux que je ne connoissois pas, & que je croiois innombrables; car, la mauvaise opinion que j'avois d'elle étoit sans bornes. Nous entrâmes ensemble chez Madame de Théville. Hortense étoit seule avec elle. Malgré sa grande parure, je lui trouvai l'air abbatu; mais, cette langueur ajoûtoit encore à ses charmes. Elle tenoit un Livre, qu'elle quitta en nous voyant. Madame de Théville me reçut aussi bien que je pouvois le desirer; mais, je ne trouvai dans Hortense, ni plus de gayeté, ni moins de contrainte avec moi, que je ne lui en avois vû la veille. C'étoit une chose assez simple, qu'elle fût réservée avec quelqu'un qu'elle connoissoit aussi peu que moi; & si je ne l'avois

l'avois point aimée, je n'en aurois point pris d'allarmes : mais, dans l'état où je me trouvois, tout étoit pour moi matiére à soupçon, tout augmentoit mon inquiétude. Je voulois, qu'elle me tînt compte d'un amour, qu'elle n'avoit pas dû pénétrer: il me sembloit, qu'elle ne pouvoit pas se tromper aux mouvemens qu'elle me faisoit éprouver ; que mon embarras, & mes regards, lui disoient assez combien elle m'avoit rendu sensible ; & qu'enfin j'aurois été entendu, si j'avois dû être aimé.

La conversation ne fut pas long-tems générale entre nous, & j'eus bien-tôt le tems d'entretenir Mademoiselle de Théville: le Livre, qu'elle avoit quitté, étoit encore auprès d'elle. Nous avons, lui dis-je, interrompu votre lecture, & nous devons d'autant plus nous le reprocher, qu'il me semble qu'elle vous interes-

tereſſoit. C'eſt, répondit-elle, l'Hiſtoire d'un Amant malheureux. Il n'eſt pas aimé ſans doute, repris je? Il l'eſt, répondit-elle. Comment peut-il donc être à plaindre? Penſez-vous donc, me demanda-t'elle, qu'il ſuffiſe d'être aimé pour être heureux, & qu'une paſſion mutuelle ne ſoit pas le comble du malheur, lorſque tout s'oppoſe à ſa félicité? Je crois, répondis-je, qu'on ſouffre des tourmens affreux; mais, que la certitude d'être aimé aide à les ſoûtenir. Que de maux un regard de ce qu'on aime ne fait-il pas oublier? Quelles douces eſpérances ne fait-il pas naître dans le cœur? De combien de plaiſirs n'eſt-il pas la ſource? Mais, conſiderez donc, reprit-elle, quel eſt l'état de deux Amans, dont tout contrarie les deſirs. Ils ſouffrent ſans doute, répondis-je; mais, ils s'aiment:
ces

ces obstacles, qu'on leur oppose, ne sont qu'augmenter dans leur cœur un sentiment qui leur est déja si cher; & n'est-ce pas travailler pour eux, que de leur donner les moiens d'accroitre leur passion? Se voient-ils un moment, que ce moment a de charmes! Peuvent-ils se parler, avec quel plaisir ne se rendent ils pas compte de leurs plus secretes pensées! Sont-ils génés par des jaloux, ou des surveillants, ils sçavent encore se dire qu'ils s'aiment, se le prouver même, mettre de l'amour dans les actions qui paroissent les plus indifférentes, ou dans les discours qui semblent le moins animés. Ce que vous dites peut être vrai, répondit-elle; mais, pour un moment tel que celui dont vous parlez, que de jours d'inquiétude, & de douleur! Souvent encore la crainte de l'infidelité se joint aux tour-

mens de l'absence. Le moien qu'on se croie sûre d'un Amant qu'on ne voit pas? Ne peut-il pas se lasser, chercher d'abord des distractions, & finir par un autre attachement, qui ne lui laisse pas même le souvenir du premier? Le malheur de perdre ce qu'on aime ne dépend pas toujours d'une passion contrainte; & je crois, repris-je, que des Amants, qui joüissent en liberté du plaisir d'aimer, peuvent plus aisément encore se porter à l'inconstance. Je suis toujours surprise, répondit-elle, quand je songe combien il est difficile de conserver un Amant, que l'on puisse jamais être tentée d'en prendre. Nous pourrions dire la même chose d'une maîtresse; & je n'imagine pas, que le cœur des femmes se fixe plus facilement que le nôtre. J'aurois, reprit-elle en souriant, dequoi vous prouver
le

le contraire; mais, je vous laisse volontiers cette idée. je ne trouve pas que nous y perdions assez pour la combatre. Je ne pense pas de même, lui repondis-je; & si je pouvois vous ôter la vôtre, je me croirois le plus heureux des hommes. Cela seroit difficile, répondit-elle, en rougissant. Ah! je ne le sçais que trop, m'écriai-je; & c'est un bonheur dont je ne me flatte pas! Celui de me faire changer d'opinion, reprit elle avec un extrême embarras, seroit si peu pour vous, que je ne sçais pourquoi vous le souhaitez. Je suis fort attachée à la mienne, & je doute que l'on puisse jamais la détruire. Vous ne la garderez cependant pas toujours. Cette prédiction, reprit-elle en riant, ne me fait pas trembler. Je suis plus opiniâtre que vous ne croiez, & si sûre d'ailleurs, que le bonheur de ma vie dépend
de

de ce que je pense là-dessus, que rien au monde ne peut me faire changer. Avec autant de raison de craindre, que vous en pouvez avoir vous-même, je ne me sens pas, répondis-je, autant de fermeté que vous; & j'en aurois, s'il se pouvoit, davantage, qu'un seul de vos regards suffiroit pour m'en priver à jamais.

Emporté par ma passion, j'allois sans doute la découvrir toute entiere à Mademoiselle de Théville, si Madame de Lursay, qui venoit de finir une Lettre, que Madame de Théville lui avoit donnée à lire, ne se fût pas raprochée de nous. Privé de la douceur de dire à Hortense combien je l'aimois, j'avois du moins celle de croire qu'elle l'avoit pû deviner, & que le peu que je lui avois montré de mes sentimens ne lui avoit pas déplu. Nous avions été tous deux

deux fois en nous parlant ; mais, je n'avois pas trouvé de colere dans ses yeux ; & quoiqu'elle ne m'eût répondu rien dont je pusse tirer avantage, je n'avois pas non plus lieu de penser qu'elle eût pour moi cette aversion, dont jusques-là je l'avois soupçonnée. Il me semble, lui dit Madame de Lursay, que vous vous querelliez ? Pas tout à fait, répondit-elle en riant ; mais, pourtant, nous n'étions pas d'accord. C'est votre faute, lui dis-je, & je vous ai offert le moien de terminer la dispute. De quoi s'agit-il donc, demanda Madame de Lursay ? De presque rien, Madame, reprit-elle. Monsieur de Meilcour vouloit me faire prendre une opinion que je lui promettois de n'avoir jamais. Si c'est une des siennes qu'il vouloit vous donner, je ne trouve pas, que vous ayez tort de

de ne vouloir pas la prendre, dit Madame de Lursay d'un ton aigre; car, il n'en a que de singulieres, qui ne peuvent aller qu'à lui, & qu'il n'en conserve qu'avec plus de plaisir. Quelqu'entêté que vous puissiez me croire, Madame, lui répondis-je, je cédois à ma cousine; & elle peut vous dire, que c'étoit sans regret, & de bonne-foi. Ce n'est pas, reprit Hortense, ce dont je suis persuadée: & vous avez raison, ajoûta Madame de Lursay; car, avec l'air simple que vous lui voiez, il ne laisse pas d'avoir de la fausseté.

Je m'apperçus aisément, que Madame de Lursay vouloit se servir de cette occasion pour me faire une querelle particuliere: mais, quelque sensible qu'il me fût d'être accusé de fausseté devant Hortense, j'aimai mieux ne pas lui répondre, que de lui donner le plaisir d'une

d'une explication; sûr, d'ailleurs, que si je pouvois accoutumer Hortense à m'entendre, je la persuaderois bientôt de ma sincerité. Mon silence acheva de piquer Madame de Lursay: un regard, qu'elle lança sur moi, m'avertit de sa fureur; mais, je ne m'occupois plus de ce qu'elle pouvoit penser. Rempli des commencemens de ma passion, je ne songeois qu'à ce qui pouvoit la faire réüssir. Aussi prompt à me flatter du succès que je l'avois été à en desesperer, je n'osois plus douter qu'Hortense ne devint pas sensible; que dis-je, à peine doutois-je, qu'elle ne le fût pas déja. J'oubliois, dans les douces illusions dont je repaissois mon amour, & cette antipathie dont j'avois cru ne pouvoir jamais triompher, & ce rival qui la veille même m'avoit causé les plus grandes allarmes; à peine, enfin

ſes yeux : je crus même y lire l'amour ; mais, un amour paiſible, & tel qu'il eſt quand on l'a rendu certain du retour. Il lui dit mille choſes fines & galantes, qui me firent frémir pour ce qu'il pouvoit lui dire quand ils étoient ſans témoins : c'étoit des expreſſions tendres & vives ; qu'il me ſembloit qu'on ne devoit trouver, que pour ce qu'on aime éperdument, & que e n'imaginois moi-même que pour Hortenſe. Il lui lançoit de ces regards, que j'aurois déſirés d'elle : elle de ſon côté lui ſourioit, l'écoutoit avec complaiſance, ſe preſſoit de lui repondre, & ne daignoit pas contraindre le plaiſir, que lui donnoit ſa vûë. Un ſpectacle auſſi cruel pour moi acheva de me percer le cœur. Cent fois je me dis, que je n'aimois plus Mademoiſelle de Théville, & je ſentois augmenter mon amour
à

à chaque protestation d'indifférence que je lui faisois. Chaque fois, que je voyois ses beaux yeux, pleins de douceur, & de feu, s'arrêter sur Germeuil; que ses levres charmantes s'entr'ouvroient pour lui sourire; enivré de plaisir, en frémissant, je m'y laissois entrainer: à peine pouvois-je me souvenir, qu'un autre reignoit sur ce cœur pour qui j'aurois tout sacrifié, & que je ne devois qu'à mon rival la satisfaction de la voir si belle. Je me trouvois cependant trop à plaindre, quand ces mouvemens se ralentissoient, pour que mon malheur ne me pénetrât pas de rage: & ce sentiment douloureux me faisoit jetter sur eux, de tems en tems, les regards les plus sombres. Errant dans la chambre où nous étions, plein de mon desespoir & de mon amour, je ne pouvois, ni m'approcher d'eux, ni

prendre part à leur Conversation, Germeuil m'addressa la parole plus d'une fois : je ne lui repondois qu'à peine, & toujours si peu de chose, qu'il prit enfin le parti de ne me plus rien dire. On auroit cru, à voir la conduite de Mademoiselle de Theville, qu'elle n'avoit deviné mes sentimens, que pour avoir sans cesse la barbare joie de les mortifier. De moment en moment, elle parloit bas à Germeuil, se panchoit familiérement vers lui ; & ces choses, qui, toutes simples qu'elles sont en elles-mêmes, ne me le paroissoient pas alors, achevoient de me desespérer.

Tant de mouvemens différents, & que je n'étois pas dans l'habitude d'éprouver, m'accablerent : la tristesse, où je me plongeois, devint si forte, que je ne pûs plus la dissimuler. Madame de Lursay, qui s'aperçut de

de l'altération de mes yeux ; & de la pâleur subite qui se répandit sur mon visage, me demanda si je me trouvois mal ? A cette question, Mademoiselle de Théville s'avança vers moi précipitamment, dans le tems que je repondois à Madame de Lursay, qu'en effet je ne me trouvois pas bien, & m'offrit d'une eau dont elle me vanta la vertu. Ah ! Mademoiselle, lui dis-je en soupirant, je crains qu'elle ne me soit inutile, & ce dont je me plains n'est pas ce que vous pensez ! Elle ne me répondit rien : je crus seulement remarquer, qu'elle étoit touchée de mon état. Cette idée, & son empressement à voler vers moi, me causérent un instant de plaisir. Je la regardai fixement ; mais, mon attention la génant sans doute, elle baissa les yeux en rougissant, & me quitta. Je retombai dans ma premiere dou-
 leur,

leur : j'eus du depit, de lui avoir parlé ; je craignis d'en avoir trop dit, ou que mes yeux, qui se portoient sur elle trop tendrement, ne lui eussent donné le sens de mes paroles.

Madame de Lursay, qui ne connoissoit pas les intérêts sécrets de mon cœur, & qui s'occupoit uniquement des torts que j'avois avec elle, prit pour l'ennui d'être éloigné de Madame de Senanges, le chagrin que je marquois. Cette passion, qui *lui* paroissoit aussi prompte que ridicule, ne laissoit pas de l'inquiéter extrémement. Elle jugeoit par son progrès de sa vivacité ; & cette affaire, à ce qu'il lui sembloit, se poussoit trop rapidement des deux côtés, pour qu'elle y pût apporter des obstacles : elle ne doutoit pas, que je ne revisse le soir même Madame de Senanges, & que je ne fusse à jamais perdu pour elle.

elle. Sur-tout, elle craignoit Versac, qui se feroit un point d'honneur de conduire une Intrigue dans laquelle il m'avoit embarqué, moins par amitié pour Madame de Senanges, & pour moi, que dans le dessein de lui enlever mon cœur. Le mal étoit certain, & le remede difficile à trouver : elle avoit perdu par sa lenteur le droit d'acquerir de l'empire sur moi, & ne croyoit pas pouvoir me retenir, en me faisant esperer des faveurs, que je ne sollicitois plus. Incertaine de la façon dont je prendois le ton sur lequel elle me parleroit, elle n'osoit en hazarder aucun. Celui de l'amour ne séduit, qu'autant qu'il est emploié sur quelqu'un qui aime; & devient ridicule, par-tout où il n'attendrit pas. Elle jugea cependant, que ce seroit le seul qui pût me ramener, puisque les airs iro-

niques & méprisans n'avoient point paru seulement me donner à penser. Elle vint donc s'asseoir auprès de moi. Madame de Théville, qui écrivoit, lui laissoit le loisir de me parler. Elle me regarda quelque tems ; &, me voïant toujours plongé dans la rêverie la plus profonde, Y songez-vous ? me dit-elle fort bas. Que voulez-vous qu'on pense ici de la mine que vous faites ? Ce qu'on voudra, Madame, répondis-je d'un ton chagrin. Il semble à vous voir, reprit-elle doucement, que vous y soyez malgré vous. Quelque-chose vous a-til deplu ? Mais, non, ajoûta-t-elle en soupirant ; j'ai tort de vous interroger sur ce qui je ne sçais que trop bien : ma presence seule vous afflige, & l'intérêt que je prends à vous commence à vous devenir insuportable. Vous ne répondez rien : voudriez-vous donc que

je

je le crusse ? Vous vous impatientez aisément, repliquai-je ; & je crains, que la querelle, que vous me faites à present, ne soit pas mieux fondée que celle que vous m'avez faite tantôt. Mais, quand il seroit vrai, que toutes deux fussent injustes, devriez-vous, repondit-elle, vous en offenser ? Peut-être fais-je mal de vous le dire : mais, Meilcour, si jamais vous aviez pensé ce que vous m'avez répeté tant de fois, loin de vous plaindre de moi, vous me remercirriez sans doute. Eh ! quel est donc mon crime ? Je vous ai dit, que je vous soupçonnois, non d'aimer Madame de Senanges : vous pensez trop bien, pour être capable d'un goût aussi peu fait pour un honnête homme ; mais, de vous être livré trop étourdiment à des agaceries dont vous ne sentiez pas la conséquence. Je sçai mieux que

vous-même ce qu'une femme de cette eſpece peut prendre ſur vous. Ce ne ſeroit point le ſentiment, qui vous conduiroit auprès d'elle ; mais, en la mépriſant, vous lui céderiez. Qui pourroit vous répondre, que ce même caprice, dont d'abord vous auriez eu honte en le ſatisfaiſant, ne devint pas pour vous une paſſion violente? Malheureuſement, les objets les plus mépriſables ſont preſque toujours ceux qui les inſpirent. On ſe repoſe ſur le peu de goût que d'abord on prend pour eux. On n'imagine pas, qu'ils puiſſent jamais être à craindre ; mais, ſans qu'on s'en apperçoive, l'imagination s'échauffe, la tête ſe frape, on ſe trouve amoureux de ce qu'on croit déteſter, & le cœur partage enfin le deſordre de l'eſprit. Que me reſtera-t'il donc, je ne dis pas des ſentimens, que, ſi je vous en crois,

je

je vous ai inſpirez, mais de l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, ſi je ne puis vous donner des conſeils ſans vous révolter? Quand il feroit vrai, que, plus ſenſible en effet que je nai voulu vous le paroître, je craigniſſe en ſecret de vous perdre, qu'enfin je fuſſe jalouſe, feroit-ce pour vous une raiſon de me haïr? Mais, je ne vous hais pas, Madame. Vous ne me haïſſez pas? repliqua-t-elle. Ah! la plus cruelle indifférence pourroit-elle s'exprimer avec plus de froideur? Vous ne me haïſſez point! Vous me le dites, & vous ne rougiſſez point de me le dire! Que voulez-vous que je vous réponde, Madame, lui dis-je? Rien de ma part ne vous ſatisfait, tout vous irrite, tout eſt crime à vos yeux. Je vois chez vous une femme que je ne cherchois pas, pour qui je n'ai rien marqué: vous trouvez cepen-
 dant

dant que je l'aime. Je suis rêveur ici, parce ce que je me sens un mal de tête affreux: c'est l'ennui, que vous me causez, qui me tourmente. Si chacune de mes actions vous fait faire de pareils commentaires, nous serons, à ce que je prévois, souvent mal ensemble. Non, Monsieur, répondit-elle, indignée de mes discours, vous prévoïez mal. Je ne suis pas assez bien payée de mes soins, pour daigner les prendre davantage. Je connois votre cœur, & l'estime ce qu'il vaut: peut-être serez-vous quelque jour fâché d'avoir perdu le mien.

En achevant ces paroles, elle se leva brusquement; & moi, impatienté de ses reproches, & de la présence de Germeuil, & ne pouvant plus soutenir l'un & l'autre, je pris congé de Madame de Théville, qui fit, mais vainement, tous ses efforts

pour

pour me retenir. J'étois trop piqué des procedés d'Hortense, pour vouloir lui paroître content d'elle; & je lui temoignai en la quittant une extrême froideur, que de son côté elle me rendit sans ménagement.

J'avois ordonné, malgré Madame de Lursay, que mon carosse suivît le sien; & j'y montai, desesperé d'avoir laissé Hortense avec mon rival, & sur le point de renter chez elle, ce que j'aurois fait sans doute, si j'avois imaginé quelque-chose qui eût pû justifier cette démarche. Livré à moi même, & l'esprit dans la situation du monde la moins tranquille, je ne sçus d'abord de quel côté tourner mes pas. On me demanda deux fois inutilement où je voulois aller. Je craignois la solitude, & ne me sentois pas en état de voir du monde. Enfin, irresolu encore sur ce que je voulois fai-

re, je dis à tout hazard, & pour gagner du tems, qu'on me menât chez Madame de Senanges. Mon dessein cependant n'étoit point du tout de la voir. Il étoit déja assez tard pour que je pusse espérer de ne la pas trouver; & je comptois, en me faisant écrire, & laissant les couplets qu'elle m'avoit demandés, être debarassé d'elle pour long-tems. J'arrivai; mais, je n'étois pas fait ce jour-là pour être heureux, Madame de Senanges étoit chez elle. Son carosse, que je vis dans la cour, me fit connoître qu'elle étoit prés de sortir, & qu'heureusement ma visite ne seroit pas longue. Je montai fort inquiet du tête à tête que j'allois avoir avec elle. Je ne sçavois pas encore l'art de les rendre courts, quand ils ennuyent, & de les remplir quand ils doivent amuser. L'idée, que j'allois voir une femme qui étoit prévenuë

de

de goût pour moi, me donna cependant plus d'audace qu'à mon ordinaire. J'aurois en effet été le seul homme à qui Madame de Senanges eût pû inspirer la crainte; si ce n'est pourtant qu'on n'eût celle de lui plaire un peu plus qu'on n'auroit voulu, ce qui auroit été très pardonnable. Je ne connoissois pas assez le peril où je m'exposois pour le craindre beaucoup. Je sçavois bien, que naturellement elle étoit fort tendre; mais, j'avois trop peu d'experience pour porter là-dessus mes idées bien loin. J'entrai: quoique la journée fût deja fort avancée, Madame de Senanges étoit encore à sa toilette. Cela n'étoit pas bien surprenant. Plus les agréments diminuent chez les femmes, plus elles doivent employer de tems à tâcher d'en réparer la perte; & Madame de Senanges avoit beaucoup à ré-

réparer. Elle me parut comme la veille à peu près ; si ce n'est, qu'au grand jour, je lui trouvai quelques années de plus, & quelques beautez de moins. Comme elle pensoit aussi bien d'elle que tout le monde en pensoit mal, elle ne s'apperçut pas de l'impression desavantageuse qu'elle faisoit sur moi : elle croyoit, d'ailleurs, m'avoir conquis le soir précédent ; & se flattoit que ma visite n'avoit pour objet que de regler entre nous certains préliminaires, qui, avec la disposition qu'elle apportoit à finir, devoient vraisemblablement être peu disputez. Elle fit un cri de joye me voyant. Ah! c'est vous ! me dit-elle, familiérement. Vous êtes charmant d'être régulier : je craignois qu'on ne vous retînt ; je n'osois presque plus vous esperer : je vous attendois pourtant. Je suis au des-

espoir, Madame, lui dis-je, d'être venu si tard; mais, des affaires indispensables m'ont arrêté plus long tems, que je n'aurois voulu. Des affaires! vous? interrompit-elle. A votre âge, en connoit-on d'autres, que celles de cœur? En seroit-ce par hazard une de cette espece, qui vous auroit retenu? Non, je vous jure, Madame, repliquai-je: on laisse mon cœur assez tranquille. Vous me surprenez, reprit-elle: & ce n'est pas ce que j'aurois imaginé. Mais, le croyez-vous fait pour cet abandon-là, Madame, demanda-t-elle à une femme qui étoit chez elle, & que jusques là j'avois à peine remarquée? Ce qu'il dit ne vous étonne-t-il pas comme moi? L'autre ne répondit que par un geste d'approbation. Mais, vous n'êtes pas sincere, continua Madame de Senanges, ou l'on ne vous dit

dit pas tout ce qu'on penſe de vous. Ah! Madame, repartis-je. Eh! qu'en pourroit-on penſer, qui me fût ſi favorable? Je n'aime point, repondit-elle, les gens, qui penſent trop bien d'eux mêmes. Mais, en verité, il y a une juſtice qu'il faut ſe rendre. Quand on eſt fait d'une certaine façon, il me ſemble, qu'il eſt ridicule de l'ignorer à un certain point: & vous êtes au mieux. N'eſt-il pas vrai, Madame; mais, c'eſt qu'on voit fort peu de figures comme la ſienne. On en admire toute la journée, qui n'en approche pas. Je vois les femmes s'entêter ſans qu'elles ſçachent pourquoi; mettre à la mode de petits riens, qui ne ſont point fatis ſeulement pour être regardez: ne diriés-vous pas, que c'eſt quelquefois le regne des *Atômes*? Avec le plus beau viſage du monde, il eſt fait merveilleuſement; je

l'ai

l'ai dit, & celà est vrai, ajouta-t'elle affirmativement, on n'est pas mieux.

Pendant qu'elle me louoit avec cette mauſſade indécence, ses regards, auſſi peu mesurés que ses discours, m'aſſuroient qu'elle étoit pénétrée de ce qu'elle me disoit. Elle me regardoit, je ne dirai pas avec tendreſſe: ce n'étoit pas-là l'expreſſion de ses yeux; mais, qui pourroit peindre ce qu'ils étoient? Ennuyé de mon panégyrique, & plus encore de celle qui le faisoit: Voilà, Madame, lui dis-je, les Chansons que vous me demandâtes hier. Ah! oüi, je vous en remercie, elles sont charmantes. Puis, me tirant à part: Sçavez-vous bien, me dit-elle, que si Madame de Mongennes n'étoit pas ici, je vous gronderois fort sérieusement d'être venu si tard; & que le plaisir, que j'ai à vous voir, ne m'empêche pas de

de ſentir, que, ſi vous l'aviez voulu, je vous aurois vû plutôt: mais, pour m'en dedommager, je veux que vous veniez avec nous aux Thuilleries. Cette propoſition ne m'agréant pas, je fis ce que je pus pour m'en deffendre; mais, elle m'en preſſa tant, que je fus obligé de lui ceder. En deſcendant, je lui donnai le bras: elle s'appuya familierement deſſus, me ſoûrit, & me donna enfin toutes les marques d'attention & de bonté, que le tems & le lieu lui permettoient. Plus embarraſſé que flatté de ce qu'elle faiſoit pour moi, chaque moment augmentoit l'averſion qu'elle m'avoit inſpirée. Quelque prévenu que je fuſſe contre Madame de Lurſay, je ne laiſſois pas de ſentir toute la diſtance qu'il y avoit de l'une à l'autre. Si Madame de Lurſay n'avoit pas toutes les vertus de ſon ſexe, elle

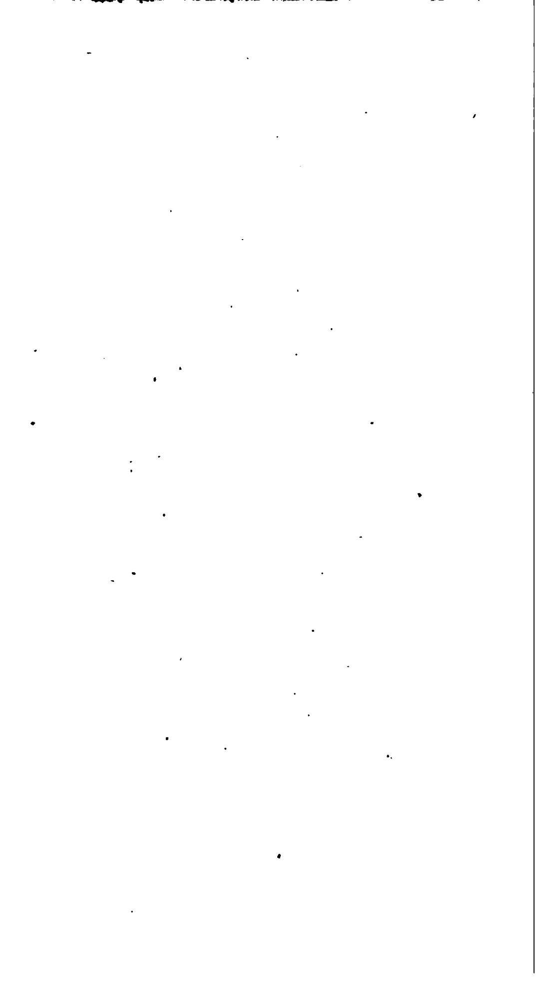
en avoit du moins : ses foiblesses étoient cachées sous des déhors imposants, elle pensoit & s'exprimoit avec noblesse ; & rien ne dedommageoit en Madame de Senanges des vices de son cœur. Faite pour le mépris, il sembloit qu'elle craignît qu'on ne vît pas assez tôt combien on lui en devoit ; ses idées étoient puériles, & ses discours rébutans. Jamais elle n'avoit sçu masquer ses vûes ; & l'on ne sçauroit dire ce qu'elle paroissoit dans le cas où presque toutes les femmes de son espece ont l'art de ne passer que pour galantes. Quelquefois, cependant, elle prenoit de tons de dignité ; mais, qui la rendoient si ridicule ! Elle soûtenoit si mal l'air d'une personne respectable, que l'on ne voyoit jamais mieux à quel point la vertu lui étoit étrangere, que quand elle feignoit de la connoître. L'air sé-

sérieux, avec lequel je recevois ses attentions, ne lui donna pas d'inquiétude; & ma tristesse ne lui paroissant causée que par l'incertitude où je pouvois être encore de lui plaire, elle ne s'en crut que plus obligée à me remettre l'esprit sur des craintes qui ne lui sembloient pas naitre à propos. A tout ce qu'elle employa pour me rassurer, je dûs croire, qu'elle ne jugeoit pas ma peur médiocre: & je descendis aux Thuilleries avec elle, comblé de ses faveurs, & accablé d'ennui.

Fin de la Seconde Partie.







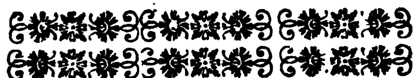
LES
EGAREMENS
DU COEUR
ET DE L'ESPRIT,
OU
MEMOIRES
DE
Mr. DE MEILCOUR.

Par Mr. CREBILLON *Fils.*

TROISIE'ME PARTIE.



A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XXXVIII.



LES EGAREMENS DU COEUR ET DE L'ESPRIT, OU MEMOIRES DE Mr. DE MEILCOUR.

TROISIEME PARTIE.

'HEURE du Cours étoit passée quand nous entrâmes dans les Thuilleries; le Jardin étoit rempli de monde. Madame de

Senanges qui ne m'y menoit que pour me montrer, en fut charmée, & résolut de se comporter si bien, qu'on ne pût pas douter que je ne lui appartinsse. Je n'étois pas en état de m'opposer à ses projets; & quoique fâché de lui plaire, je ne sçavois ni comment recevoir les soins qu'elle marquoit pour moi, ni le moyen de m'y dérober. Ce que j'avois vû chez Mademoiselle de Theville m'avoit rempli le cœur d'une tristesse, que les objets les plus agréables n'auroient pas dissipée, & que les deux femmes avec qui je me trouvois, augmentoient à chaque instant.

Madame de Mongeanes surtout me déplaisoit; elle avoit une de ces figures, qui, sans avoir rien de décidé, forment cependant un tout désagréable, & auxquelles le désir immoderé de plaire, ajoûte de nouvelles disgraces.

graces. Avec beaucoup trop d'embonpoint, & une taille qui n'avoit jamais été faite pour être aisée, elle cherchoit les airs légers. A force de vouloir se faire un maintien libre, elle étoit parvenue à une impudence si déterminée, & si ignoble, qu'il étoit impossible, à moins que de penser comme elle, de n'en être pas révolté. Jeune, elle n'avoit aucun des charmes de la jeunesse, & paroissoit si fatiguée, & si flétrie, qu'elle m'en faisoit compassion. Telle qu'elle étoit cependant, elle plaisoit: & ses vices lui tenoient lieu d'agrémens dans un siécle où, pour être de mode, une femme ne pouvoit trop marquer jusques où elle portoit l'extravagance & le déreglement.

Loin qu'elle me touchât, le sot orgueil que je lisois dans ses yeux, & ses graces forcées, m'indignoient contr'elle. Je ne lui

faisois pas injustice dans le fonds, mais je doute que sans ses airs dédaigneux, j'en eusse d'abord aussi mal pensé. Témoin de tout ce que Madame de Senanges m'avoit dit de tendre, elle n'avoit pas semblé m'en estimer davantage. Cette inattention me déplut, & me la fit examiner moi-même avec une séverité qui ne lui pardonna rien, & me la montra même un peu plus mal qu'elle n'étoit. J'ignorois qu'on n'en étoit pas plus mal avec elle pour paroître ne la pas séduire au premier coup d'œil, & que souvent elle affectoit cette méprisante indifférence, uniquement pour qu'on fût tenté d'en triompher: car, ainsi que je lui ai depuis entendu dire, une facilité continuelle, & une vertu qui ne relâche jamais rien de sa séverité, sont deux choses également à craindre pour une femme. Ce

fut apparemment pour se conformer à cette sage maxime, qu'elle ne commença à m'être favorable qu'une heure environ après m'avoir vû.

Tant que nous fûmes dans un endroit où les spectateurs lui manquoient, elle ne daigna pas m'addresser la parole, mais en approchant de la grande allée, je vis changer sa physionomie. Ses façons devinrent vives, elle me parla sans cesse, & avec une familiarité déplacée, & que sans de grands desseins, on n'a jamais à la premiere vûë. Peu touché d'un changement dont j'ignorois l'objet, & qui, quand je l'aurois deviné, ne m'en auroit pas intéressé davantage, je continuois avec elle sur le ton que d'abord elle sembloit m'avoir marqué. Madame de Senanges ne s'apperçut pas pultôt des nouvelles idées de Madame de Mongen-

nes, qu'elle en conçût des allarmes : elle jugea, & je crois avec raison, que si elle ne vouloit pas me plaire, elle vouloit du moins qu'on pût penser qu'elle me plaisoit. L'insulte étoit la même pour Madame de Senanges, qui peut-être aussi étoit moins flatée de ma conquête, que du bruit qu'elle pourroit faire. Les entreprises de Madame de Mongennes allant directement contre ses intentions, elle prit avec elle un air sérieux & sec. L'autre y répondit un peu plus séchement encore; & j'eus la gloire, en commençant ma carriere, de désunir deux femmes auxquelles je ne pensois pas.

Sans comprendre alors ce qui causoit entr'elles le froid que j'y remarquois depuis un instant, leurs regards me firent juger qu'elles se tenoient pour brouillées. Elles s'examinoient mutuellement

lement avec un œil railleur & critique ; & après quelques momens d'une extrême attention, Madame de Senanges dit à Madame de Mongennes, qu'elle se coëffoit trop en arriere pour son visage. Cela se peut, Madame, répondit l'autre, le soin de ma parure ne m'occupe pas assez pour sçavoir jamais comme je suis. En vérité, Madame, repliqua Madame de Senanges, c'est que cela ne vous sied pas du tout, & je ne sçai comment j'ai jusques ici négligé de vous le dire. Pranzi même, qui, comme vous sçavez, vous trouve aimable, le remarquoit aussi la derniere fois. M. de Pranzi, répondit elle, peut faire des remarques sur ma personne, mais je ne lui conseillerois pas de me les confier. Mais pourquoi donc, Madame ? reprit Madame de Senanges. Qui voulez-vous, si ce n'est pas notre ami

qui nous dise ces sortes de choses? Ce n'est point que vous ne soyez fort bien, mais c'est que fort peu de personnes pourroient soutenir cette coëffure-là; c'est vouloir de gayeté de cœur gâter sa figure, que de ne pas consulter quelquefois comme elle doit être; ou plutôt, ajoûta-t-elle avec un ris malin, c'est vouloir faire penser qu'on la croit faite pour aller avec tout, & cela ne feroit pas une prétention modeste. Eh! mon Dieu, Madame, répondit-elle, qui est ce qui n'en a pas des prétentions, qui ne se croit point toujours jeune, toujours aimable, & qui ne se coëffe pas à cinquante ans, comme je le fais à vingt-deux?

Ce discours tomboit si visiblement sur Madame de Senanges, qu'elle en rougit de colere; mais la discussion là-dessus lui pouvoit être si desavantageuse, qu'elle

crut

crut à propos de n'y pas entrer: ce n'étoit d'ailleurs ni le lieu, ni le tems de se livrer à de petits intérêts; aussi ne s'occupa-t-elle que de l'objet qui seul alors la remuoit vivement. Il s'agissoit de prouver que je n'étois pas à Madame de Mongennes, & tout le reste ne lui paroissoit rien.

Nous ne nous étions pas plutôt montrez dans la grande allée, que tous les regards s'étoient réunis sur nous. Les deux Dames avec qui je me promenois, n'étoient pas assûrément un objet nouveau pour le Public; mais j'en devenois un, digne de son attention, & de sa curiosité. On les connoissoit trop pour croire que je ne fûsse-là pour aucune d'elles, & le soin que toutes deux prenoient de me plaire, empêchoit qu'on ne pût bien sçavoir à laquelle j'appartenois. Madame de Senanges, que cet-

te irrésolution impatientoit, n'épargnoit rien pour faire décider la chose en sa faveur : chaque fois que sa rivale vouloit me regarder, un coup d'éventail donné à propos, interceptoit le regard, & le rendoit inutile : elle ajoûtoit à cela toutes les minauderies qui lui avoient autrefois réussi, me parloit bas, avoit des airs si tendres, si languissans, si abandonnez, qu'à cette indécence si supérieurement employée, il fut impossible au Public de ne pas croire ce qu'elle vouloit qu'il crût. Cette victoire lui fut d'autant plus douce, qu'elle avoit entendu louer extrêmement ma figure ; cependant ce n'étoit encore rien pour elle de triompher de Madame de Mongennes, si je ne me prêtois pas mieux aux graces dont elle me combloit. Inattentif & rêveur, à peine daignois-je répondre aux interrogations

tions fréquentes dont elle ne cessoit de me fatiguer. Versac l'avoit si positivement assûrée qu'elle m'avoit vivement touché, qu'elle ne concevoit pas ce qui m'empêchoit de le lui dire. Elle sentoit que sans s'exposer aux railleries de Madame de Mongennes, elle ne pouvoit point paroître douter de mon amour, cependant elle desiroit de me faire parler. Elle se souvint en ce moment que Versac lui avoit dit, que Madame de Lursay avoit des vûës sur moi, & qu'il lui avoit semblé que je ne m'éloignois pas d'y répondre. Elle imagina que sans se compromettre, il lui seroit aisé d'éclaircir ses doutes, & me demanda d'un air négligent, s'il y avoit long-tems que je connoissois Madame de Lursay. Je lui répondis que depuis fort longtems elle étoit amie de ma mere.

Je la croyois pour vous plus

nouvelle connoiſſance, dit-elle, on m'avoit même aſſûrée qu'elle avoit eu l'envie du monde la plus forte de vous plaire. A moi! Madame, m'écriai-je, je vous jure qu'elle n'y a jamais penſé. Peut-être, répondit-elle, n'avez-vous pas voulu le voir, n'eſt-il pas vrai? Cela vous aura échapé? Peut-être auſſi l'avez-vous aimée: il eſt un âge où tout plaît, c'eſt un malheur. On prend quelqu'un ſans ſçavoir pourquoi, parce qu'il le veut, parce qu'on eſt trop jeune auſſi pour ſçavoir dire qu'on ne le veut pas: qu'on eſt preſſé d'avoir une affaire, & que la plus promptement décidée paroît toujours la meilleure. On eſt amoureux quelque tems, les yeux s'ouvrent à la fin, on voit ce qu'on a pris, ou s'ennuye de l'avoir, on en rougit, & l'on quitte; & voilà comme vous aurez eu Madame de Lurſay. Elle

a, je crois, répondis-je, beaucoup d'amitié, pour moi ; mais.... Eh ! oui, interrompit-elle, vous allez être discret, & ce ne sera que par vanité. Je ne crois pas, dit alors Madame de Mongennes, que ce soit-là sa raison. Il feroit trop d'injustice à Madame de Lursay, s'il pensoit d'elle aussi mal, & je la trouve assez aimable pour n'être pas surprise qu'elle eût pu lui plaire. Vous le trouvez ! Madame, reprit-elle d'un ton de pitié, c'est un goût qui vous est particulier, elle a peut-être pû jadis, mais personne d'aujourd'hui n'étoit de ce tems-là. Il n'est pourtant pas si éloigné que vous ne pûssiez vous en souvenir, répliqua Madame de Mongennes, moi qui vous parle, je l'ai vû ce tems. Eh bien ! Madame, répondit-elle, vous ne voulez pas apparemment qu'on vous croye jeune.

Comme elles en étoient là, & qu'une aigreur polie se mettoit dans leurs discours, nous apperçûmes Versac. Madame de Senanges l'appella, il vint à nous; mais sans cet air libre que j'admirois en lui, & que je cherchois vainement à prendre. Il sembloit que la vûe de Madame de Mongennes le gênât, & qu'elle eût sur lui cette supériorité qu'il avoit sur toutes les autres femmes.

Ah! venez, Comte, lui *dit* Madame de Senanges, j'ai besoin de vous contre Madame, qui me soutient depuis deux heures des choses inouies. Je le croirois bien, répondit-il sérieusement; avec un esprit supérieur, il n'y a rien de bizarre & même d'absurde, qu'on ne puisse soutenir avec succès: eh bien! quel étoit l'objet de la dispute? Vous connoissez Madame de Lursay, lui de-

demanda-t-elle ? Excessivement, Madame, répondit-il ; c'est assûrément une personne respectable, & dont tout le monde connoît les agrémens, & la vertu. Madame soutient, reprit-elle, qu'on peut encore aimer Madame de Lursay avec décence. J'y trouverois pour moi, dit-il, plus de générosité & de grandeur d'ame. C'est-ce que je dis, répartit-elle, & qu'on ne peut s'attacher à quelqu'une de l'âge de Madame de Lursay, sans se faire un tort considérable. Cela est exactement vrai, répartit-il, mais du premier vrai. Il y a mille belles actions comme celles-là qu'on ne sçauroit faire sans se commettre, & qui ne prennent jamais en bien dans le monde. Eh ! que dites-vous, dit Madame de Mongennes ? On excuse tous les jours des goûts extraordinaires : plus ils sont bizares, plus on s'en fait hon-

honneur, & vous voudriez..... Oui, Madame, interrompit-il, non-seulement on les tolére; on fait pis, on les approuve, & vous n'ignorez pas que j'en ai des preuves: mais le Public n'est pas toûjours aussi complaisant que je l'ai trouvé: il est des goûts qu'il s'obstine à proscrire.

Il seroit, comme vous le dites, peu complaisant, reprit-elle, & j'ajoûte qu'il seroit fort injuste si l'on ne povoit aimer Madame de Lursay sans qu'il y trouvât à redire: je conviens qu'elle n'est plus de la première jeunesse; mais combien ne voit-on pas de femmes beaucoup moins jeunes qu'elle, inspirer encore des sentimens, ou du moins chercher à les faire naître? Cela n'est pas douteux, dit Versac, mais aussi ne le souffre-t-on pas tranquillement. Ah! pour cela, dit Madame de Senanges, on en voit

fort peu : il est un âge où l'on sçait qu'il faut se rendre justice. Oui, reprit Versac, mais il me semble qu'il n'arrive pour personne ; & que communément on meurt de vieillesse en l'attendant encore. Moi, par exemple, je connois des femmes qui ont vieilli beaucoup, extrêmement, qui par conséquent sont devenu laides, & ne s'en doutent seulement pas, & qui croyent de la meilleure foi du monde, avoir encore tous les charmes de leur jeunesse, parce qu'elles en ont conservé soigneusement tous les travers. Ah ! que c'est bien Madame de Lursay, s'écria-t-elle, des travers qu'on prend pour des charmes ! il est inconcevable combien cela est frappant ! cela est d'un lumineux particulier ! & combien de gens cela ne peint-il pas ? Pour moi, j'y reconnois mille personnes. Pas encore tou-

tes

tes celles à qui cela ressemble, dit Madame de Mongennes, & vous l'attribuez à beaucoup d'autres pour qui il n'est point fait: car en vérité, Madame de Lursay n'est ni vieille, ni ridicule. Je ne conçois rien à votre entêtement, Madame, repliqua Madame de Senanges; il me pique: laissons-là ses ridicules, ils sont prouvez; mais enfin quel âge a-t-elle donc? Eh bien! Madame, dit Versac, elle n'a véritablement que quarante ans: mais je soutiens qu'elle en a plus, parce que je ne l'aime pas assez pour permettre qu'elle n'ait que son âge. Assurément vous vous trompez, repliqua-t-elle aigrement; quarante ans! il est impossible qu'elle n'ait que cela. Je me souviens...., Madame, interrompit-il, en poussant cela jusques à la calomnie, elle en a quarante-cinq, mais je ne sçaurois aller plus loin. Au reste,

te, voudriez-vous bien me dire à propos de quoi cette obligeante dissertation sur Madame de Lursay?

Vous le voyez bien, dit-elle, ce ne peut être qu'à propos de l'amour qu'elle avoit inspiré, l'on ne sçait comment, à M. de Meilcour. Ah! Madame, répondit-il d'un air mystérieux, pour peu qu'on estime les gens, on ne dit point ces choses-là tout haut, on ne devroit pas meme les penser; mais la foiblesse humaine ne permet pas une si grande perfection. Je ne connois personne qu'un fait pareil, s'il étoit averé, ne perdît à jamais dans le monde. M. de Meilcour a sans doute pour Madame de Lursay de l'estime, du respect, de la vénération méme, si vous voulez; mais il seroit trop dangereux pour lui qu'on le soupçonnât seulement du reste. Vous le défendez mieux que lui-méme,

reprit-elle ; vous voyez qu'il s'en laisse accuser sans répondre, & que ce propos l'embarasse. Peut-être aussi, dit-il, ne fait-il que l'ennuyer, & j'en serois peu surpris. A l'égard de son embaras, je ne vois pas ce que vous en pouvez conclure. Etre embarassé de l'accusation, n'est pas être convaincu du crime. Il est bien vrai que Madame de Lursay a pour lui d'assez tendres sentimens ; mais, qui, dans le monde, est à l'abri de ces accidens-là ? Répond-on de toutes les passions qu'on inspire, & pourvû qu'on les méprise, qu'on les rende bien infortunées, quand il n'est pas de la dignité de s'y prêter, que reste-t-il au Public à dire ? Je suis, pour moi, très-certain que M. de Meilcour a fait de même, & qu'il n'a pas là-dessus la moindre complaisance à se reprocher. Tant pis si cela est vrai, dit Ma-

da-

dame de Mongennes ; je ne vois pas qu'il puiſſe mieux faire, ou du moins, je vois qu'il pourroit faire beaucoup plus mal.

Malgré l'extrême & malheureuſe déférence que j'ai pour tout ce que vous penſez, Madame, répondit Verſac, je ne ſçaurois être de votre avis. Pour vous, Madame, continua-t-il en parlant à Madame de Senanges, je ſuis ſurpris que vous ſoyez aſſez mal inſtruite de ſon choix, pour avoir encore Madame de Lurſay à lui reprocher. Moi! lui dit-elle, je ſuis, je vous jure, dans la bonne foi; il ne m'a point encore fait de confidences. Qu'importe Madame, vous à qui j'ai vû deviner tant de choſes plus obſcures que ne l'eſt le ſecret de ſon cœur, ne pourriez-vous pas vous ſervir encore de votre pénétration? Par pitié, Madame, devinez-nous. Non, dit-elle, cela ne

ne feroit pas convenable: quand il m'aura confié fes tourmens, je verrai ce qu'il fera à propos de lui répondre. Allons, Monfieur, me dit Verfac, confiez, vous êtes trop heureux: mais, ajoûta-t-il en me voyant interdit, ces fortes de confidences fe font rarement devant témoins. Enfin, demanda-t-elle, qu'eft-ce donc que ce fecret? Je ne l'imagine pas. J'en fuis fâché, Madame, répondit-il, car fi vous ne paroiffez pas avoir deviné quelque chofe, on n'aura rien du tout à vous dire. Vous concevez bien, Madame, dit alors Madame de Mongennes, que ce fecret fi merveilleux ne peut vous échaper. Et cependant, reprit-elle, on me le cache encore.

Je crois voir à préfent, dit Verfac, que nous ne rifquons plus rien à vous l'apprendre. Mais où foupez-vous aujourd'hui? au

Faux-

Fauxbourg? Oui, répondit-elle, mais ce n'est pas chez moi : nous allons toutes deux chez la Maréchale de***, vous devriez bien y venir. Je ne sçaurois, dit-il, il y a aussi un Fauxbourg où je soupe, mais ce n'est pas le vôtre. Quelque tendre engagement vous y retient sans doute? Tendre, reprit-il, non. Est-ce toujours la petite de ***? Il seroit un peu difficile, répartit-il, que ce fût toûjours elle, je ne l'ai jamais euë. Ah! quelle folie, s'écria Madame de Mongennes, denier une affaire aussi publique, & dont tout le monde se tue de parler depuis deux mois! Je voudrois bien, Madame, lui dit-il, que vous fussiez quelquefois persuadée que je ne prends pas toûjours, ni toutes les femmes, ni tous le travers qu'on me donne. Est-ce, dit Madame de Senanges, une vieille affaire? Non, dit-

dit-il, j'en ai fini une ce matin. Pourroit-on sçavoir qui vous attache à présent? Qui? La plu nouvelle? Oui, la plus nouvelle.

Vous l'ignorez! reprit-il, il est singulier que vous ne sçachiez pas qui c'est; on se tuera d'en parler, vous l'apprendrez de reste: j'imaginois pourtant que le fait étoit déja public. Cela s'est commencé très-vivement à l'Opéra, continué ailleurs, & cela s'acheve aujourd'hui dans ma pétite Maison. Elle est charmante! ajoûta-t-il, ma petite Maison, je prétens au premier jour vóus y donner une Fête. Cela est galant au possible, dit Madame de Mongennes; est ce...? Oui, Madame, interrompit-il, c'est toujours la même. Eh bien! acceptez-vous ma proposition? Une Fête dans une petite Maison! dit Madame de Senanges, vous n'y pensez pas; voilà ce

des

ces parties qui ne sont pas décentes, & qu'on a raison de blâmer.

Mais, quel conte ! reprit Versac; & quand il seroit vrai qu'on les blâmât, seroit-il juste de s'en contraindre ? Cachez-vous; le Public vous devine-t-il moins ? Quelques égards que vous vouliez avoir pour lui, il est sûr qu'il parle; & d'ailleurs, je ne connois, moi, rien de plus décent qu'une petite maison, rien qui vous expose moins à ces discours qu'il semble que vous craigniez. Je commence même à croire que l'amour des bienséances, plus encore que la nécessité, les a mises à la mode.

N'est-ce pas dans une petite maison qu'on soupe sans scandale tête à tête ? Et peut-on, sans cette ressource, former aujourd'hui un engagement ? N'en fait-elle pas même un des premiers articles ? Une femme qui se res-

pecte, c'est-à-dire, qui, avec le cœur tendre, ou l'esprit libertin, veut cacher sa foiblesse, ou ses sotises, peut-elle en imposer sans le secours d'une petite maison? Eh quoi de plus pur, de moins interrompu, de plus ignoré, que les plaisirs qu'on y goûte? Tous deux soustraits à une pompe embarassante, arrachez à ces apartemens somptueux où l'amour querelle, ou languit sans cesse; c'est dans une petite maison qu'on le réveille, ou qu'on le retrouve: c'est sous son humble toit que l'on sent renaître ces desirs étouffez dans le monde par la dissipation, & qu'on les satisfait sans les perdre.

Ah! Comte, dit Madame de Senanges en riant, s'il étoit vrai qu'une petite maison eût cette derniere vertu, qui voudroit en habiter une grande? Je ne vous dirai pas bien positivement qu'on

ne

ne les y perde pas, reprit Versac, mais il est sûr qu'on les y amuse davantage. C'est toujours y gagner, répondit-elle, mais en attendant qu'on accepte la Fête que vous proposez, vous feriez bien de souper tous deux chez moi à mon retour de Versailles, qui sera dans fort peu de jours: je vous le manderai, Versac. A moi! s'écria-t-il, vous connoissez mes distractions, j'oublierai peut-être de le faire avertir: écrivez-lui, cela sera plus sûr & plus honnête, & il voudra bien m'instruire du jour que vous aurez choisi. Je le veux bien, dit-elle, c'est un Billet sans conséquence. Oh! vous êtes insoutenable aussi avec vos menagemens sur les bienséances; je ne vois personne les pousser aussi loin que vous: vous en deviendrez ridicule à la fin, reprit-il. Il est bon de s'observer; mais une

trop grande exactitude est gênante, je meurs de peur que vous ne deveniez prude, Non, répondit-elle, pour prude, je ne crois pas que je le devienne, cela n'est pas de mon caractère; mais je vous avouerai que je hais l'indécence. Etre indécente, est une chose qui me révolte, & que je ne pardonne pas. On ne sçauroit penser autrement quand on est aussi bien née que vous l'êtes, répondit-il d'un air sérieux; mais rassurez-vous sur ce Billet; tous les jours on en écrit de pareils. Viendrez-vous, Monsieur, me demanda-t-elle? Je désire assurément de le pouvoir, Madame, répondis-je; mais je ne sçai si je ne vais pas à la campagne avec ma mere, avant votre retour. Non, Monsieur, me dit Versac, non, vous n'irez pas à la campagne, ou vous en reviendrez: ce n'est pas dans une situation aussi

charmante que la vôtre, qu'on s'embarque dans de semblables parties.

Quelque chose que pût dire Versac, mon air mécontent lui prouvoit qu'il ne me persuadoit pas, & je m'apperçus que Madame de Senanges s'allarmoit de l'obstacle que j'apportois à ce souper. Versac, qui avoit résolu de m'enlever à Madame de Lursay, m'engagea si positivement, qu'il me fut impossible de songer davantage à me défendre, & je promis, très-décidé à manquer à une parole que je donnois aussi forcément.

Je rêvois avec un extrême chagrin à la violence qu'on me faisoit, & je me confirmois plus que jamais dans l'idée que Madame de Senanges, malgré ses discours contre l'indécence, n'étoit que ce qu'au premier coup d'œil elle m'avoit paru; elle ne s'en flatta

pas moins, que je ne m'occupois que de mon bonheur prochain.

Que je suis satisfaite de votre complaisance ! me dit-elle tendrement, vous êtes charmant ! cela est vrai, vous êtes charmant ! Mais, dites-moi donc, que vous serez bien-aise de me revoir. Oui, Madame, répondis-je froidement. Je ne sçai continua-t-elle, si je devrois vous dire que je penserai à vous avec plaisir : je crains que vous ne vous intéressiez que médiocrement à ce que je pourrois vous apprendre là-dessus. Pourquoi, Madame, répondis-je ? Ah ! pourquoi, reprit-elle ? Voilà ce que je ne dois pas encore vous apprendre. Cependant... ; mais quel usage ferez-vous de ce que je vous dirai ?

Excedé d'impatience & d'ennui, j'allois, je crois, la prier de vouloir bien ne me rien confier, lorsqu'au détour de l'allée, je vis Mada-

Madame de Lurſay, Hortenſe, & ſa mere, qui venoient vers nous. Le déſordre où cette vûë inopinée me plongea, fut extrême. Sans croire que je fuſſe aimé d'Hortenſe, j'étois deſeſpéré, qu'après l'avoir quittée ſi bruſquement, elle me retrouvât avec Madame de Senanges. Quoique la crainte de déplaire à Madame de Lurſay ne m'occupât plus, ſa préſence ne laiſſoit pas de m'embaraſſer. Le reproche de fauſſeté qu'elle m'avoit fait devant Hortenſe, & la derniere querelle que nous avions euë enſemble, m'avoient aigri contr'elle au dernier point, & m'éloignoient d'un racommodement dont je craignois les ſuites; mais je redoutois ſes diſcours. Sans découvrir l'intérêt qui la feroit parler ſur mes liaiſons avec Madame de Senanges, ſçachant même à cet égard, ſe couvrir du maſque le plus no-

ble, elle pouvoit faire penser à Hortense qu'elles n'étoient pas innocentes, & si elle n'avoit pas à me détruire dons son cœur, contribuer du moins à m'en fermer l'accès pour toujours. Je m'efforçois vainement de cacher mon trouble; il étoit peint dans toutes mes actions, & dans mes yeux : je n'osois les lever sur Hortense, & ne pouvois pas en même tems les porter ailleurs; un charme secret & invincible les arrêtoit sur elle malgré moi.

Madame de Lursay me parut pénétrée de douleur; mais accoûtumée à prendre sur elle, son visage changeoit à mesure qu'elle approchoit de nous; & elle répondit en soûriant, & de l'air du monde le plus libre & le plus ouvert, à la révérence décontenancée que je leur fis. Pour Hortense, que j'examinois avec soin, elle ne marqua en me voyant, ni

trouble, ni plaisir. J'entendois cependant de tous côtez se recrier sur ses charmes, & j'en sentois augmenter mon amour & ma douleur. Nous passâmes sans nous parler.

Voilà donc, dit Madame de Mongennes en regardant Madame de Lursay, cette femme qu'on ne pourroit plus aimer que par générosité? Il seroit singulier assurément qu'avec autant d'agrémens, elle ne pût pas faire une passion. Hélas! oui, Madame, répondit Madame de Senanges, elle a précisément ce malheur-là, & votre étonnement ne le fera pas cesser. Eh bien! Monsieur, ajoûta-t-elle en s'addressant à moi, rien ne pourra-t-il vous tirer de votre rêverie? Est-ce Madame de Lursay qui la cause? Je vous ai déja dit, Madame, interrompis-je, qu'elle ne prend rien sur mon coeur; une autre idée que la sien-

ne l'occupe trop vivement pour qu'il puisse être partagé ; & dût cette passion causer tous les tourmens de ma vie, je sens avec plaisir qu'elle n'en peut jamais être effacée.

L'amour dont j'étois pénétré, me donnoit une expression de sentiment à laquelle Madame de Senanges se méprit. Je vis ses yeux s'animer. Vous, malheureux ! me dit-elle ; eh ! pourquoi le seriez-vous ? Devez-vous seulement imaginer que vous puissiez l'être ; & fait-on quelque chose qui doive vous le faire craindre ? Soyez constant, mais que ce ne soit que pour être toujours heureux ! Je reconnus sa méprise, & la lui laissai. Il m'importoit assez peu qu'elle me crût amoureux d'elle, & j'étois sûr qu'elle ne pourroit pas le croire long-tems.

Versac, qui s'amusoit à contredire

dire Madame de Mongennes, repassa dans cet instant de notre côté. N'est-il rien arrivé d'extraordinaire à Madame de Mongennes, qui ait bouleversé ses idées, demanda-t-il? Elle veut que Madame de Lursay soit belle, & n'imagine seulement pas que Mademoiselle de Théville puisse l'être. Mais sur la derniere partie de ce qu'elle pense, je serois assez de son avis, répondit Madame de Senanges, Mademoiselle de Théville a plus d'éclat que de beauté, plus d'air que de taille, c'est en tout une personne à passer fort vîte. Pour moi, qui m'y connois, dit Versac, je ne lui trouve qu'un défaut, c'est d'avoir l'air trop modeste: elle s'en défera dans le monde vraisemblablement; & plût au Ciel que je fusse le premier à l'en corriger! Donnez-lui, si vous pouvez aussi, l'air spirituel, dit Ma-

dame de Mongennes ; défaites-là de ces grands yeux inanimez, dont il paroît qu'elle ne sçait que faire ; jettez-y de l'intention & du feu, ce sera un d'autant plus bel ouvrage, que sûrement il n'est pas facile. Si vous le trouviez plus aisé, répartit-il, il le seroit bien moins, & la façon dont vous parlez d'elle, m'assure qu'elle n'a rien à acquerir.

Indigné de la basse jalousie qui regnoit dans les discours de ces deux femmes, & du peu de cas qu'elles faisoient de la beauté de Mademoiselle de Théville, je ne pus me contenir. En effet, dis-je à Versac, elle est trop belle pour qu'on ne veuille pas lui trouver des défauts ; il est plus sûr de louer Madame de Lursay, elle peut enlever moins de conquêtes.

L'air méprisant avec lequel je parlois, ne devoit pas plaire à Mada-

Madame de Mongennes, mais je lui aurois dit des choses plus désobligeantes qu'elle ne s'en seroit pas offensée: ses desseins sur moi étoient moins détruits que dissimulez; & quoiqu'elle n'affectât plus cette grande vivacité qui avoit allarmé Madame de Senanges, & que le désir qu'elle avoit de m'engager fût extérieurement modéré, il n'en étoit pas dans le fond moins ardent. Elle jugeoit aux façons froides que j'avois pour Madame de Senanges, que je ne l'aimois point; & trop sotte pour n'être pas excessivement vaine, elle ne doutoit point que je ne lui cedasse aussitôt qu'elle le voudroit. Je jugeois de ses espérances par ses attentions, & de certains regards dont je commençois à comprendre la valeur, quoiqu'ils ne m'en trouvassent pas plus sensible.

Depuis que j'avois rencontré

Mademoiselle de Théville, j'avois senti redoubler l'ennui que m'inspiroit Madame de Senanges; mais la crainte de lui faire penser que j'étois impatient de retrouver Madame de Lursay, m'avoit retenu auprès d'elle. Heureusement, ma contrainte ne fut pas longue, & elle partit peu d'instans après, en me priant de songer à elle, & en m'assurant qu'elle n'oublieroit pas de m'écrire à son retour de Versailles. Je me separai d'elle & de Versac, résolu de chercher l'un avec autant de soin que je me promettois d'en mettre à éviter l'autre.

Je ne fus pas plutôt libre, que je cherchai Mademoiselle de Théville. Quelque chose que je souffrisse de sa froideur, je souffrois encore plus de son absence; il sembloit quand je ne la voyois pas, que ma jalousie me tourmentât plus violemment; j'ima-

ginois qu'elle penſoit ſans diſtraction à Germeuil, & que ſon cœur jouiſſoit trop tranquillement d'une idée que je lui croyois ſi chere ; j'eſpérois que du moins ma préſence l'empêcheroit de s'en occuper autant que je le craignois ; enfin, & ſans tous ces motifs, je voulois la revoir, dûſſai-je encore être témoin de ſon amour pour mon rival.

Enfin, je la retrouvai. Elles venoient de mon côté. Madame de Lurſay rougit à ma vûë ; mais peu inquiet de ſes mouvemens, ce fut dans les yeux d'Hortenſe que je cherchai ma deſtinée. Il me parut qu'elle me voyoit arriver comme quelqu'un à qui l'on prend peu d'intérêt. J'eus lieu de penſer qu'il lui étoit égal que je fuſſe auprès de Madame de Senanges, ou auprès d'elle ; & les nouvelles preuves que je recevois de ſon indifférence, achevérent

vèrent de me percer le cœur.

Mme de Lursay, pendant le tems que j'employois à examiner Hortense, me regardoit fixement, & d'un air railleur, dont enfin je m'apperçus, & qui redoubla l'aversion que je commençois à sentir pour elle. Je sçavois tout ce qu'elle avoit à me dire, & les idées qu'elle s'étoit faites sur Madame de Senanges. Ce qui s'étoit passé entr'elle & moi, étoit encore trop secret pour que ce lui fût une raison de se contraindre. Elle pouvoit, sans se sacrifier, parler librement du nouvel amour dont elle me croyoit occupé, & j'étois presque certain qu'elle l'avoit fait : si nous avions été seuls, j'aurois été moins embarrassé d'une explication, où j'aurois pû lui montrer qu'il ne me restoit pour elle pas plus d'estime que d'amour ; mais la présence de Madame de Théville & d'Hortense,

lui

lui donnoit sur moi un avantage, que sans renoncer à toutes bienséances, je ne lui pouvois ôter.

Eh bien! Monsieur, me demanda-t-elle d'un ton railleur, ce mal de tête si violent n'a pas, ce me semble, été de longue durée? En effet, répondis-je, la promenade l'a dissipé. Seroit-ce seulement à la promenade qu'il faudroit, repliqua-t-elle, attribuer une guérison si prompte; & Madame de Senanges y sera-t-elle comptée pour rien? Je n'avois pas encore imaginé, répondis-je, que ce fut elle que j'en dûsse remercier. Instruit par vos bontez de tout ce que je lui dois, je n'oublierai pas de lui en marquer ma reconnoissance. Elle vous en donnera sans doute des sujets plus importans, répondit-elle, & je la crois personne à ne pas borner ses bienfaits à si peu de chose. Elle est fort noble, Madame

me de Senanges ; mais comment êtes-vous resté ici sans elle ? Apparemment, répartis-je avec une aigreur qui commençoit à me surmonter, qu'il ne m'a pas été possible de la suivre ; mais la certitude de la revoir bien-tôt, adoucit extrêmement le regret que j'ai de son absence.

Madame de Lursay ne me répondit que par un regard d'indignation qui redoubla la mienne, & sans rien dire, nous nous exprimames avec force toute la colere que nous ressentions. Elle ne s'en tint pas aux regards, & croyant me mortifier d'avilir Madame de Senanges, elle employa tout son esprit à peindre avec les traits les plus marquez, ses vices & ses ridicules. Elle ne pouvoit pas en penser plus mal que moi-même ; mais loin de l'en laisser médire à son gré, je me crus obligé de la défendre,

&

& je le fis avec tant d'ardeur, & si peu de menagement, qu'il ne fut plus possible à Madame de Lursay de douter de la nouvelle passion, dont auparavant elle ne faisoit que me soupçonner. Aveuglé par ma colere, je ne crus pas que ce fût assez que je parusse estimer Madame de Senanges, & j'en parlai comme si je l'eusse trouvée jeune, jolie, & spirituelle, & avec cet enchantement où nous met un objet qui commence à nous plaire.

Je m'apperçus à la douleur de Madame de Lursay, que je venois de la convaincre qu'elle m'avoit perdu, & je goûtai pendant quelques instans le plaisir de la vengeance. Ce fut trop tard que je sentis ce qu'il m'alloit coûter. Occupé du désir de la tourmenter, j'avois oublié qu'Hortense m'écoutoit, & que je ne pouvois persuader l'une de mon amour

pour Madame de Senanges, sans donner à l'autre la même idée. Cette réflexion que je fis enfin, m'accabla. Avant une si cruelle étourderie que celle que je venois de faire, je n'avois à combattre que la froideur d'Hortense; mais comment lui oser parler de ma tendresse, après avoir avoué que Madame de Senanges avoit fait sur moi la plus vive des impressions? Devois-je lui confier les raisons qui m'avoient porté à louer avec opiniâtreté une femme si digne de mépris? Pouvois-je moi-même, sans mériter le sien, me justifier aux dépens de Madame de Lursay, & sacrifier le secret de son cœur? Moi! à qui l'honneur imposoit si sévèrement la loi de ne le laisser même jamais pénétrer?

Plus je me voyois condamné à garder le silence, moins j'espérois pouvoir sortir de l'embar-

raſſante ſituation où je m'étois mis ; quelque peu d'intérêt qu'Hortenſe eût paru prendre à mes diſcours, je ne ſçai quelle idée, que je trouvois ſans fondement, mais qui ne m'en occupoit pas moins, ranimoit mes eſpérances. Preſque certain que je ſerois un jour obligé de me juſtifier auprès d'elle, je préparois déja tout ce qui pouvoit détruire dans ſon eſprit, une prévention qu'elle auroit priſe avec d'autant plus de juſtice, que j'avois travaillé moi-même à la lui donner. Sa triſteſſe augmentoit encore mon trouble & mon inquiétude. Un état auſſi ſingulier que le ſien, ne pouvoit gueres être attribué qu'à une paſſion ſecrete & malheureuſe ; mais s'il étoit vrai, comme ce jour même je l'avois cru, qu'elle aimât Germeuil, quelle pouvoit être la cauſe de ſa mélancolie? Quand je les avois quit-

quittés, aucun nuage ne paroissoit devoir s'élever entr'eux ; son absence avoit-elle pû faire naître un si violent chagrin ? On s'attriste quand on perd pour longtems ce qu'on aime : ne fait-on que le quitter pour quelques instans, on pense à lui, l'on s'en occupe, mais cette rêverie est plus tendre que douloureuse ; Germeüil n'étoit donc pas l'objet de ses peines dans le fond ; je ne pouvois le croire mon Rival ; que parce qu'il est assez naturel que quand on en craint un auprès d'une femme, ce soit l'ami qu'elle paroît aimer le plus tendrement, qui nous cause le plus d'inquiétude.

Le moyen le plus simple de me délivrer des miennes, étoit sans doute de m'expliquer avec Hortense, & je le sentois bien ; mais convenir que cette explication m'étoit nécessaire, n'étoit pas

pas me la rendre plus facile. Je n'entrevoyois rien qui pût me conduire sûrement à l'éclaircissement que je souhaitois, & m'aider à découvrir si Germeuil étoit cet inconnu que je sçavois aimé, ou si je n'avois pas à craindre quelqu'autre que lui.

Absorbé dans cette confusion d'idées & de sentimens, les parcourant toutes, les éprouvant tous; sans m'arrêter sur aucun; je marchois auprès d'Hortense dans un état peu différent du sien. Je voulois interrompre sa rêverie, & ne trouvois rien à lui dire. Ce fut aussi vainement que je cherchai à fixer ses yeux sur moi, & nous arrivâmes à la porte sans qu'il lui fût rien échapé de tout ce qui pouvoit m'instruire, ou me satisfaire.

Madame de Lursay, qui, depuis le panégyrique qu'elle m'avoit entendu faire de Madame

de Senanges, ne m'avoit point parlé, après avoir vû partir Madame de Théville & Hortense, me demanda, mais avec une douceur extrême, si je voulois qu'elle me remenât chez moi, ou qu'elle me conduisit chez elle. Le chagrin que ce jour même elle m'avoit causé, & l'état où m'avoit mis l'opiniâtre froideur d'Hortense, m'éloignoient également de ce qu'elle me proposoit, & je lui répondis séchement que je ne pouvois faire ni l'un ni l'autre. Il me parut qu'elle étoit consternée de ma réponse, & de la profonde & sérieuse révérence dont je l'avois accompagnée; cependant elle insista. Je lui soutins avec moins de ménagement encore, que des raisons invincibles s'opposoient à ce qu'elle désiroit, & nous nous séparâmes enfin, tous deux tristes, & mécontens l'un de l'autre.

Je

Je rentrai chez moi, l'esprit & le cœur trop tourmentez pour vouloir y voir personne, & je passai toute la nuit à faire sur mon avanture, les plus cruelles, & les plus inutiles réfléxions.

On connoît assez les songes des Amans, leurs incertitudes, leurs différentes résolutions, pour concevoir tous les mouvemens dont je fus agité tour à tour, & j'ai trop parlé de mon peu d'expérience, on voit trop par ce récit combien je lui devois d'idées fausses, pour avoir besoin de m'arrêter sur ce sujet plus longtems.

Je ne sçavois encore à quel projet je devois m'arrêter, lorsqu'on entra chez moi. Je reçus en même tems ce billet de la part de Madame de Lursay.

Si je ne consultois que votre cœur, je ne prendrois pas la peine de vous

écrire ; mon silence sans doute m'épargneroit de nouveaux affronts ; plus tendre que je ne suis vaine, je ne crains pas de m'y exposer encore. Je vais aujourd'hui à la campagne pour deux jours ; vous ne mériteriez pas que je vous en avertisse, beaucoup moins que je vous priasse de m'y accompagner, cependant je fais l'un & l'autre. Tant d'indulgence de ma part, ne vous rendra peut être que plus ingrat ; mais il me sera doux de vous confondre par mes bontez, si je ne puis vous y rendre sensible. Je suis d'ailleurs curieuse de sçavoir si vous trouvez à Madame de Senanges autant de charmes que vous lui en trouviez hier. Je veux bien encore m'inquiéter de ce que vous pensez sur ce sujet. Songez que je puis ne le pas vouloir longtems. Adieu, je vous attens à quatre heures.

Ce billet ne m'ôta rien de ma colere contre Madame de Lur-

ſay, avec qui je ne voulois point d'explication; ainſi, ſans réfléchir ſur cette partie de campagne ſi ſubitement formée, & dont la veille je n'avois pas entendu parler, je lui écrivis avec la derniere froideur, qu'il m'étoit impoſſible de faire ce qu'elle déſiroit; & que j'avois pris, la veille, des engagemens que je ne pouvois rompre. Dans la ſituation où nous étions enſemble, cette réponſe étoit impertinente; mais plus je le ſentis, plus je fus content de la lui avoir faite. J'étois déterminé à rompre avec elle. C'étoit de tous mes projets, le ſeul qui me fût reſté conſtamment dans l'eſprit, & je ne pouvois me blâmer d'un refus, qui, ſelon toutes les apparences, aſſuroit & avançoit notre rupture.

La haine que je reſſentois alors pour Madame de Lurſay, ne me l'avoit pas ſeule dictée. J'avois

craint encore moins d'ennui pour moi, à être auprès d'elle, que de chagrin à être éloigné d'Hortense, que je ne voulois pas quitter, dans des circonstances où il m'étoit important de lui dire que je l'aimois, ou de veiller du moins sur mes Rivaux. Je passai à m'occuper de son idée, tous les momens où il ne m'étoit pas encore permis de la voir; & il étoit à peine cinq heures, que je volai chez elle.

J'arrivai bien-tôt, on ouvrit. Entre quelques équipages que je vis dans la cour, je reconnus celui de Madame de Lursay. Il ne m'en fallut pas davantage pour me faire connoître la faute que j'avois faite; & l'impossibilité de la réparer, me desespéra. Je ne pouvois plus douter qu'Hortense ne fût de cette partie que j'avois refusée. La hauteur avec laquelle j'avois écrit à Madame de Lur-

Lurſay que je ne pouvois en être, ne me permettoit pas de ſonger à la renouer avec elle, & ne la diſpenſoit que trop de vouloir bien m'en prier encore.

Plein de fureur contre moi-même, j'entrai, mais décontenancé & tremblant. Madame de Lurſay pâlit à ma vûë, & il me parut qu'elle lui cauſoit autant de colere que d'étonnement. Quoique je méritaſſe toute ſa haine; je ne laiſſai pas de m'offenſer autant de ce qu'elle m'en marquoit, que ſi elle m'eût fait injuſtice. Je ne m'arrêtai pas longtems à cette idée. Hortenſe qui parloit à Germeuil, l'air familier que je lui trouvois avec lui, la ſurpriſe qu'elle marqua en me voyant, & ſa rougeur ſubite, étoient pour moi des objets qui anéantiſſoient tous les autres dans mon eſprit, & me donnoient ſeuls à rêver.

Vous venez sans doute avec nous, Monsieur, me demanda Madame de Théville? Non, Madame, répondit vivement Madame de Lursay, je l'en avois prié, mais il a des engagemens qu'il ne sçauroit rompre; je crois que vous les devinez. Quelle folie! s'écria Germeuil, je vous jure, Madame, qu'il n'a rien à faire. Je sçais le contraire positivement, reprit-elle d'un air sec; mais l'heure nous presse, & il voudroit, sans doute, d'autant moins retarder notre départ, que sûrement nous retardons ses plaisirs. Adieu, Monsieur, me dit elle en souriant, je serai peut-être plus heureuse une autre fois, ou vous serez moins occupé.

En achevant ces paroles, elle me présenta la main d'un air aussi libre, que s'il n'eût été question de rien entre nous: & mourant de rage, je fus obligé de la conduire

duite jusques à son carosse. Il seroit cependant singulier, me dit-elle tout bas, en descendant, que vous fussiez fâché de la réponse que vous m'avez faite; mais non, vous ne sçavez qu'offenser, & j'aurois tort de vous croire capable de repentir. Ah! de grace, Madame, répondis-je, cessons de pareils discours, le tems en est passé pour vous & pour moi. Je connois, reprit-elle votre obligeante façon de répondre, mais je veux bien ne m'y pas arrêter, vous m'avez accoûtumée à être indulgente. Que je sçache seulement si, comme vous ne pensez pas long-tems la même chose, il ne vous auroit pas pris un remords? Ne craignez pas de me l'avouer, seroit-il vrai que vous voulussiez venir? C'est, Madame, repartis-je, une question à laquelle j'ai répondu dès ce matin. Il

ſuffit, reprit-elle, & je vous ſupplie de vouloir bien oublier que j'ai oſé vous la faire deux fois.

Elle me fit alors une de ces révérences choquantes, que je ſçavois ſi bien lui faire quelquefois. Je voulois envain déguiſer mon chagrin. Voir Germeuil auprès d'Hortenſe, & penſer que, dans la ſolitude de la campagne, il trouveroit mille momens pour lui dire les choſes les plus tendres, étoit un ſupplice que je ne pouvois ſupporter; ſur-tout quand je me ſouvenois qu'il avoit dépendu de moi de me l'épargner. Je me repentis en les voyant près de partir, de cette fauſſe honte à laquelle je venois de ſacrifier l'intérêt le plus vif de mon cœur. Je tenois encore la main de Madame de Lurſay, & je crus qu'il ne me ſeroit pas difficile d'obtenir d'elle, une choſe qu'elle m'avoit paru déſirer vivement.

ment. Je pris enfin assez sur ma sotte vanité pour essayer de me faire parler encore de cette partie, que je ne voyois faire sans moi, qu'avec la plus vive douleur. Si vous m'aviez averti plutôt, Madame, dis-je à Madame de Lursay, vous ne m'auriez pas trouvé engagé. Oh! je le crois, répondit-elle sans me regarder. Si vous le vouliez même, continuai-je... Non, assurément, interrompit-elle, je ne veux rien. Je ne mérite pas le moindre des sacrifices que vous voudriez me faire, & n'en accepterai aucun. Vous pensiez différemment tout à l'heure, repris-je, & j'ai cru pouvoir .... Eh bien! interrompit-elle encore, je pensois fort mal, & je m'en suis corrigée. A ces mots, elle me quitta, & me laissa d'autant plus piqué que je croyois m'être compromis, en la priant d'une chose, qu'un mo-

ment auparavant j'avois refusé d'elle; & que j'avois vainement abaissé mon orgueil.

Quelque intérêt que j'eusse à ne point quitter Hortense, j'imaginai qu'il falloit le faire ceder à ce que je croyois me devoir à moi-même, & que mon amour m'avoit même engagé trop loin; ainsi ne pouvant me pardonner d'avoir donné à Madame de Lursay lieu de penser qu'elle me mortifioit, je les laissai partir, desespéré qu'Hortense, qui n'avoit seulement pas daigné me parler, n'eût pas été témoin de mes dernieres démarches auprès de Madame de Lursay, & qu'elle pût attribuer mes refus à mon amour pour Madame de Senanges.

Ils étoient déja loin, que je n'étois pas encore sorti du trouble où cette situation m'avoit plongé. Revenu enfin à moi-même, je retournai chez moi,

mé-

méditer profondément sur des minuties, penser faux sur tout ce qui m'arrivoit, & m'affliger jusques au retour d'Hortense.

Quoique je sçusse qu'elle devoit être deux jours à la campagne, j'envoyai le lendemain, sçavoir si elle n'étoit pas revenue. Tourmenté par mon impatience, & ma jalousie, le jour d'après j'y allai moi-même, & ne la trouvant pas, je fus cent fois tenté d'aller la joindre; mais plus vain encore que je n'étois amoureux, la crainte de faire croire à Madame de Lursay que je ne pouvois supporter son absence, l'emporta, & malgré mes terreurs, me fit rester.

J'étois à peine rentré qu'on m'annonça Versac. Quelque occupé que je fusse de mon amour, la solitude à laquelle je m'étois condamné, m'ennuyoit, & je fus charmé de le revoir. Je viens

sçavoir, me dit-il, ce que vous faites depuis deux jours. Il n'y a pas d'endroit dans Paris que je n'aye parcouru sans vous y rencontrer. Je suis, répondis-je, de la plus mauvaise humeur du monde. Les Amans heureux ont-ils du chagrin, me demanda-t-il? Je ne suis pas fâché de vous voir sensible à l'absence de Madame de Senanges, mais vous devez être si sûr d'être aimé... Ah! Ciel, m'écriai-je. Cette exclamation tragique me confond, interrompit-il à son tour, est-ce qu'on ne vous auroit pas encore écrit? Non assurément, répondis-je, il n'y a que deux jours qu'elle est partie, & vous sçavez qu'elle ne doit m'écrire qu'à son retour ici. Cela est vrai, répartit-il, mais je n'en suis pas moins surpris que vous n'ayez encore entendu parler de rien. Avant hier on vous demanda la permission de vous écrire,

écrire, & dans toutes les régles vous auriez déja dû recevoir quelques billets. C'est une femme charmante que Madame de Senanges! On n'a jamais avec elle, ni sottes réfléxions, ni lenteurs affectées à craindre. En un instant; son esprit a tout apperçu, son cœur a tout senti. Ce ne seroit pas, repris-je, ce qui me la feroit aimer davantage. Un peu d'indécision, quand il s'agit du choix d'un Amant, sied, je crois, mieux à une femme que cette précipitation dont vous sçavez si bon gré à Madame de Senanges. Autrefois, dit-il, on pensoit comme vous, mais les tems sont changez. Nous parlerons là-dessus plus à loisir; revenons à Madame de Senanges. Après les espérances que vous lui avez données, & les soins que vous lui avez rendus, votre indifférence m'étonne. Moi! m'écriai-je, je lui ai

donné des espérances ? Mais sans doute, répondit-il froidement, quand un homme de votre âge va chez une femme comme Madame de Senanges, paroît en public avec elle, & laisse établir un commerce de lettres, il faut bien qu'il ait ses raisons. Communément on ne fait point ces choses-là sans idée. Elle doit croire que vous l'adorez. Ce qu'elle croit m'importe peu, repris-je, je sçaurai la détromper. Cela ne sera pas honnête, repartit-il, & vous la mettez en droit de se plaindre de vos procédés.

Il me semble, répondis-je, que je suis plus en droit de me plaindre des siens. A propos de quoi peut-elle croire que je lui dois mon cœur ? Votre cœur ! dit-il, jargon de Roman. Sur quoi supposez-vous qu'elle vous le demande ? Elle est incapable d'une prétention si ridicule. Que

de-

demande-t-elle donc? répondis-je. Une sorte de commerce intime, reprit-il, une amitié vive qui ressemble à l'amour par les plaisirs, sans en avoir les fortes délicatesses. C'est en un mot du goût qu'elle a pour vous, & ce n'est que du goût que vous lui devez. Je crois, repliquai-je, que je le lui devrai long-tems. Peut-être, dit-il. La raison vous éclairera sur une répugnance si mal fondée; Madame de Senanges ne vous inspire rien à présent; mais vous ne pouvez pas empêcher qu'incessamment elle ne vous paroisse plus aimable. Ce sera malgré vous, mais cela sera, ou vous renoncerez à toutes sortes de bienséances & d'usages.

Je suis, quoique vous en disiez, répondis-je, très-certain que cela ne sçauroit être. On pensera de moi ce qu'on voudra, il est décidé que je n'en veux point.

point. Je le vois avec une extrême douleur, reprit-il, il ne nous reste seulement qu'à examiner si vous avez raison de n'en pas vouloir. Mais, vous, lui demandai-je, la prendriez-vous? Si j'étois, dit-il, assez infortuné pour qu'elle le voulût, je ne vois pas que je pusse faire autrement, & par mille raisons cependant je pourrois m'en dispenser. Eh! pourquoi pourrois-je m'en dispenser moins que vous?

Vous etes trop jeune, me répondit-il, pour ne pas avoir Madame de Senanges. Pour vous, c'est un devoir; si je la prenois, moi, ce ne seroit que par politesse. Vous avez actuellement besoin d'une femme qui vous mette dans le monde, & c'est moi qui y mets toutes celles qui veulent y être célèbres. Cela seul doit faire la différence de votre choix & du mien.

Per-

Permettez moi une question, lui dis-je, ne soyez même pas surpris si dans le cours de cette conversation, je vous en fais quelques-unes. Vous me dites des choses qui me sont trop nouvelles, pour que je les saisisse d'abord comme vous le voudriez. Vous devez d'ailleurs vous attendre à me trouver incrédule, aussi souvent que vous m'étonnerez.

Comme je n'ai d'autre but que celui de vous instruire, je me ferai toujours un vrai plaisir d'éclaircir vos doutes, repartit-il, & de vous montrer le monde tel que vous devez le voir. Mais pour nous livrer plus librement à des objets, qui par leur étendue & leur variété pourront nous mener loin, je voudrois que nous allassions chercher quelque promenade solitaire, où nous pussions n'être pas interrompus, & je crois que l'Etoile pourroit convenir:

nir à notre dessein. J'approuvai son idée, & nous partîmes.

Nous ne nous entretînmes en chemin que de choses indifférentes, & ce ne fut qu'en arrivant à l'Etoile que nous commençâmes une conversation, qui n'a que trop influé sur les actions de ma vie.

Vous avez piqué ma curiosité, lui dis-je, voudriez-vous la satisfaire? N'en doutez pas, répondit-il, je serai charmé de vous instruire. Il y a des choses qu'on ne peut ignorer long-tems sans une sorte de honte, parce qu'elles renferment la science du monde, & que sans elle, les avantages que nous avons reçus de la nature, loin de nous tirer de l'obscurité, tournent souvent contre nous. Je sçais que cette science n'est, à proprement parler, qu'un amas de minuties, & que beaucoup de ses principes blessent l'honneur, & la raison; mais en

la

la méprisant, il faut l'apprendre, & s'y attacher plus qu'à des connoissances moins frivoles, puisqu'à notre honte, il est moins dangereux de manquer par le cœur, que par les maniéres.

Vous rêvez déja, continua-t-il. Ce n'est pas, répartis-je, que je ne vous prête une extrême attention, mais ce ton sérieux me paroît si peu fait pour vous, que je ne puis revenir de la surprise qu'il me cause. Je vous trouve Philosophe, vous.... Cessez de vous en étonner, interrompit-il; mon amitié pour vous ne m'a pas permis de vous tromper longtems; & le besoin que vous avez d'être instruit, m'a contraint de vous montrer que je sçais penser, & réflechir. Je me flatte au reste, que vous sçaurez me garder le secret le plus inviolable sur ce que je vous dis, & sur ce que je vais vous dire. Quoi! lui dis-je en

nir à notre dessein. J'approuvai son idée, & nous partîmes.

Nous ne nous entretînmes en chemin que de choses indifférentes, & ce ne fut qu'en arrivant à l'Etoile que nous commençâmes une conversation, qui n'a que trop influé sur les actions de ma vie.

Vous avez piqué ma curiosité, lui dis-je, voudriez-vous la satisfaire? N'en doutez pas, répondit-il, je serai charmé de vous instruire. Il y a des choses qu'on ne peut ignorer long-tems sans une sorte de honte, parce qu'elles renferment la science du monde, & que sans elle, les avantages que nous avons reçus de la nature, loin de nous tirer de l'obscurité, tournent souvent contre nous. Je sçais que cette science n'est, à proprement parler, qu'un amas de minuties, & que beaucoup de ses principes blessent l'honneur, & la raison; mais en

la méprisant, il faut l'apprendre, & s'y attacher plus qu'à des connoissances moins frivoles, puisqu'à notre honte, il est moins dangereux de manquer par le cœur, que par les manières.

Vous rêvez déja, continua-t-il. Ce n'est pas, répartis-je, que je ne vous prête une extrême attention, mais ce ton sérieux me paroît si peu fait pour vous, que je ne puis revenir de la surprise qu'il me cause. Je vous trouve Philosophe, vous.... Cessez de vous en étonner, interrompit-il; mon amitié pour vous ne m'a pas permis de vous tromper longtems; & le besoin que vous avez d'être instruit, m'a contraint de vous montrer que je sçais penser, & réflechir. Je me flatte au reste, que vous sçaurez me garder le secret le plus inviolable sur ce que je vous dis, & sur ce que je vais vous dire. Quoi! lui dis-je

en

en riant, vous pourriez être fâché que je disse, *Versac sçait penser*? Sans doute, repliqua-t-il fort sérieusement, & vous sçaurez bientôt pourquoi il m'est important que vous ne le disiez pas. Revenons à vous.

Je me suis apperçu avec surprise en mille occasions, que le monde vous étoit absolument inconnu. Quoique vous soyez fort jeune, vous êtes d'un rang à n'avoir pas dû conserver jusques à présent, les préjugez que je vous trouve, Je ne puis sur-tout m'étonner assez que vous connoissiez si peu les femmes. Les réflexions que j'ai faites sur elles, pourront vous être utiles. Ce n'est pas cependant que je me flatte que vous puissiez marcher sûrement d'après mes seuls préceptes; mais du moins ils affoibliront en vous des idées qui retarderoient longtems vos lumières, ou vous empê-

pêcheroient peut-être à jamais d'en acquérir.

Quelque néceſſaire que vous ſoit la connoiſſance des femmes, elle n'eſt cependant pas la ſeule à laquelle vous deviez vous borner. Celle des uſages, des goûts, & des erreurs de votre ſiécle, doit partager vos ſoins, avec cette différence, qu'il vous ſera facile, de vous former des femmes l'idée que vous en devez avoir, & qu'après l'étude la plus opiniâtre, vous ne connoîtrez peut-être jamais le reſte parfaitement.

C'eſt une erreur de croire, que l'on puiſſe conſerver dans le monde, cette innocence de mœurs, que l'on a communément quand on y entre, & que l'on y puiſſe être toujours vertueux, & toujours naturel, ſans riſquer ſa réputation ou ſa fortune. Le cœur, & l'eſprit ſont forcez de s'y gâter, tout y eſt mode, & affectation.

Les

Les vertus, les agrémens, & les talens y sont purement arbitraires, & l'on n'y peut réussir qu'en se défigurant sans cesse. Voilà des principes que vous ne devez jamais perdre de vûe; mais ce n'est pas assez de sçavoir que pour réussir il faut être ridicule, il faut étudier avec soin le ton du monde où notre rang nous a placez, les ridicules qui conviennent le plus à notre état, ceux en un mot qui sont en crédit; & cette étude exige plus de finesse & d'attention qu'on ne peut l'imaginer.

Qu'entendez-vous, lui demandai-je, par des ridicules en crédit? J'entens, reprit-il, ceux qui dépendant du caprice, sont sujets à varier, n'ont comme toutes les modes, qu'un certain tems pour plaire, & qui pendant qu'ils sont en regne, effacent tous les autres. C'est dans le tems de leur vo-

vogue qu'il faut les saisir; souvent il y a aussi peu de fruit à les prendre, lorsqu'on commence à s'en dégoûter, que de risque à les garder, lorsqu'ils sont absolument proscrits. Mais quand on sçait, lui dis-je, que ce qui regne est un ridicule, comment peut-on se résoudre à le prendre?

Bien peu de gens, répondit-il, sont assez en état de réfléchir, pour sçavoir ce qui en est; & ceux qui pensent, se livrent souvent, même par réflexion, aux erreurs, qu'intérieurement ils condamnent le plus. Vous dirai-je davantage? C'est presque toujours à ceux d'entre nous qui raisonnent le plus profondément, que l'on doit ces opinions absurdes qui font honte à l'esprit, & ce maintien affecté qui gâte, & contraint la figure. Moi, par exemple, qui suis l'inventeur de presque tous les travers qui réussissent, ou qui du moins les per-

perfectionne, pensez-vous que je les choisisse, les entretienne, & les varie, uniquement par caprice, & sans que la connoissance que j'ai du monde, regle & conduise mes idées là-dessus? Sans sçavoir, répondis-je, toutes les raisons qui peuvent vous déterminer, je conçois que vous n'imaginez des ridicules que parce que vous les croyez des moyens de plaire dans la societé.

Oui, je le crois, repliqua-t-il: la façon dont j'ai pris dans le monde, est, je pense, une assez bonne preuve que je ne me trompe pas, & que ce n'est qu'en suivant mes traces, qu'on peut parvenir à une aussi grande réputation. Ne soyez point, au reste, arrêté par le nom que je donne aux choses qui sont en possession de seduire; tant qu'un ridicule plaît, il est grace, agrément, esprit, & ce n'est que quand, pour l'avoir usé, on s'en lasse, qu'on lui donne

ne le nom qu'en effet il mérite.

Mais, lui dis-je, à quoi s'apperçoit-on qu'un ridicule commence à vieillir? Au peu de cas que les femmes en font, repliqua-t-il. C'est, je crois, une étude bien pénible, que celle que vous me préscrivez, répondis je. Non, reprit-il, l'on peut réduire l'art de plaire aujourd'hui à quelques préceptes assez peu étendus, & dont la pratique ne souffre aucunes difficultez. Je supose d'abord, & avec assez de raison, ce me semble, qu'un homme de notre rang, & de votre âge, ne doit avoir pour objet que de rendre son nom célèbre. Le moyen le plus simple, & en même tems le plus agréable pour y parvenir, est de paroître n'avoir dans tout ce qu'on fait que les femmes en vûë, de croire qu'il n'y a d'agrémens que ce qui les séduit, & que le genre d'esprit qui leur

plaît, quel qu'il soit, est en effet le seul qui doive plaire. Ce n'est qu'en paroissant soûmis à tout ce qu'elles veulent, qu'on parvient à les dominer. Je puis aisément vous faire convenir de cette vérité ; mais avant que de vous parler des femmes, j'ai quelques conseils à vous donner sur le chemin que vous devez prendre pour plaire dans le monde. Conseils fondez, au reste, sur ma propre expérience.

Il faut d'abord se persuader, qu'en suivant les principes connus, on n'est jamais qu'un homme ordinaire, que l'on ne paroît neuf qu'en s'en écartant : que les hommes n'admirent que ce qui les frappe ; & que la singularité seule produit cet effet sur eux. On ne peut donc être trop singulier, c'est-à dire, qu'on ne peut trop affecter de ne ressembler à personne, soit par ses idées, soit

par

par les façons. Un travers que l'on possede seul fait plus d'honneur, qu'un mérite que l'on partage avec quelqu'un.

Ce n'est pas tout; vous devez apprendre à déguiser si parfaitement votre caractère, que ce soit en vain qu'on s'étudie à le démêler. Il faut encore que vous joigniez à l'art de tromper les autres, celui de les pénétrer; que vous cherchiez toujours sous ce qu'ils veulent vous paroître, ce qu'ils sont en effet. C'est aussi un grand défaut pour le monde, que de vouloir ramener tout à son propre caractère. Ne paroissez point offensé des vices que l'on vous montre, & ne vous vantez jamais d'avoir découvert ceux que l'on croit vous avoir derobez. Il vaut souvent mieux donner mauvaise opinion de son esprit, que de montrer tout ce qu'on en a; cacher sous un air inappliqué, &

étourdi, le penchant qui vous porte à la reflexion, & sacrifier votre vanité à vos intérêts. Nous ne nous déguisons jamais avec plus de soin que devant ceux à qui nous croyons l'esprit d'examen. Leurs lumieres nous gênent. En nous moquant de leur raison, nous voulons cependant leur montrer qu'ils n'en ont pas plus que nous. Sans nous corriger, ils nous forcent à dissimuler ce que nous sommes, & nos travers sont perdus pour eux. Si nous étudions les hommes; que ce soit moins pour prétendre à les instruire, que pour parvenir à les bien connoître. Renonçons à la gloire de leur donner des leçons. Paroissons quelquefois leurs imitateurs, pour être plus sûrement leurs juges; aidons les par notre exemple, par nos éloges mêmes, à se déveloper devant nous, & que notre esprit ne nous
serve

ſerve qu'à nous plier à toutes les opinions. Ce n'eſt qu'en paroiſſant ſe livrer ſoi-même à l'impertinence, qu'il n'échape rien de celle d'autrui.

Vous me ſemblez vous contredire, interrompis-je, ce dernier précepte détruit l'autre : ſi je deviens imitateur, je ceſſe d'être ſingulier.

Non, reprit-il, cette ſoupleſſe d'eſprit que je vous conſeille, n'exclut pas la ſingularité que je vous ai recommandée. L'une ne vous eſt pas moins néceſſaire que l'autre; ſans la première; vous ne frapperiez perſonne, ſans la ſeconde, vous déplairiez à tout le monde, ou du moins, vous perdriez le fruit de toutes les obſervations que vous feriez. D'ailleurs, on n'eſt jamais moins à portée de devenir ce que vous êtes, que lorſque vous paroiſſez être tout; & un génie ſupérieur

sçait embellir ce que les autres lui fournissent, & le rendre neuf à leurs yeux mêmes.

Une chose encore extrêmement nécessaire, c'est de ne s'occuper jamais que du soin de se faire valoir. On vous aura dit, peut-être même aurez-vous lû, que celui de faire valoir les autres est plus convenable : mais il me semble qu'on peut s'en reposer sur eux; & pour moi, je n'ai encore vû personne, quelque modestie qu'il affectât, qui ne trouvât toujours en fort peu de tems le secret de m'apprendre à quel point il s'estimoit, & combien je devois l'estimer moi-même.

De toutes les vertus, celle qui, dans le monde, m'a toujours paru réussir le moins à celui qui la pratique, c'est la modestie. Ne soyons pas intérieurement prévenus de notre mérite; je le veux: mais paroissons l'être : qu'une certaine con-

confiance soit peinte dans nos yeux ; dans nos tons, dans nos gestes, & jusques dans les égards que nous avons pour les autres. Sur-tout, parlons toujours, & en bien de nous-mêmes ; ne craignons point de dire & de répéter, que nous avons un mérite supérieur. Il y a mille gens à qui l'on n'en croit, que parce qu'ils ne cessent pas de dire qu'ils en ont. Ne vous arrêtez point à l'air de froideur & de dégoût avec lequel on vous écoutera, au reproche même qu'on vous fera de ne vous perdre jamais de vûë. Tout homme qui vous blâme de trop parler de vous, ne le fait que parce que vous ne lui laissez pas toujours le tems de parler de lui ; plus modeste, vous seriez martyr de sa vanité. Je ne sçai d'ailleurs, si quelqu'un qui entretient les autres de ce qu'il croit valoir, est plus blâmable que ce-

lui qui, en se taisant sur lui-même, pense qu'il fait un sacrifice à la société, & s'il n'y a pas bien de l'orgueil à se croire obligé d'être modeste.

Quoi qu'il en soit, il est plus sûr de subjuguer les autres, que de leur immoler sans cesse les intérêts de notre amour propre. Le trop grand désir de leur plaire, suppose le besoin qu'on en a. Ils ne sont jamais plus portez à nous juger avec sévérité, que lorsqu'ils nous voyent chercher servilement à nous les rendre favorables. C'est avouer que nous croyons qu'un homme nous est supérieur, que d'être timide devant lui. Cette crainte de lui déplaire, même en le flattant, ne nous le gagne pas. L'hommage que nous lui rendons, l'enhardit à nous trouver des défauts, sur lesquels, sans nos ménagemens pour lui, il n'auroit peut-être jamais

mais osé porter ses yeux : il est vrai qu'il veut bien s'y prêter, mais la bonté avec laquelle il les excuse, est une injure pour nous, que plus de confiance en nous-mêmes nous auroit épargnée. Cet orgueilleux qui pousse la facilité jusques à vouloir bien nous rassurer, qui en blâmant nos vices, nous estime assez peu pour ne plus nous dissimuler les siens, se seroit cru trop heureux d'obtenir de nous l'indulgence qu'il nous accorde, si nous n'avions pas cru avoir besoin de la sienne.

Ce n'est pas-là le seul inconvénient où nous jette la timidité : je ne prétens pas vous parler ici de celle qui ne vient que du peu d'usage que l'on a du monde, & qui ne gêne l'esprit, & la figure, que pour peu d'instans ; mais de cette timidité, qui naissant, ou du peu de connoissance que nous avons de nos avantages, ou du

trop de cas que nous faisons de ceux des autres, nous jette dans le découragement, nous rend fort inférieurs à nous-mêmes, & nous donne pour maîtres, ou nous rend égaux du moins des gens que la nature a placez au-dessous de nous.

Vous ne sçauriez donc trop présumer de vos forces, ni affoiblir assez celles des autres. Gardez-vous sur-tout de vous faire du monde une trop haute idée : n'imaginez pas que pour y briller, il faille être doué d'un mérite supérieur : si vous le croyez encore, examinez-moi, voyez, (car je vais me donner pour exemple, & cela m'arrivera encore quelquefois) voyez ce que je deviens quand je veux plaire : que d'affectations, de graces forcées, d'idées frivoles! dans quels travers enfin, ne donnai-je pas!

Pen-

Pensez-vous que je me sois condamné sans réflexion au tourment de me déguiser sans cesse ? Entré de bonne heure dans le monde, j'en saisis aisément le faux. J'y vis les qualitez solides proscrites, ou du moins ridiculisées ; & les femmes, seuls juges de notre mérite, ne nous en trouver qu'autant que nous nous formions sur leurs idées. Sûr que je ne pourrois, sans me perdre, vouloir résister au torrent, je le suivis. Je sacrifiai tout au frivole ; je devins étourdi, pour paroître plus brillant, enfin, je me créai les vices dont j'avois besoin pour plaire : une conduite si menagée me réussit.

Je suis né si différent de ce que je parois, que ce ne fut pas sans une peine extrême, que je parvins à me gâter l'esprit. Je rougissois quelquefois de mon impertinence : je ne médisois qu'avec

timidité. J'étois fat, à la vérité, mais sans graces, sans brillant, tel que beaucoup d'autres, & bien loin encore de cette supériorité qu'en ce genre, depuis je me suis acquise.

Il est sans doute aisé d'être fat, puisque quelqu'un qui craint de le devenir, a besoin de veiller sans cesse sur lui-même, & que cependant, il n'y a personne qui n'ait sa sorte de fatuité; mais il n'est pas si facile d'acquérir celle qu'il me falloit : cette *fatuité* audacieuse & singuliere, qui, n'ayant point de modèle, *soit* seule digne d'en servir.

Car quels que soient les avantages de la fatuité, il ne faut pas croire qu'elle seule réussisse, & qu'un homme qui est fat de bonne foi, & sans principes, aille aussi loin que celui qui sçait raisonner sur sa fatuité, & qui occupé du soin de séduire, & en pous-

sant l'impertinence aussi loin qu'elle peut aller, ne s'enyvre point dans ses succès, & n'oublie point de ce qu'il doit penser de lui-même. Un fat dont l'esprit est borné, & qui se croit véritablement tout le mérite qu'il se dit, ne va jamais au grand. Vous ne sçauriez imaginer combien il faut avoir d'esprit pour se procurer un succès brillant & durable, dans un genre où vous avez tant de rivaux à combattre, & où le caprice d'une seule femme, suffit souvent pour faire un nom à l'homme du monde le moins fait pour être connu. Combien de pénétration ne faut-il pas avoir, pour saisir le caractère d'une femme que vous voulez attaquer, ou, (ce qui est infiniment plus flatteur, & ne laisse pas d'arriver quelquefois) que vous voulez réduire à vous parler la première! de quelle justesse ne faut-il

pas être doué, pour ne pas se tromper à la sorte de ridicule que vous devez exposer à ses yeux, pour la rendre plus promptement sensible! De quelle finesse n'avez-vous pas besoin, pour conduire tout à la fois plusieurs intrigues, que pour votre honneur vous ne devez pas cacher au public, & qu'il faut cependant que vous dérobiez à chacune des femmes avec qui vous êtes lié! Croyez-vous qu'il ne faille pas avoir dans l'esprit bien de la variété, bien de l'étendue, pour être toujours, & sans contrainte, du caractère que l'instant où vous vous trouvez, exige de vous; tendre avec la délicate; sensuel avec la voluptueuse, galant avec la coquette. Etre passionné sans sentiment, pleurer sans être attendri, tourmenter sans être jaloux, voilà tous les rôles que vous devez jouer, voilà ce

que

que vous devez être. Sans compter encore que vous ne pouvez avoir trop d'usage du monde, pour voir une femme telle qu'elle est, malgré le soin extrême qu'elle apporte à se déguiser, & ne croire pas plus à la fausse vertu que souvent elle oppose, qu'à l'envie qu'elle témoigne de vous garder, lorsqu'elle s'est rendue.

Ce détail est étonnant, lui dis-je, il m'effraye, je sens que je ne pourrai jamais en porter le poids. J'avoue, reprit-il, qu'il n'est pas fait pour tout le monde, mais j'ai meilleure opinion de vous, que vous-même, & je ne doute pas que je ne vous voye bientôt partager avec moi, l'attention publique. Mais continuons.

Je vous ai dit que vous ne pouviez point trop parler de vous: à ce précepte, j'en ajoute un que je ne crois pas moins nécessaire; c'est qu'en général, vous

ne pouvez aſſez vous emparer de la converſation. L'eſſentiel dans le monde n'eſt pas d'attendre pour parler que l'imagination fourniſſe des idées. Pour briller toujours, on n'a qu'à le vouloir. L'arrangement, ou plutôt l'abus des mots, tient lieu de penſées. J'ai vû beaucoup de gens ſtériles, qui ne penſoient, ni ne *raiſon*noient jamais, à qui la juſteſſe & les graces ſont interdites, mais qui parlent avec un air de capacité, des choſes mêmes qu'*ils* connoiſſent le moins, joignent la volubilité à l'imprudence, & mentent auſſi ſouvent qu'ils racontent, l'emporter ſur des gens de beaucoup d'eſprit, qui modeſtes, naturels & vrais, mépriſoient également le menſonge & le jargon. Souvenez-vous donc que la modeſtie anéantit les graces & les talens; qu'en ſongeant à ce que l'on a à dire, on perd

le tems de parler, & que pour persuader il faut étourdir.

Je me souviens, lui dis-je; d'avoir vû quelquefois de ces gens que vous venez de me dépeindre; mais loin qu'ils plûssent, il me semble qu'on les accabloit de tout le mépris qu'on leur doit, & qu'on les trouvoit aussi insupportables qu'ils le sont.

Dites, répondit-il, qu'on blâmoit leurs travers, qu'on en rioit même; mais que malgré celà, ils ne plûssent pas, l'expérience y est totalement contraire. Voilà l'avantage des ridicules, c'est de séduire, & d'entraîner les personnes mêmes qui les blâment le plus.

De tous ceux qui regnent aujourd'hui, le fracas est celui qui en impose plus généralement, & sur-tout aux femmes. Elles ne regardent jamais comme vrayes passions que celles qui commen-

cent

cent par les enlever à elles-mêmes. Ces attachemens que l'habitude de se voir forme quelquefois, ne leur paroissent presque toujours que des affaires de convenance, dont elles ne croyent devoir s'occuper que médiocrement. L'impression qu'on ne leur fait qu'avec lenteur, n'agit jamais sur elles avec vivacité. Il faut, pour qu'elles aiment vivement, qu'elles ne sçachent pas ce qui les a déterminées à la tendresse. On leur a dit qu'une passion, pour être forte, devoit commencer par un trouble extrême, & il y a trop longtems qu'elles le croyent, pour pouvoir imaginer qu'elles reviennent jamais de cette idée. Rien n'est plus propre à faire naître dans leur ame ce trouble enchanteur, que cette yvresse de vous-même, qui vous faisant tout hazarder, anime les graces de vo-

tre personne, ou en couvre les défauts. Une femme admire, s'étonne, s'enchante, & parce qu'elle se refuse à la réflexion, croit que ce sont vos charmes qui ne lui en laissent pas le tems. Si par hazard elle songe à la résistance qu'elle pourroit vous faire, ce n'est que pour mieux se persuader qu'elle seroit inutile, & qu'on n'en doit point employer contre quelque chose d'aussi fort, d'aussi imprévû, d'aussi extraordinaire, enfin, qu'un coup de sympathie. Prétexte assez bien imaginé dans le fond, pour se rendre promptement, sans donner mauvaise opinion d'elles; puisqu'il n'y a point d'homme qui ne soit plus flatté d'inspirer tout d'un coup un amour violent, que de le faire naître par dégrez.

Quels que soient, lui dis-je, les avantages que l'on peut retirer d'une impudence sans bornes, je

je doute que je puiſſe jamais adopter un ſyſtême qui m'obligeroit à cacher les vertus que je puis avoir, pour me parer des vices que je n'aurois pas. Ce que vous venez de dire, eſt parfaitement beau quant à la Morale, reprit-il; mais le monde & elle, ne s'accordent pas toujours, & vous éprouverez que le plus ſouvent, on ne réuſſit dans l'un, qu'aux dépens d'autre. Il vaut mieux, encore un coup, prendre les erreurs de ſon ſiécle, ou du moins s'y plier, que d'y montrer des vertus qui y paroîtroient étrangeres, ou ne ſeroient pas du bon ton.

Du bon ton! repris-je. Vous ne ſçaurez peut-être pas encore ce que c'eſt? repartit-il d'un air railleur. Je vous avouerai, lui dis-je, qu'on m'a ſouvent ennuyé de ce terme, & d'autant plus, qu'on n'a pas encore pû me le

définir. Ce ton de la bonne compagnie, si célèbre, en quoi consiste-t-il? Les gens qui le veulent par-tout, & le trouvent à si peu de personnes, & dans si peu de choses, l'ont-ils eux-mêmes? Qu'est-ce enfin que ce ton?

Cette question m'embarrasse, répondit-il. C'est un terme, une façon de parler, dont tout le monde se sert, & que personne ne comprend. Ce que nous appellons le ton de la bonne compagnie, nous, c'est le nôtre, & nous sommes bien déterminez à ne le trouver qu'à ceux qui pensent, parlent, & agissent comme nous. Pour moi, en attendant qu'on le définisse mieux, je le fais consister dans la noblesse & l'aisance des ridicules & je vais, en vous disant tout ce qu'il faut pour avoir le ton de la bonne compagnie, vous mettre en état de juger si ma définition est juste.

Une négligence dans le maintien, qui, chez les femmes, aille jusques à l'indécence, & passe chez nous, ce qu'on appelle aisance & liberté. Tons, & manières affectées, soit dans la vivacité, soit dans la langueur. L'esprit frivole & méchant, un discours entortillé, voilà ce qui, ou je me trompe fort, compose aujourd'hui le ton de la bonne compagnie : mais, ces idées sont trop générales pour vous, étendons-les.

Quelqu'un qui veut avoir le ton de la bonne compagnie, doit éviter de dire souvent des choses pensées : quelque naturellement qu'il les exprime ; quelque peu de vanité qu'il en tire, on y trouve une affectation marquée de parler autrement que tout le monde, & l'on dit d'un homme qui a le malheur de tomber dans cet inconvenient, non qu'il a

de l'esprit, mais qu'il s'en croit.

Comme c'est à la médisance uniquement que se rapporte aujourd'hui l'esprit du monde, on s'est appliqué à lui donner un tour particulier, & c'est plus à la façon de médire qu'à toute autre chose, que l'on reconnoît ceux qui possedent le bon ton. Elle ne sçauroit être ni trop cruelle, ni trop précieuse. En général, & même lorsqu'on songe le moins à railler, ou qu'on en a le moins de sujet, on ne peut avoir l'air trop ricanneur, ni le ton trop malin. Rien n'embarrasse les autres davantage, ni ne donne une plus haute opinion de votre enjouement & de votre esprit. Que votre sourire soit méprisant, qu'une fade causticité regne dans tous vos propos. Avec de pareils secours, quelque peu de mérite qu'on ait d'ailleurs, on se distingue, parce qu'on se fait craindre,

&

& que, dans le monde, un sot qui se tourne vers la méchanceté, est plus respecté qu'un homme d'esprit, qui, trop supérieur à ces vils objets pour descendre jusqu'à eux, rit en secret des travers de son siécle, & les méprise assez pour ne pas même les blâmer tout haut.

La noble négligence qu'on veut dans les manières, quelque recommandable qu'elle soit, est peu de chose sans celle de l'esprit. Les gens du bon ton laissent au vulgaire, & le soin de penser, & la crainte de penser faux. Persuadez, d'ailleurs, que plus l'esprit est cultivé, moins il conserve de naturel, ils se sont volontairement bornez à quelques idées frivoles, sur lesquelles ils voltigent sans cesse; ou si, par hazard, ils sçavent quelque chose, c'est d'une façon si superficielle, ils en font eux-mêmes si peu

de

de cas, qu'il seroit impossible de leur donner des ridicules là-dessus. Comme rien n'est plus ignoble à une femme que d'être vertueuse, rien n'est plus indécent à un homme du bon ton, que de passer pour sçavant. L'extrême ignorance à laquelle l'usage semble le condamner, est cependant d'autant plus singuliere, qu'il est en même tems établi, qu'il ne doit hésiter sur aucune décision.

En effet, repris-je, cela ne laisse pas d'être embarrassant. Moins que vous ne croyez, répondit-il. Une profonde ignorance avec beaucoup de modestie, seroit à la vérité fort incommode, mais avec une extrême présomption, je puis vous assurer qu'elle n'a rien de gênant. D'ailleurs, devant qui parlez-vous ordinairement, pour être si inquiet sur ce que vous dites? S'il est du ton de la bonne compagnie de décider

toujours, il n'en est point de justifier jamais sa décision, & la bonne opinion que l'on a de soi-même. Ignorer tout, & croire n'ignorer rien. Ne rien voir, quelque chose que ce puisse être, qu'on ne méprise, ou ne loue à l'excès. Se croire également capable du sérieux & de la plaisanterie, ne craindre jamais d'être ridicule, & l'être sans cesse; mettre de la finesse dans ses tours, & du puérile dans ses idées, prononcer des absurditez, les soutenir, les recommencer; voilà le bon ton de l'extrêmement bonne compagnie.

Une chose m'embarrasse, interrompis-je. Comment des personnes qui n'ont rien appris, ou se sont cruës dans l'obligation de tout oublier, peuvent-elles se parler sans cesse? Il faut nécessairement avoir l'esprit bien fécond pour soutenir, sans les ressources que fournissent les diverses connois-

noissances, une conversation perpétuelle. Car enfin, je vois que dans le monde on ne tarit pas.

C'est qu'on n'y a pas de fonds à épuiser, repliqua-t-il. Vous avez remarqué qu'on ne tarissoit point dans le monde; ne vous seriez-vous pas apperçu aussi qu'on s'y parle toujours sans se rien dire; que quelques mots favoris, quelques tours précieux, quelques exclamations, de fades souris, de petits airs fins, y tiennent lieu de tout? Mais on y disserte sans cesse! repris-je. Eh bien! Oui, répondit-il, on y disserte sans raisonner, & voilà ce qui fait le sublime du bon ton. Est-ce que l'on peut sans s'appésantir, suivre une idée? On peut la proposer, mais a-t-on jamais le tems de l'établir? N'est-ce pas même blesser la bienséance que d'y songer? Oui. La conversation, pour être vive, ne sçauroit

être assez peu suivie. Il faut que quelqu'un qui parle guerre, se laisse interrompre par une femme qui veut parler sentiment. Que celle-ci, au milieu de toutes les idées que lui fait naître un sujet si noble, & qu'elle possede si bien, se taise pour écouter un couplet galamment obscène: que celui, ou celle qui le chante, cede, au grand regret de tout le monde, la place à un fragment de Morale, qu'on se hâte d'interrompre, pour ne rien perdre d'une Histoire médisante, qui, quoiqu'écoutée avec un extrême plaisir, bien ou mal contée, est coupée par des réflexions usées ou fausses, sur la Musique ou la Poësie, qui disparoissent peu-à-peu, & sont suivies par des idées politiques sur le gouvernement, que le récit de quelques coups singuliers arrivez au jeu, abrégent, dans le tems qu'on



qu'on y compte le moins ; & qu'enfin un Petit-maître, après avoir long-tems rêvé, traverse le cercle, dérange tout, pour aller dire à une femme qui est loin de lui, qu'elle n'a pas assez de rouge, ou qu'il la trouve belle comme un Ange.

Voilà un portrait bien bizarre, lui dis-je. Il n'en est pas moins ressemblant, repliqua-t-il. Au reste, il peut vous prouver qu'il n'y a personne qui ne puisse trouver dans sa vanité, ou dans la stérilité d'autrui, de quoi sentir moins le peu qu'il vaut, & se faire en dépit de la nature même, une sorte de mérite qui le met au niveau de tout le monde. Mais, vous, lui demandai-je, avez-vous le ton de la bonne compagnie ? Assurément, reprit-il, je le méprise, mais je l'ai pris. Vous avez dû vous appercevoir que je n'ose parler devant personne comme

je viens de le faire avec vous ; & quand je vous ai prié de me garder sur tout ce que je vous dirois, un secret inviolable, c'est qu'il m'est d'une extrême consequence qu'on ne sçache pas ce que je suis, & à quel point je me déguise. Je vous conseille encore un coup de m'imiter. Sans cette condescendance, vous n'acquerrez que la réputation d'un esprit dur, & peu fait pour la societé. Plus vous refuserez de vous prêter aux travers, plus on s'empressera à vous en donner. Je ne suis pas le seul qui ait senti, que pour ne point passer pour ridicule, il faut le devenir, ou le paroître du moins. Le bon ton a moins d'admirateurs qu'on ne croit, & quelques-uns de ceux qui semblent s'y livrer le plus, ne laissent pas d'être persuadez avec moi, que pour avoir le ton de la vraiement bonne compagnie, il faut avoir l'es-

l'esprit orné sans pédanterie, & de l'élegance sans affectation, être enjoué sans bassesse, & libre sans indéeence.

A présent, ajouta-t-il, nous pourrions en venir aux femmes; mais la conversation que nous venons d'avoir ensemble, a été d'une longueur si énorme, qu'avec plus d'ordre, & des idées plus approfondies, elle pourroit presque passer pour un Traité de Morale. Remettons-en le reste à un autre jour. Si vous avez autant d'envie d'apprendre que j'en ai de vous instruire, nous sçaurons aisément nous retrouver.

Au moins, lui dis-je, répondez à la question que je voulois vous faire. Pourquoi avons-nous besoin qu'une femme nous mette dans le monde? Quelque simple que cette question vous paroisse, elle tient à tant de choses, que je ne sçaurois y répondre sans m'en-

gager dans des détails immenses, repliqua-t-il; je me suis plû à l'étude des femmes, je crois à présent les connoître; je vous en parlerois trop long-tems. Eh bien! lui dis-je, effleurons la matière, quelqu'autre jour nous l'approfondirons. Non, reprit-il, il m'en coûteroit tout autant, & vous ne seriez pas bien instruit. C'est un sujet qu'il faut traiter de suite, & qui mérite une attention particuliere.

Pour moi, lui dis-je, il me semble, que ce n'est pas travailler pour ses plaisirs, que de chercher tant à connoître les femmes. Cette étude, quand on ne la perd pas de vûë, occupe l'esprit dans les tems mêmes où le sentiment seul devroit agir. D'ailleurs, je crois qu'il vaut mieux compter trop sur ce qu'on aime, que de l'examiner avec tant de sévérité. Vous supposez apparemment, repli-

qua-

qua-t-il, que ce que l'on aime doit perdre à l'examen. Je connois si peu les femmes, répondis-je, qu'il seroit peu convenable de me décider sur ce que j'en dois penser; mais je crois en même tems qu'il y en a, dont je puis, en attendant que vous m'instruisiez, penser aussi mal que je voudrai. Ne me laissez-vous point, par exemple, le champ libre sur Madame de Senanges? Oh! oui, répondit-il, mais vous serez un jour bien honteux du mal que vous m'en aurez dit, & bien plus encore, quelque tems après, des éloges que vous m'en aurez faits. Je prévois tout ce qui arrivera du dégoût que vous avez conçu pour elle, quoique fort injustement. Vous rendrez malgré vous justice à ses charmes, & qui sçait si ce n'est point par amour propre que vous dissimulez actuellement l'impression qu'elle vous

a faite? Qui sçait enfin, si dans le tems que vous paroissez si content de son absence, & du silence qu'elle garde avec vous, vous ne soupirez pas après son retour, ou ne mourez pas de douleur de sa négligence? Si cela est ainsi, repris-je, il faut avouer que les tourmens de l'amour sont bien aisez à soutenir; car on ne peut pas être moins occupé de quelque chose, que je ne le suis de Madame de Senanges. Je vous avouerai cependant que je suis surpris qu'entre deux femmes, qui me paroissent d'un égal mérite, vous ne cherchiez pas à me déterminer pour la plus jeune, & après tout, la plus aimable. Madame de Mongennes .... Je ne m'y oppose assurément pas, interrompit-il, mais je ne puis en honneur vous conseiller de la prendre; & sans entrer dans les raisons que j'ai pour cela, & qui

à présent nous meneroient trop loin, je vous dirai simplement, que Madame de Senanges vous convient mieux que Madame de Mongennes : celle-ci compteroit pour rien, même en vous ayant, le bonheur de vous plaire ; l'autre ne croiroit jamais pouvoir assez s'en faire honneur, & à l'âge où vous êtes, c'est à la plus reconnoissante, & non à la plus aimable, que vous devez donner la préférence.

Nous remontâmes alors en carosse, & nous emploïâmes le tems que nous avions encore à être ensemble, lui, à tâcher de me convaincre du besoin que j'avois de prendre Madame de Senanges, & moi à lui persuader que cela ne pourroit jamais être.

Je ne fus pas plutôt rentré, que sans faire beaucoup de réflexions à tout ce que Versac m'avoit dit, je repris mon emploi ordinaire.

naire. Rêver à Hortense, m'affliger de son départ, & soupirer après son retour, étoient alors les seules choses dont je pusse m'occuper.

Ce jour si vivement desiré, vint enfin. J'allai chez Hortense & j'appris qu'elle & Madame de Thèville étoient revenues, & sorties. Je crus, je ne sçais pourquoi, qu'elles ne pouvoient être que chez Madame de Lursay, & j'y volai. Un intérêt trop vif m'y conduisoit, pour qu'il pût être balancé par la crainte de la revoir, & d'ailleurs ma colere s'étoit affoiblie, & par le tems, & par les réflexions que, malgré moi-même, j'avois faites sur mon injustice.

Il y avoit beaucoup de monde chez Madame de Lursay, mais je n'y trouvai pas Hortense. L'espérance de l'y voir arriver, & la certitude qu'au milieu d'un cer-

cle

cle si nombreux, Madame de Lursay ne trouveroit pas un moment pour me parler, modérerent mon chagrin, & me firent rester. Elle jouoit quand j'arrivai, & sans paroître ni troublée, ni émuë de ma présence, elle ne prit avec moi que les façons que je lui avois vûës, lorsqu'il n'étois encore question de rien entre nous deux.

Après les premières politesses qu'elle me fit dans toutes les regles, sans embarras & sans affectation, elle se rendit à son jeu. J'étois auprès d'elle, & quelquefois elle me parloit sur les coups singuliers qui lui arrivoient, mais d'un air détaché: elle avoit tant de gayeté dans les yeux, je lui trouvois l'esprit si libre, que je ne pûs pas douter qu'elle ne m'eût oublié.

Les raisons que j'avois de souhaiter son indifférence me firent

recevoir avec une extrême joye, tout ce qui pouvoit me la prouver. Tout déterminé que j'étois à rompre avec elle, je ne ſçavois pas comment lui dire que je ne l'aimois plus. Le reſpect qu'elle m'avoit inſpiré, étoit en moi comme ces préjugez d'enfance, contre leſquels on ſe révolte long-tems, avant que de pouvoir les détruire.

Quelque choſe que j'en penſaſſe dans ce moment, l'eſtime que j'avois eu pour elle, me tyranniſoit encore, & me forçoit à lui déguiſer mes ſentimens. Je redoutois ſur-tout une explication, qui ne pouvoit m'être jamais que déſavantageuſe, puiſqu'il n'y avoit eu dans ſes procédez, rien qui pût juſtifier mon changement, & que j'avois à me reprocher tous les miens. Le parti que je lui voyois prendre, étoit donc le ſeul qui pût me convenir; il

nous

nous faisoit rompre sans éclat, sans altercation, sans lenteurs, & nous délivroit, l'un & l'autre, de ces conversations funestes, qui brouillent souvent les Amans qui se quittent, plus encore que leurs torts mêmes.

Au milieu de tant de sujets de joye, je ne sçai quel mouvement s'éleva dans mon cœur. Charmé qu'elle m'eût quitté, je ne concevois pas qu'elle l'eût pu faire aussi promptement. Je craignis, à ce qu'il me sembla, que sa froideur ne fût affectée, & que je ne la dûsse qu'à la contrainte, que le monde qui étoit chez elle, lui imposoit. Sans connoître beaucoup l'amour, j'imaginois qu'il ne s'éteint pas tout d'un coup; qu'on peut, dans un violent accès de jalousie, former le projet de ne plus aimer, mais qu'on ne l'exécute pas; que souvent on se déguise ses

ses sentimens, qu'on veut même les cacher à l'objet qui les fait naître, mais que cette dissimulation coûte trop pour durer longtems, & qu'on ne sort souvent de cette feinte tranquillité, que pour éclater avec moins de ménagement. De ce raisonnement je concluois, que Madame de Lursay pouvoit bien n'être pas aussi libre qu'elle me le paroissoit, & que j'étois peut-être assez malheureux pour en être plus aimé que jamais.

Pour m'en éclaircir, je l'étudiois avec soin, & plus par l'examen que j'en faisois, je trouvois de quoi m'assurer que son changement étoit réel, plus je sentois diminuer la joye que d'abord il m'avoit causée. Sans pénétrer la cause du trouble qui se répandoit dans mon ame, je m'y plongeai tout entier : je devins rêveur; & me croyant toujours charmé d'a-

voir

voir perdu Madame de Lursay, je cessai cependant de lui sçavoir si bon gré de son inconstance.

Je me demandai enfin, quelle étoit la sorte d'intérêt qui m'attachoit aux mouvemens d'une femme que je n'aimois plus, & que je n'avois même jamais aimée. En effet, que m'importoit-il qu'elle m'eût ôté son cœur, & que pouvois-je avoir à craindre, que le malheur d'en être encore aimé?

Ce que je me disois là-dessus étoit sensé, & à force de me le redire, je crus avoir triomphé de ma vanité. Ce n'étoit pas sans dessein que Madame de Lursay cherchoit à la mortifier, & ce ne fut pas non plus sans succès.

Sa partie finit: elle me proposa de jouer avec elle, je l'acceptai. Mon oisiveté m'ennuyoit, & je me flattai que l'occupation du jeu m'enleveroit à des idées qui com-

commençoient à m'être importunes. Je jouai donc, mais avec une distraction extrême, & n'osant presque jamais regarder Madame de Lursay, dont l'air assuré & tranquille ne se démentoit pas, & qui se livroit avec intrépidité aux remarques qu'elle voyoit que je faisois sur elle.

Jusques-là, je pouvois croire simplement que je n'étois plus aimé, & elle ne m'avoit pas encore donné lieu de penser qu'elle en aimât un autre.

Le Marquis de *** qui jouoit avec nous, & qu'elle avoit ramené de la campagne, lui parut apparemment propre à me donner de l'inquiétude, elle commença à lui soûrire, à le regarder fixement, & à lui faire enfin, de ces agaceries qui, quoique peu fortes en elles-mêmes, répétées, deviennent décisives.

Sans se compromettre au point de

de lui donner des espérances, & de s'attirer une declaration dont elle auroit été embarassée, elle en fit assez pour me faire croire que, non contente de rompre avec moi, elle cherchoit à se consoler de ma perte, & que c'étoit assurément un commencement d'avanture. Je ne la regardois jamais que je ne trouvasse ses yeux attachez sur le Marquis, & elle ne s'appercevoit pas plûtôt de l'attention avec laquelle je l'examinois, qu'elle ne les ramenât précipitamment sur ses cartes, comme si ç'eût été à moi sur-tout qu'elle eût voulu cacher ses sentimens.

Ce manége à la fin, m'impatienta : ce n'étoit pas qu'il interessât mon cœur; mais il me sembloit que je jouois-là un rôle désagréable & qu'au moins elle auroit dû me l'épargner. Je me sentois pour elle un mépris. Elle m'in-

m'inſpiroit une indignation, qu'à peine je pouvois diſſimuler !

Verſac ne m'a pas trompé, me diſois-je, & je ne ſçai pas comment on ne donne que le nom de Coquette à une femme de cette eſpece. Jamais on n'a agi avec moins de menagement. Qu'elle ait ceſſé de m'aimer, cela eſt ſimple, ſon changement m'oblige, & à Dieu ne plaiſe que je veuille le lui reprocher ! Mais que rien ne l'arrête, & qu'avec plus d'indécence qu'elle n'en peut trouver à Madame de Senanges, que ſans m'avoir dit du moins qu'elle vouloit rompre avec moi, ſans que ma préſence la contraigne, ſans être ſûre même que je ne l'aime plus, elle ſe livre avec tant de fureur à un nouveau goût, c'eſt, je l'avoue, ce que je n'aurois jamais oſé imaginer. Mais elle ne m'a pas aimé, reprenois-je, je n'ai été comme

Pran-

Pranzi, & mille autres, que l'objet de son caprice. L'homme qui lui plaît aujourd'hui, lui sera inconnu demain, & j'aurai bientôt le plaisir de lui voir un successeur.

Pendant que je m'entretenois d'une façon si peu flatteuse pour elle, je ne songeois point à m'observer, & mon air froid & brusque ne lui permettoit pas d'ignorer ce qui se passoit dans mon cœur. Il m'échapoit des mouvemens d'impatience qu'elle sçavoit bien qu'ordinairement le jeu ne me donnoit pas, & que je ne pouvois pas même alors rejetter sur lui. Je regardois ma montre à chaque instant, & comme si ce n'eût pas été assez d'elle pour m'apprendre l'heure qu'il étoit, je consultois encore celles des autres. Madame de Lursay m'interrogea deux fois, sans pouvoir tirer de moi, rien qui repondît à

mon cœur n'auroit plus retrouvé en elle qu'un objet indifférent, & peut-être méprisé.

Ce fut ce qui n'arriva pas. Madame de Lursay sçavoit combien il seroit dangereux pour elle de me détromper: elle n'avoit pas besoin de m'étudier, pour démêler ce qui se passoit dans mon ame. J'aurois été le premier sur qui son stratagême, tout usé qu'il étoit, auroit été sans puissance; mais pour qu'il fît tout ce qu'elle en attendoit, il falloit le pousser jusques où il pouvoit aller. Je n'étois encore qu'ébranlé, & elle me vouloit vaincu.

La partie où elle m'avoit engagé, ne fut pas si-tôt finie, que dans mon premier mouvement de dépit, je m'approchai pour prendre congé d'elle; mais d'un air si contraint, qu'elle sentit bien qu'elle n'auroit pas de peine à me faire rester.

Où

Où voulez-vous aller? me dit-elle gaiement. Quelle folie! Il est si tard! J'ai compté sur vous. Vous me désobligerez de ne pas demeurer ici. Je vous désobligerois bien plus d'y rester, répondis-je d'un ton ému, & je ne pars que pour ne vous pas déplaire. C'est, reprit-elle, sans me contraindre en aucune façon, que je cherche à vous retenir. J'ai toujours beaucoup de plaisir à vous voir. Je ne conçois pas sur quoi vous pouvez jamais vous croire de trop chez moi. On est accoûtumé à vous y voir vivre avec une extrême liberté; & l'on doit être surpris, je dois l'être toute la premiere, de vous voir aujourd'hui faire des façons depuis si long-tems bannies d'entre nous. Je les crois à présent, Madame, repartis-je, plus nécessaires que jamais.

Quelle idée! répondit-elle en

haussant les épaules ; que vous êtes déraisonnable ! Ah ! que je le suis peu, Madame, repliquai-je, & que vous sçavez bien . . . . . Enfin, (interrompit-elle en se levant comme si elle eût craint d'entrer dans le moindre détail) vous êtes le maître, je ne prétens pas vous gêner. Restez, vous me ferez plaisir. Partez, si ce que je vous propose, ne vous en fait pas.

Je crus voir à son air froid, qu'elle avoit dans le fond envie que je partisse ; & qu'elle destinoit, sans doute, l'après souper au Marquis. Je me fis un plaisir secret de les gêner par ma présence, & de me donner d'ailleurs la douce satisfaction, de voir Madame de Lursay se dégrader de plus en plus à mes yeux, & justifier tout le mépris que je croyois avoir pour elle.

Peu de tems après on servit.

Sans

Sans y penser, à ce que je croyois, & uniquement par habitude, je voulus me mettre auprès de Madame de Lursay. Elle s'en apperçût ; & loin de paroître m'en sçavoir gré, elle arrangea les choses de façon, que ce fut le Marquis, que je regardois toujours comme mon successeur, qui se mit à la place où je désirois d'être. Quoique cette préférence qu'elle lui donnoit sur moi, eût été habilement conduite, elle ne m'échapa pas, & j'en ressentis un dépit extrême. Si elle m'avoit offert cette place, il est constant que je ne l'aurois pas prise : mais je ne pûs, sans colere, la voir remplir par un autre.

Bien-tôt le souper s'anima. Madame de Lursay, qui après avoir mortifié ma vanité, vouloit me plaire, n'épargna rien pour y réussir. Cette séduisante coquetterie, plus puissante sur

nous que la beauté même, ces airs agaçans que nous méprisons quelquefois, & auxquels nous cedons toujours, les soûris les plus tendres, les regards les plus vifs, tout fut, & inutilement, employé. Persuadé que le seul désir d'engager mon Rival, lui donnoit tous ces charmes, je me révoltai contr'eux. Son enjouement me parut contraint, son esprit apprêté, & les graces dont elle venoit de s'embellir, me sembloient peu faites pour son âge. Je regardois tout avec des yeux jaloux. Mon cœur étoit troublé par la colere, mais tranquille du côté de l'amour. Du moins, tout entier à la haine que m'inspiroit Madame de Lursay, n'eus-je pas lieu de me douter que je la trouvois belle.

Nous marquons trop nos désirs, ils agissent trop sensiblement sur nous, pour qu'ils puissent échapper à la femme même la

moins

moins habile. Madame de Lursay, qui n'étoit point dans le cas de pouvoir se méprendre à mes mouvemens, connut à la froideur de mes regards, qu'elle ne faisoit pas sur moi une aussi vive impression qu'elle l'auroit désiré. Il est à croire qu'elle craignit de m'avoir trop laissé penser qu'elle ne songeoit plus à moi, puisque, sans quitter absolument son premier projet, elle commença à me regarder avec moins de tiédeur que je ne lui en avois vû jusques-là.

Elle en faisoit trop peu pour me tirer de l'état où elle m'avoit mis, & elle fit cependant bien de n'en pas risquer davantage. Quand elle m'auroit séduit alors au point où elle le vouloit, que pouvoit pour elle une séduction momentanée que mes réflexions auroient détruite, ou qui se se-

roit dissipée d'elle-même, avant qu'elle pût la saisir, & qui peut-être, pour avoir été précipitée, m'auroit usé l'imagination inutilement, & moins disposé à être sensible, quand il lui importeroit le plus que je le fusse?

Elle étoit assez sage pour faire ces réflexions, & sans doute elle les fit. Le souper continua, sans qu'elle parût avoir pour moi, plus que ces soins d'usage dans la société, & que les femmes ont pour les hommes qui leur sont le plus indifférens, quand elles vivent avec eux. Ses discours furent aussi mesurez que ses regards, & elle se conduisit avec tant d'adresse, qu'après m'avoir d'abord donné lieu de croire qu'elle avoit sérieusement rompu avec moi, & qu'elle songeoit même à s'engager avec un autre, je dûs en sortant de table, espérer seulement qu'il ne

ne seroit pas impossible, de la faire ressouvenir qu'elle m'avoit aimé ; & de la retrouver plus tendre qu'elle ne l'avoit jamais été pour moi.

Quoique vain, comme je l'étois, il fut naturel que je songeasse à la rengager, & que les désirs dussent être la suite de mes mouvemens, ce ne fut pas ce qui m'occupa. J'étois piqué de n'être point regretté de Madame de Lursay, & ne la regrettois pas. Peu de tems, même après le souper, ayant presque perdu de vûë l'objet qui m'avoit déterminé à rester chez elle, je fus prêt à suivre quelques personnes qui en sortoient.

Qu'elle reste, me dis-je, avec cet heureux amant qui me succede. Qu'ils passent ensemble la plus charmante des nuits. Que m'importent leurs plaisirs, pour vouloir les troubler ? Je n'aime

pas, pourquoi ferois-je jaloux ?

En conséquence de ce raisonnement, je me levois, lorsque le Marquis, à qui je supposois une si grande impatience de se trouver seul avec Madame de Lursay, lui dit qu'il alloit prendre congé d'elle. Ce discours me surprit. Je crus qu'elle feroit des efforts pour le retenir; mais après lui avoir représenté froidement, qu'il pourroit la quitter plus tard, elle le laissa partir, sans prendre seulement avec lui, jour pour le revoir.

Une si grande indifférence, après ce qui s'étoit passé, ne me parut pas naturelle. Loin d'imaginer qu'ils ne pensoient pas l'un à l'autre, & que mes soupçons étoient mal fondez, je crus au contraire, comme ils s'étoient long-tems parlé bas, & que pendant cette conversation, elle avoit eu un air mystérieux, & em-

embarassé, que leurs arrangemens étoient pris, que cette prompte retraite du Marquis n'étoit que simulée, & qu'à peine le peu de monde qui étoit encore chez Madame de Lursay, l'auroit quittée, qu'il y reparoîtroit.

Cette idée n'étoit rien moins que romanesque, & je pouvois l'avoir, sans blesser la vraisemblance, & nos usages. Je pensai aussi, qu'il y auroit autant de finesse à troubler Madame de Lursay dans son rendez-vous, qu'il y en avoit eû à le deviner. Je me fis une joye maligne de rester si long-tems chez elle, que le Marquis s'en impatientât, & pût même penser que, sans avoir été heureux, ou sans l'être encore, je ne pouvois pas avoir le droit d'être importun, au point où je me promettois de le lui paroître.

A tant de raisons, il s'en joignit une à laquelle je ne fus pas insensible,

sible, & qui, plus que toutes les autres, me porta à desirer une conversation particuliere avec Madame de Lursay. J'étois persuadé qu'elle m'avoit trompé, & que je ne devois jamais lui pardonner la fausseté d'avoir voulu me paroître respectable. Il me sembloit, que ne voulant plus la revoir sur le pied où nous avions été ensemble, il y alloit de ma gloire à lui apprendre combien j'étois instruit, & à lui ôter le plaisir de croire que je conservois pour elle, toute l'estime qu'elle se flattoit de m'avoir inspirée; que je ne pouvois pas, pour exécuter ce projet, saisir un meilleur tems que celui, où malgré cette rigide vertu, dont par trois mois de soins, je n'avois pas pû triompher, elle donnoit des rendez-vous à quelqu'un qui, peut-être, n'avoit eu ni le tems, ni le desir de lui en demander. Je me fai-

fois enfin, un tableau si touchant de la confusion où je ne doutois pas qu'elle ne tombât, & de l'impatience où je la mettrois, qu'il me fut impossible de m'en refuser le spectacle.

Occupé de ces agréables idées, j'attendois le moment où je pourrois les voir remplies; il vint enfin. Je fis semblant de sortir avec tous les autres, & je dis adieu à Madame de Lursay d'un air si naturel, qu'elle m'en parût choquée. Je restai quelque tems dans l'antichambre à parler bas à un de mes gens, à qui je n'avois rien de particulier à dire; & tous les équipages sortis, je rentrai.

Je trouvai Madame de Lursay sur un canapé où elle rêvoit. De quelque courage que je me fusse armé, je ne me vis pas plutôt seul avec elle, que je fus fâché de m'y être renfermé, & que j'eusse bien voulu n'avoir pas imaginé

que j'avois tant de choses à lui dire. Toutefois, la nécessité de me tirer heureusement d'une avanture où je m'étois embarqué moi-même, le dépit que sa vûë m'inspiroit, & le plaisir de la mortifier, me rendirent ma fermeté.

Quoi! c'est vous, me dit-elle avec étonnement. Oserois-je vous demander pourquoi vous revenez? Que voulez-vous qu'on pense de vous voir rester ici? Je crois, Madame, répondis-je d'un air railleur, que ce n'est pas de ce qu'on en peut penser que vous êtes inquiéte, & qu'un soin plus important vous tourmente. Je n'ai jamais répondu à ce que je n'entendois pas, repliqua-t-elle, ni demandé ce que je ne me souciois pas d'apprendre; ainsi, sans vous interroger sur le sens de ce que vous venez de me dire, je vous prierai simplement de vouloir

loir bien ne pas rester chez moi, à l'heure qu'il est. Je sçai, repris-je, combien je vous obligerois de partir, mais il n'est qu'une heure, & je voudrois bien que vous me permissiez d'en passer encore quelques-unes auprès de vous. La proposition est sans doute fort honnête, répondit-elle, en contrefaisant le ton poli dont je lui parlois, & je suis sincérement fâchée de ne pouvoir pas l'accepter. Vous le pouvez, Madame, repris-je, & j'ai peut-être assez de choses à vous dire pour vous faire passer sans ennui, le tems que je vous supplie de vouloir bien m'accorder.

Quand je voudrois bien n'en pas douter, répartit elle, les instans que vous prenez pour cela, n'en seroient pas mieux choisis ; & d'ailleurs, vous pouvez avoir beaucoup de choses à me dire, sans qu'elles ayent de quoi me

plaire : car entre nous, & sans vouloir vous rien reprocher, je ne vois pas que jusques ici vous m'ayez amusée beaucoup. Vous serez ce soir plus contente de moi, Madame, répondis-je, & la certitude que j'en ai, m'a fait hazarder une demande que je ne suis pas surpris que vous trouviez indiscréte. Je n'ignore aucune des raisons qui vous la font paroître telle. Je sçais que je remplis des momens que vous aviez destinez à des plaisirs plus doux que celui de m'entendre, & que, sans compter l'impatience que je vous cause, vous avez à partager celle de quelqu'un, qui, peut-être, en gémissant de l'obstacle que j'apporte à ses plaisirs, ne vous croit pas absolument innocente du chagrin que je lui fais.

Voilà sans contredit, s'écria-t-elle une belle phrase! elle est d'une élégance, d'une obscurité, & d'u-
ne

ne longueur admirables! Il faut, pour se rendre si inintelligible, furieusement travailler d'esprit. Si vous me le permettez, lui dis-je, je serai plus clair. Oh! je vous le permets, reprit-elle vivement, j'ose même vous en prier. Je ne serai pas fâchée de connoître toutes les petites idées qui vous occupent : elles doivent être rares. Mais, pardonnez-moi, Madame, ces idées que vous croyez rares, sont assez généralement répandues. Le préambule m'excede, Monsieur, reprit-elle brusquement, venons au fait; venons-y donc, répondis-je en rougissant de colere.

Vous avez cru long-tems, Madame, continuai-je, que vous pourriez m'en imposer toujours, & que, sur la belle résistance qu'il vous a plû de me faire, j'estimerois votre conquête assez, pour croire que j'aurois été le seul qui

l'eût

l'eût faite, & pour vous en tenir compte sur ce pied-là. Vous l'avez cru, & vous aviez raison... Asseyez-vous, Monsieur, interrompit-elle tranquillement, ce début m'annonce quelque chose de long, & je serai charmée que vous soyez à votre aise.

Je m'assis vis-à-vis d'elle, & quoiqu'un peu déconcerté par son air ironique, je poursuivis ainsi:

Je vous disois, Madame, que vous aviez raison de croire que je me trouverois infiniment heureux de vous plaire. Ma jeunesse, & le peu d'usage que j'avois du monde, vous répondoient de ma crédulité, & si j'avois été plus instruit, vous auriez dû compter moins sur elle. Vous n'avez pas eu besoin de beaucoup d'artifice; vous pouviez même en employer moins que vous n'avez fait, & c'étoit penser de moi trop avantageusement, que de croire

qu'il

qu'il fallût, pour me tromper, tout le manége dont vous vous êtes servi. Oui, Madame, je l'avouerai, je vous respectois trop aveuglément pour oser douter un instant que vous ne fussiez telle que vous vouliez me le paroître, que vous n'eussiez toujours vécu loin de l'amour, que ce ne fût en vain qu'on avoit attaqué votre cœur, & que je ne fusse le premier qui eût pû le rendre sensible.

Vous l'avez cru, interrompit-elle; mais il me semble que pensant avantageusement de moi, vous n'aviez pas mauvaise opinion de vous-même. Ce n'étoit assurément pas vous estimer peu, que de vous croire fait pour séduire une femme, qui, jusques à vous, avoit si bien résisté. Eh bien! ensuite d'une idée aussi modeste, que pensâtes-vous?

Ne me la reprochez pas, Madame, repris-je avec émotion, vous

vous y gagniez plus que moi. Si je ne vous avois regardée que comme une femme ordinaire, je vous aurois peut-être moins aimée, & j'ose douter que vous eussiez été satisfaite de ne m'avoir inspiré qu'un goût foible, peu digne de vos charmes, & qu'il n'auroit pas été décent à vous de recompenser.

Mon extrême timidité, & les peines que j'eus à vous parler de mon amour, durent vous apprendre que j'avois peu d'espérance de vous plaire, & vous prouver tout le respect que vous m'aviez fait naître.

A votre âge, dit-elle, qu'on respecte ou non une femme, on est de même auprès d'elle, & je ne vois pas, à propos de quoi vous voudriez que je vous tinsse compte d'un mouvement de crainte que je devois plus à votre imbécillité, qu'au respect que vous aviez pour moi. Quel-

Quelle qu'en fût la cause, repris-je, mon trouble ne vous en étoit pas moins agréable, & vous deviez être flattée de me voir des craintes, que peut-être vous ne deviez pas m'inspirer.

Mais non, repliqua-t-elle, le plaisir qu'elles m'ont donné, a été médiocre. Les choses ridicules n'amusent pas long-tems. Poursuivez. Eh bien! Vous ne deviez pas m'estimer autant que vous avez fait, & vous vous en repentez, n'est-il pas vrai? Après.

On m'a détrompé, Madame, j'ai appris combien mes craintes étoient déplacées, & je ne me consolerois jamais du ridicule qu'elles m'ont donné, si le plaisir de me les voir, ne vous en avoit pas coûté d'autres.

Oui, répartit-elle avec un extrême sang froid, je ne disconviens pas qu'elles ne m'ayent fait jouer plus d'une fois un assez mau-

mauvais personnage, mais c'étoit précisément par cette raison qu'elles ne pouvoient pas m'amuser.

Je ne les aurois pas aujourd'hui, repris-je d'un ton menaçant.

Ce seroit peut-être un peu tard que vous voudriez vous en défaire, repliqua-t-elle, & vous ferez tout aussi-bien de les garder. Mais, dites-moi, j'ai donc eu le cœur extrêmement tendre? Vous sçavez sans doute toutes mes avantures, pourrois-je espérer de vous, la complaisance de me les raconter?

Je craindrois d'abuser de votre patience, répondis-je fort embarrassé des impertinences que je lui disois, & du peu de cas qu'elle sembloit en faire.

Ce n'est-là qu'un mot, repartit-elle, & un mot aussi mauvais qu'il est impoli; mais je vous le

par-

pardonne. Vous ignorez avec les femmes jusques à la façon dont on doit leur parler. Ce que vous venez de me dire, par exemple, n'est mal que par votre faute. Mieux dit, il auroit été plaisant. Passons.

Sans vouloir, repris-je outré de fureur, entrer dans un détail qui seroit fort inutile, je puis vous dire simplement, qu'on m'en a assez appris pour me faire sentir votre fausseté avec moi, & me faire regretter toute ma vie d'en avoir été la dupe.

A votre tour, ne me reprochez pas cela, répondit-elle en riant. Ce n'est pas de ma finesse que vous avez été la dupe, c'est de votre peu d'expérience. Pourquoi voulez-vous m'imputer vos bévûës? Devois-je vous apprendre à quel point vous me plaisiez, & vous dire, moment à moment, l'impression que vous faisiez sur moi?

moi? Ce soin, de ma part, eût sans doute été fort obligeant; mais m'auriez-vous pardonné de le prendre? N'étoit-ce pas à vous à connoître, & saisir mes mouvemens? Est-ce ma faute enfin, s'ils vous ont tous échapé? Et quelqu'un avant vous, s'est-il jamais avisé de faire des reproches aussi ridicules que ceux que vous me faites? Est-ce ici du moins qu'ils finissent?

Il ne me reste plus, répliquai-je confondu de sa façon de me répondre, qu'à vous féliciter sur le prétexte que vous avez pris pour rompre avec moi: sur le secret avec lequel vous avez formé cette partie de campagne, dont vous ne m'avez averti que lorsqu'il ne me restoit pas le tems de m'arranger pour vous y suivre; & enfin sur l'amour prompt que vous avez pris pour le Marquis, que je retiens caché dans un re-

coin de votre cabinet, & qui, sans doute, attend avec impatience que vous vouliez bien me congédier. Je crois en effet, ajoutai-je, que j'ai retardé les instans de son bonheur, assez pour ne devoir plus y mettre d'obstacle, & je vais.... Non, Monsieur, interrompit-elle, je vous ai si patiemment écouté, que je dois croire que vous voudrez bien m'accorder la même grace. J'en demande pardon au Marquis, mais dût-il s'impatienter d'une conversation si peu faite pour lui, je ne sçaurois me refuser le plaisir de vous répondre. Ce n'est pas pour vous que je le veux faire. Ma réputation ne dépend ni de vous, ni des gens qui prennent à tâche de la noircir. On ne peut, à votre âge, juger sainement de rien, & moins encore des femmes que de toute autre chose. Vous n'êtes fais, ni pour

pour être écouté, ni pour être cru, & vous pouvez, sans tirer à conséquence, penser aussi mal de moi, que vous pensez bien de vous-même. Ce n'est pas sur vos discours que le Public me jugera; ainsi ma justification, n'est pas ce qui m'intéresse, c'est le plaisir de vous confondre, de dévoiler votre mauvaise foi, & vos caprices, & de vous faire enfin rougir de vous-même.

Je vais, continua-t-elle, commencer par vous parler de moi: vous ne pourrez pas croire que ce soit par amour-propre. Je suis forcée de rappeller des faits qui m'avilissent, & vous m'avez mise dans le cas de ne pouvoir jetter les yeux sur moi-même, sans me mépriser des erreurs dans lesquelles vous m'avez fait tomber.

Vous me connoissez depuis long-tems. Liée à votre mere par l'amitié la plus tendre, je vous ai

aimé

aimé avant que je sçusse si vous méritiez de l'être, avant que vous sçussiez vous-même ce que c'est que d'être aimé, & sans que je pûsse imaginer que le goût que j'avois pour vous, pût me conduire, où j'ose enfin avouer que je suis.

Eh! quelle apparence en effet que je dûsse craindre de vous trop aimer? Quand j'aurois pû prévoir que vous penseriez à moi, devois-je imaginer que vous me rendriez sensible, & qu'un évenement si peu vraisemblable, dût un jour, être compté parmi ceux de ma vie. Je ne l'ai pas cru, & vous ne pouvez pas me le reprocher. Toute autre que moi, ne vous auroit pas craint davantage, & à ne considérer que votre âge & le mien, (je laisse à part ma façon de penser) ma sécurité étoit bien naturelle.

Ce fut donc non seulement

ſans craindre pour moi-même, mais encore ſans faire la moindre réflexion ſur vous, que je vous vis chercher à me plaire. Vos ſoins plus marquez, vos viſites plus fréquentes, & plus longues, & le plaiſir qu'il ſembloit que vous priſſiez à me voir, ne me parurent que les effets de notre ancienne amitié. Vous entriez dans le monde, vous commenciez à vous former, & il étoit tout ſimple que vous me cherchaſſiez avec plus d'ardeur que vous ne l'aviez fait dans votre enfance. Ce que vous me diſiez ſur l'amour, l'acharnement avec lequel vous m'en parliez, & la difficulté que je trouvois à vous faire porter votre eſprit ſur d'autres matières, ne furent à mes yeux que les ſuites de la curioſité d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer ſur un ſentiment qui commence à troubler ſon cœur,

ou sur des idées qui occupent son imagination. Vos regards ne m'instruisirent pas mieux, & je désirois si peu de vous plaire, que je ne pûs jamais penser que je vous plaisois. Votre embarras enfin me fit naître l'envie de sçavoir ce qui vous agitoit, & croyant n'être que confidente, je me trouvai intéressée pour moi-même dans vos secrets. Vous devez vous souvenir que je n'oubliai rien pour vous enlever à une fantaisie qui me paroissoit deplacée, & dont j'étois fâchée d'être l'objet. Mon amitié pour vous, votre jeunesse, une sorte de pitié m'empêcherent de vous imposer silence aussi durement que j'aurois dû le faire. Je crus d'ailleurs pouvoir m'amuser de la façon dont un cœur qui en est à sa première passion, la sent, & la conduit. Cet amusement, qui d'abord ne fut pas plus dangereux

que je ne l'avois cru, le devint enfin. Je vous perdois avec plus de regret, vous attendois avec impatience, & votre vûë me faisoit sentir des mouvemens, qu'avant que vous m'eussiez parlé, je ne connoissois pas. Je reconnus alors la nécessité de vous fuir, mais je ne le pouvois plus. Un je ne sçais quel charme, trop foible dans sa naissance pour que je crûsse avoir besoin de le combattre, m'attachoit à vos discours. Je me les répétois quand vous les aviez finis. Je m'arrachois avec peine, & toujours trop tard, au plaisir de vous entendre. Cet affreux intervalle de votre âge au mien, & qui m'avoit d'abord si sensiblement frappée, disparut à mes regards. Chaque jour que nous passions à nous voir, me sembloit vous donner des années, ou m'ôter des miennes. L'amour seul pouvoit m'a-

veu-

veugler à ce point ; & croire que nous pouvions être faits l'un pour l'autre, étoit une preuve trop sûre du mien, pour pouvoir le méconnoître. Loin de chercher à me le dissimuler encore, je ne craignis pas de m'examiner, & quoique ce que je trouvai pour vous dans mon cœur, m'effrayât, je ne me crus pas sans ressource. Comme je ne souhaitois pas d'être vaincue, je ne voulois pas voir que je l'étois déja. Convaincue enfin de l'extrême tendresse que vous m'aviez inspirée, je cherchai du moins à retarder ma chûte, & à m'épargner la honte & le danger de la derniere foiblesse. Votre peu d'expérience m'aidoit dans mon projet, & je jouissois du plaisir de vous voir amoureux, d'autant plus paisiblement, que je craignois moins de me voir devenir trop coupable.

Il n'est donc pas extraordinai-

re, Monsieur, ajouta-t-elle, que je ne vous aye pas dit que je vous aimois, lorsque je ne vous aimois pas encore. Il ne l'est point davantage, qu'après que mes sentimens pour vous m'ont été connus, j'aye fait ce que j'ai pû pour vous les cacher. C'étoit à vous à tâcher de les découvrir ; & si je puis vous le dire, c'est à vous, & non à moi *qu'il a plû de faire une belle résistance.*

Mais, Madame, répondis-je en begayant, je n'ai pas, à ce qu'il me semble, eu tort de vous le dire, vous convenez vous-même que vous m'avez résisté ; & vous concevez bien que... Vous hésitez ! interrompit-elle, achevez. Que voulez-vous que je vous dise, Madame, repliquai-je plus déconcerté que jamais, l'expression dont je me suis servi a pû vous choquer, je suis fâché certainement qu'elle vous ait déplu, je

je..... mais, ajoutai-je, voyant que je ne sçavois ce que je lui dirois; il est tard, & vous voulez bien que je prenne congé de vous. Non, Monsieur, répondit-elle, je ne le veux pas. Ce que j'ai à vous dire encore, ne peut se remettre, & les articles qui me restent à traiter avec vous, sont les plus importans pour moi.

Je me remis sur mon siége, fort étonné de ce que c'étoit moi qui étois confondu. Mon embarras augmenta encore quand elle m'ordonna (sans raison apparente à ce que je crus) de m'asseoir sur un fauteuil qui touchoit à son canapé, ce qui me mettoit beaucoup plus près d'elle que je n'étois d'abord. J'obéis en tremblant, sans oser la regarder, & avec une sorte d'émotion tendre, que le récit qu'elle venoit de me faire, m'avoit involontairement donnée. Il est donc vrai,

continua-t-elle, que je vous ai aimé. Je pourrois n'en pas convenir, puisque je ne vous l'ai jamais dit affirmativement; mais après ce qui s'est passé entre nous, ce détour seroit aussi inutile que déplacé, & il vaudroit mieux pour moi que je vous eûsse dit mille fois que je vous aime, que de vous l'avoir une seule, prouvé comme j'ai fait. J'avoue même que je pourrois avoir plus à me reprocher, que je vous dois plus qu'à ma raison, le bonheur de n'avoir pas entierement succombé, & que si vous aviez pû connoître toute ma foiblesse, je serois aujourd'hui, de toutes les femmes, la plus à plaindre. *Ce n'est pas que je m'estime davantage de vous avoir échapé; mais dans l'état où sont les choses, ce m'est une sorte de consolation de ne vous avoir pas tout sacrifié*........................

Elle appuyoit avec tant de plaisir sur cette consolation, & je me trouvai dans l'instant si ridicule de la lui avoir laissée, qu'il s'en fallut peu que je ne formasse le dessein de lui enlever un avantage dont elle paroissoit si vaine. Je levai les yeux sur elle un moment, & je la trouvai si belle ! elle étoit dans une attitude si négligée, si touchante, & toutefois si modeste! ses yeux qu'elle laissa tendrement tomber sur moi, m'assuroient encore de tant d'amour, qu'il se glissa dans mes sens, je ne sçais quel trouble, qui me disposant mieux à l'écouter, me rendit cependant plus distrait.

Vous m'accusez, ajouta-t-elle en me fixant toujours, d'avoir voulu vous paroître respectable, & vous m'en faites un crime. Qu'aurois-je fait, que je n'eusse dû faire ? Si pour vous donner bonne opinion de moi, j'a-

vois eu des vices à déguiser, des avantures malheureuses à couvrir, & qu'enfin je n'eusse pû, sans risquer de vous perdre, me montrer à vos yeux, telle que j'aurois été, pensez-vous que j'eusse été blâmable de chercher à vous en imposer? D'ailleurs, quand il auroit été vrai que, par des éclats indécens, j'eusse deshonoré ma jeunesse, auroit-il été impossible que je fûsse revenue à moi-même? Vous ne le sçavez pas encore, Monsieur, mais vous apprendrez quelque jour, qu'il ne faut pas toujours juger les femmes sur leurs premières démarches; que telle a paru avoir l'ame corrompue, qui n'avoit qu'une imagination déreglée, ou une foiblesse de caractère, qui ne lui a point permis de résister au torrent, & au mauvais exemple: que s'il est presque impossible de se corriger des vices du cœur, on

revient

revient des erreurs de l'esprit, & que la femme qui a été la plus galante, peut devenir, par ses seules réfléxions, ou la femme la plus vertueuse, ou la Maîtresse la plus fidelle.

Vous dites encore que j'ai voulu vous faire penser, qu'avant que mon cœur fût à vous, il n'avoit été à personne. S'il est vrai que ç'ait été mon intention, je suis coupable d'une étrange fausseté. Non, Monsieur, j'ai aimé, & avec toute la violence possible. Si je n'avois pas connu l'amour, vous me l'auriez vû redouter moins. Peut-être prendrez-vous, de l'aveu que je vous fais, une nouvelle raison de me mépriser. Il faudroit sans doute, pour mériter votre estime, que je n'eusse jamais été déterminée à l'amour que par vous. Je ne l'ai pas moins désiré, que vous auriez pû le désirer vous-même, &

quand

quand j'ai commencé à vous aimer, j'ai eu un extrême regret de ce que mon cœur n'étoit pas aussi neuf que le vôtre, & de ne pouvoir pas vous en offrir les prémices.

Ce discours étoit si tendre! il me peignoit si bien la violence & la vérité de sa passion! il étoit soutenu par un son de voix si flatteur, que je ne pus l'entendre sans me sentir vivement ému, & sans me repentir de faire le malheur d'une femme, qui par sa beauté du moins, ne méritoit pas une si cruelle destinée. Cette idée, sur laquelle j'appuyai, m'arracha un soupir. Madame de Lursay l'attendoit depuis trop longtems pour qu'il lui échapât. Elle se tut pour un instant, me regardant toujours. Elle espéroit sans doute que ce soupir me conduiroit plus loin; mais voyant que je m'obstinois encore à garder

le

le ſilence, elle pourſuivit ainſi :

Vous pouvez à préſent donner une libre carriére à vos idées. J'ai aimé, je l'avoue, & c'en eſt aſſez pour que vous ne puiſſiez pas douter que je ne me pare d'une paſſion que pour vous dérober mes fantaiſies, & qu'il n'y a rien d'odieux dont je n'aye été capable. J'ai connu, en faiſant cet aveu, tout le danger où il m'expoſoit, mais je n'ai pas cru devoir vous cacher une choſe que je vous aurois dite, ſi vous me l'aviez demandée, & que par toutes ſortes de raiſons, je dois moins me reprocher que l'amour que j'ai pris pour vous, qui, avec tous les défauts attachez à votre âge, n'en avez ni la candeur, ni la ſincérité. Je doute, lui dis-je, piqué de ce reproche, (mais déja perſuadé cependant que Verſac m'avoit trompé, & trop occupé des charmes que Madame de Lur-

ſay offroit à mes yeux, pour ne pas vouloir lui paroître innocent) que je vous aye donné lieu de croire que je ne ſuis pas ſincere. Je puis avoir des torts avec vous; je les ſens même : mais ils ne ſont pas de l'eſpece de ceux dont vous vous plaignez, & ſi vous avez quelque choſe à me reprocher, c'eſt d'avoir été trop crédule.

Eh! l'auriez-vous été, ſi vous m'aviez aimée, répondit-elle vivement? Ne m'auriez-vous pas au contraire, défendue contre les calomnies dont on vouloit me noircir auprès de vous? Pouviez-vous, ſans vous dégrader vous-même, y ajouter foi? La façon dont je vis, & dont depuis ſi long-tems vous êtes témoin, ne devoit-elle pas du moins les balancer dans votre eſprit? J'avoue que quand une femme de mon âge s'oublie aſſez pour aimer un homme du vôtre, elle s'expoſe à faire pen-

penser, qu'elle a moins cedé à l'amour, qu'à l'habitude au déréglement, & que c'est toujours, pour celle même qui s'est le mieux conduite, une foiblesse qu'on lui reproche d'autant plus, qu'on l'attendoit moins d'elle, & que le peu de convenance qui s'y trouve, la rend plus ridicule. Vous ne deviez point me soupçonner d'être dans ce cas, & plus je me sacrifiois, plus pour vous je m'écartois de mes principes, plus vous me deviez de reconnoissance & d'amour. Un autre que vous auroit senti, que sa tendresse seule pouvoit m'étourdir sur la faute irréparable que la mienne me faisoit commettre; & qu'en l'aimant, je le chargeois du repos & du bonheur de ma vie; mais, ajouta-t-elle en tournant vers moi des yeux qui se remplissoient de larmes, cette façon de penser n'étoit pas faite pour vous.

Avant même que vous fussiez sûr d'être aimé, vous m'avez fait essuyer des caprices, dont vous ne daigniez seulement pas vous excuser, & qu'il sembloit que vous fussiez fâché que je vous pardonnasse. Je vous ai vû dans le même tems, manquer à me rendre les devoirs même les plus simples, passer volontairement plusieurs jours sans me voir, ne me parler de votre amour qu'avec toute la froideur qui pouvoit m'empêcher de lui être favorable, & agir enfin avec moi, moins comme avec une femme à qui vous vouliez plaire, que comme avec une que vous auriez voulu quitter. Si quelquefois vous paroissiez plus animé, je ne trouvois pas dans vos transports, ce qui auroit pû me les faire partager, & vous ne paroissiez jamais vous livrer moins au sentiment, que lorsque vous vous laissiez le plus

plus emporter à vos desirs. Tous ces défauts ne m'échapoient point; mais en me plongeant dans une douleur mortelle, ils n'arrêtoient pas mon penchant pour vous. Je vous croyois peu formé aux usages du monde, & ne voulois point vous voir coupable. J'espérois que l'habitude d'aimer, vous ôteroit cette rudesse que je trouvois dans vos façons, que vous receyriez avec plaisir les avis d'une femme qui vous aimoit, & que je pourrois enfin, vous rendre tel que je desirois que vous fussiez.

Ah! Madame, m'écriai-je, pénétré de ses larmes, transporté, hors de moi-même, serois-je assez malheureux pour ne vous plus voir vous intéresser à moi? Non! continuai-je, en lui baisant la main avec ardeur, vous me rendrez vos bontez, j'en serai digne.... Non, Meilcour, inter-

rompit-elle, je ne dois plus espérer de vous retrouver aussi tendre que je le voudrois. Les transports que je vous vois, ne peuvent plus ni me flatter, ni me séduire. Plus jeune, & par consequent plus étourdie, je prendrois peut-être vos desirs pour de l'amour. Ils m'auroient émuë, & vous seriez justifié; mais vous avez déja éprouvé dans une occasion, où je pouvois ceder sans avoir rien à me reprocher, puisque je pouvois me croire aimée, que je ne veux me rendre qu'au sentiment. Ce qu'alors je n'ai pas fait, je dois le faire moins que jamais. Quand il seroit vrai que je me fusse trompée en vous croyant amoureux de Madame de Senanges, la façon dont vous m'avez parlé sur elle, me prouve que rien ne peut, ni vous retenir, ni vous ramener.

Mais, est-il possible, lui dis-je

ten-

tendrement, que vos craintes sur Madame de Senanges ayent été réelles? Avez-vous pu croire, que quand même elle eût voulu m'engager, j'eusse daigné répondre à ses soins? Oui, reprit-elle, Madame de Senanges auroit encore moins eu de quoi vous plaire, vous m'auriez aimée mille fois plus que vous ne faisiez, que vous ne l'en auriez pas moins prise. Peut-être ne l'auriez-vous pas gardée; mais du moins elle vous auroit séduit, & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit vouloir. S'il étoit vrai qu'elle vous fût si indifférente, pourquoi avez-vous cherché à la revoir, & pourquoi, le jour même que je vous ai dit que je ne voulois pas que vous vécussiez avec elle, vous ai-je retrouvez ensemble aux Thuilleries? Quelle raison, si vous m'aviez aimée, pouvoit vous empêcher de venir à la campagne avec moi? Cette

partie, dites-vous, s'est formée secretement. Le mystere en étoit bien simple, & vous seul en étiez l'objet. Je voulois vous enlever à Madame de Senanges, & je n'en trouvai que ce moyen. Au lieu de pénétrer le motif de cette partie, ou de vouloir du moins paroître l'avoir fait, vous imaginez que je ne l'ai formée que pour y voir plus commodément le Marquis. Je n'ai qu'un mot à vous répondre là-dessus. Si j'avois eu du goût pour lui, après ce qui s'étoit passé entre vous & moi, vous étiez de tous les hommes du monde, celui que j'aurois le moins voulu pour spectateur. J'abrége vos torts, comme vous voyez, & ne pése pas sur eux. Ce n'est pas que je fusse embarassée de me les rappeller tous; mais le reproche suppose de l'amour; & vous sentez bien qu'il ne m'est pas possible d'en vouloir conserver pour vous. Ah!

Ah ! Madame, m'écriai-je, plein d'un trouble qui ne me laissoit pas la liberté de réflechir, vous ne m'avez point aimé. Vous verriez moins tranquillement mon desespoir, vous y seriez sensible, si votre tendresse pour moi avoit été aussi forte que vous me le dites.

Mais, Meilcour, reprit-elle, seroit-il possible que je pusse encore me flatter de vous être chere? Dois-je même le souhaiter? Est-il bien vrai que vous soyez fâché de me perdre? Vous qui n'avez rien épargné pour tâcher de me déplaire, & qui n'avez crû pouvoir vous justifier qu'en me cherchant des crimes, & qui ne doutez pas que le Marquis ne soit assez bien avec moi, pour que je ne l'aye pas fait cacher dans mon cabinet.

Pouvez-vous en parler encore, m'écriai-je, & ne vous croyez-

vous pas assez justifiée dans mon esprit? Oui, reprit-elle en souriant, je vois bien que je le suis aujourd'hui, mais je ne serois pas surprise de ne l'être plus demain.

Eh! quoi, lui dis-je, ne cesserez-vous pas de m'opposer d'aussi vaines terreurs? Ah! Meilcour, s'écria-t-elle d'un ton plus attendri, l'intérêt dont il s'agit ici entre nous, est trop grand pour moi pour devoir être traité si légerement, & je suis perdue, si je ne suis pas heureuse. Non, repris-je en la pressant dans mes bras, ma tendresse ne vous laissera rien à desirer.

Mais, Meilcour, répondit-elle en paroissant rêver, ne pouvez-vous pas être content de mon amitié? Songez-vous que je ne vous préfererai personne, & qu'à peu de chose près, j'aurai pour vous l'amour le plus tendre? Croyez-moi, ajoûta-t-elle en me regar-

regardant avec des yeux que la passion la plus vive animoit, c'est l'unique parti qui nous reste, & ce que je vous refuse, ne vaut pas ce que je vous offre. Non, lui dis-je en me jettant à ses genoux, & plus enflammé encore par sa résistance, non, vous me rendrez tout ce que j'ai perdu. Ah! cruel, s'écria-t-elle en soupirant, voulez-vous faire le malheur de ma vie, & n'avez-vous pas déja assez de preuves de ma tendresse? Levez-vous, ajouta-t-elle d'une voix presque éteinte, vous ne voyez que trop que je vous aime. Puissiez-vous un jour me prouver que vous m'aimez.

En achevant ces paroles, elle baissa les yeux comme si elle eût été honteuse de m'en avoir tant dit. Malgré le tour sérieux que notre conversation avoit pris sur sa fin, je me souvenois parfaitement du ridicule que Madame

de Lurſay avoit jetté ſur mes craintes. Je la preſſai tendrement de me regarder. Je l'obtins, nous nous fixâmes. Je lui trouvai dans les yeux, cette impreſſion de volupté que je lui avois vûë, le jour qu'elle m'apprenoit par quelles progreſſions on arrive aux plaiſirs, & combien l'amour les ſubdiviſe. Plus hardi, & cependant encore trop timide, j'eſſayois en tremblant, juſques où pouvoit aller ſon indulgence. Il ſembloit que mes tranſports augmentaſſent encore ſes charmes, & lui donnaſſent des graces plus touchantes. Ses regards, ſes ſoupirs, ſon ſilence, tout m'apprit, quoiqu'un peu tard, à quel point j'étois aimé. J'étois trop jeune pour ne pas croire aimer moi-même. L'ouvrage de mes ſens me parut celui de mon cœur. Je m'abandonnai à toute l'ivreſſe de ce dangereux moment: & je me rendis

rendis enfin, aussi coupable que je pouvois l'être.

Je l'avouerai. Mon crime me plût, & mon illusion fut longue, soit que le maléfice de mon âge l'entretînt, ou que Madame de Lursay seule la prolongeât. Loin de m'occuper de mon infidélité, je ne songeois qu'à jouir de ma victoire ; ce que je croyois qu'elle m'avoit coûté, me la rendoit encore plus précieuse ; & quoique je ne triomphasse dans le fond, que des obstacles que je m'étois opposez, je n'en imaginai pas moins, que la résistance de Madame de Lursay avoit été extrême. Je n'en fus pas plutôt possesseur, que je sentis renaître toute mon estime pour elle, & que je portai l'aveuglement au point d'oublier tous les Amans que Versac lui avoit donnez, & celui dont elle venoit elle-même de convenir avec moi. L'unique chose

qu'alors je souhaitasse pour l'avenir, étoit qu'elle ne cessât pas de m'aimer; ses charmes flattoient mes sens, & son amour, qui me paroissoit prodigieux, se communiquoit à mon ame, & y répandoit le trouble le plus flatteur.

Je sentis enfin diminuer mon erreur, mais trop peu pour me livrer au repentir. Je me *serois* cependant peu-à-peu livré aux réflexions, si Madame de Lursay avoit bien voulu ne pas m'interrompre; mais malheureusement pour ma raison, elle s'apperçut que je rêvois, & m'en montra *une* sorte d'inquiétude qu'il n'auroit pas été honnête de lui laisser, & qu'en effet, elle ne méritoit pas d'avoir. Je la rassurai donc. Jamais Amante n'a été moins vaine, & plus timide. Plus je la louois sur ses charmes, plus je m'en occupois, moins elle osoit, disoit-

elle,

elle, se flatter de leur pouvoir sur moi. Je paroissois transporté, & peut-être je n'aimois pas. Etoit-elle forcée de convenir que je l'aimois, elle n'en étoit pas plus tranquille. Après s'être abandonnée aux craintes, elle revenoit aux transports, l'enjouement le plus tendre, & le badinage le plus séduisant; enfin tout ce que l'amour a de charmant quand il ne se contraint plus, se succedoit sans cesse, & m'entretenoit dans une agitation qui me rendoit peu propre à des réflexions bien sérieuses.

Quelque enchanté que je fusse, mes yeux s'ouvrirent enfin. Sans connoître ce qui me manquoit, je sentis du vuide dans mon ame. Mon imagination seule étoit émue, & pour ne pas tomber dans la langueur, j'avois besoin de l'exciter. J'étois encore empressé, mais moins ardent. J'admi-

mirois toujours, & n'étois plus touché. Ce fut envain que je voulus me rendre mes premiers transports. Je ne me livrois plus à Madame de Lurſay que d'un air contraint, & je me reprochois juſques aux moindres deſirs que ſa beauté m'arrachoit encore.

Hortenſe, cette Hortenſe que j'adorois, quoique je l'euſſe ſi parfaitement oubliée, revint régner ſur mon cœur. La vivacité des ſentimens que je retrouvois pour elle, me rendoit encore moins concevable ce qui s'étoit paſſé. N'eſt-ce pas dans la ſeule eſpérance de la voir que je ſuis venu chez Madame de Lurſay, me diſois-je? Et pendant leur abſence, n'eſt-ce pas elle ſeule que j'ai regrettée? Par quel enchantement me trouvai-je engagé avec une femme qu'aujourd'hui même je déteſtois?

Ma ſituation devoit en effet,

m'étonner, d'autant plus que j'avois été vain, & jaloux sans le sçavoir, & que je ne m'étois point apperçu de l'empire que ces deux mouvemens avoient pris sur moi. Il étoit, au reste, extrêmement simple que Madame de Lursay, qui joignoit à beaucoup de beauté, une extrême connoissance du cœur, m'eût conduit imperceptiblement où j'en étois venu avec elle. Ce que j'en puis croire aujourd'hui, c'est que si j'avois eu plus d'expérience, elle ne m'en auroit que plus promptement séduit: Ce qu'on appelle l'usage du monde, ne nous rendant plus éclairez, que parce qu'il nous a plus corrompus.

Il m'auroit donc fait sentir vivement combien il est honteux d'être fidèle. Je n'aurois pas, à la vérité, été saisi par le sentiment, il m'auroit paru ridicule dans Madame de Lursay, & pour me vain-

vaincre, il auroit fallu qu'elle eût été aussi méprisable qu'elle avoit évité de me le paroître. Loin même que l'idée d'Hortense eût été bannie un moment de ma mémoire, j'aurois trouvé du plaisir à m'en occuper. Au milieu même du trouble où Madame de Lursay m'auroit plongé, j'aurois gémi de l'usage qui ne nous permet pas de résister à une femme à qui nous plaisons, j'aurois sauvé mon cœur du désordre de mes sens, & par ces distinctions délicates, que l'on pourroit appeller le quiétisme de l'amour, je me serois livré à tous les charmes de l'occasion, sans pouvoir courir le risque d'être infidèle.

Cette commode métaphysique m'étoit inconnue, & ce fut avec un extrême regret, que je vis à quel point je m'étois trompé. Les empressemens de Madame de Lursay augmenterent pendant quel-

quelque tems mon chagrin ; mais ſoit que je m'ennuyaſſe de me trouver coupable, ſoit que je craigniſſe d'eſſuyer des reproches auxquels je n'aurois ſçu que répondre, ou que dans l'ivreſſe où j'étois encore, le ſentiment n'agît que foiblement ſur moi, je me révoltai contre une idée qui me devenoit importune. Dérobé aux plaiſirs par les remords, arraché aux remords par les plaiſirs, je ne pouvois pas être ſûr un moment de moi-même. Je l'avouerai même à ma honte, quelquefois je me juſtifiois mon procédé, & je ne concevois point comment j'avois pû manquer à Hortenſe, puiſqu'elle ne m'aimoit pas, que je ne lui avois rien promis, & que je ne pouvois pas eſpérer de lui devoir jamais autant de reconnoiſſance que j'en devois à Madame de Lurſay.

Je perſuadois aſſez facilement à mon eſprit, que ce raiſonnement

ment étoit juste ; mais je ne pouvois pas de même, tromper mon cœur. Accablé des reproches secrets qu'il me faisoit, & ne pouvant en triompher, j'essayai de m'en distraire, & de perdre dans de nouveaux égaremens, un souvenir importun qui m'occupoit malgré moi. Ce fut envain que je le tentai, & chaque instant me rendoit plus criminel, sans que je m'en trouvasse plus tranquille.

Quelques heures s'étoient écoulées dans ces contradictions, & le jour commençoit à paroître, qu'il s'en falloit beaucoup que je fusse d'accord avec moi-même. Graces aux bienséances que Madame de Lursay observoit sevérement, elle me renvoya enfin, & je la quittai, en lui promettant, malgré mes remords, de la voir le lendemain de bonne heure, & très-déterminé, de plus, à lui tenir parole.

Fin de la troisième Partie.

Robertshaw
16.5.78
[ZAH]